



ROMAN

MAÏSSA BEY
Surtout
ne te retourne pas

 l'aube

ROMAN

MAÏSSA BEY
Surtout
ne te retourne pas

 *l'aube*

SURTOUT NE TE RETOURNE PAS

La collection *l'Aube poche littérature*
est dirigée par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2005
et 2017, pour la présente édition
www.editionsdelaubes.com

ISBN 978-2-8159-2123-7

Maïssa Bey

Surtout ne te retourne pas

roman

éditions de l'aube

De la même auteure :

Nouvelles d'Algérie, Grasset, 1998, grand prix de la Nouvelle de la Société des gens de lettres, 1998 ; l'Aube poche, 2011

À contre silence, Paroles d'Aube, 1999

Cette fille-là, roman, l'Aube, 2001, l'Aube poche, 2005

Entendez-vous dans les montagnes..., récit, l'Aube, 2002 ; l'Aube poche, 2005

Journal intime et politique, Algérie 40 ans après (avec Mohamed Kacimi, Boualem Sansal, Nourredine Saadi, Leïla Sebbar), l'Aube et Littera 05, 2003

Les Belles Étrangères. Treize écrivains algériens, l'Aube et Barzakh, 2003

Au commencement était la mer, l'Aube, 2003 ; l'Aube poche, 2016

L'ombre d'un homme qui marchait au soleil, préface de Catherine Camus, Chèvrefeuille étoilée, 2004

Sous le jasmin la nuit, nouvelles, l'Aube, 2004 ;
l'Aube poche, 2006

Alger 1951 (avec Benjamin Stora, Malek Alloula ; photos d'Étienne Sved), Le Bec en l'air, 2005

Sahara, mon amour (photos Ourida Nekkache), l'Aube, 2005

Bleu blanc vert, roman, l'Aube, 2006 ; Points Seuil, 2007

Pierre Sang Papier ou Cendre, l'Aube, 2008 ; l'Aube poche, 2011

L'une et l'autre, l'Aube, 2009

Puisque mon cœur est mort, l'Aube, 2010 ; l'Aube poche, 2011

Hizya, l'Aube, 2015

Avertissement

Ceci est un roman. La topographie des lieux dans lesquels j'ai installé mes personnages est largement inspirée des lieux où s'est produit le tremblement de terre qui a secoué une grande partie du nord de l'Algérie le 21 mai 2003 et causé d'immenses dégâts matériels et humains. Il ne s'agit cependant pas d'une reconstitution. Les personnages, entièrement fictifs, qui hantent ces lieux pourraient présenter des ressemblances avec des personnages existant ou ayant existé. Cela fait partie des probabilités inhérentes à une telle entreprise.

M. B.

Ce texte est dédié à celles et à ceux dont la vie s'est arrêtée ou a basculé un jour de l'an 2003 en Algérie. Il est aussi dédié aux victimes innombrables du tsunami du 26 décembre 2004 en Asie et dont l'onde de choc nous a ébranlés.

À Isma, ma mou.

« Je est un autre. »
Arthur Rimbaud.

*« Mystérieuse Moi, pourtant, tu vis encore
Tu vas te reconnaître au lever de l'aurore
Amèrement la même...
Adieu, pensai-je, Moi, mortelle sœur, mensonge. »*
Paul Valéry, *La Jeune Parque*.

Je marche dans les rues de la ville.

J'avance, précédée ou suivie, je ne sais pas, je ne sais pas, mais quelle importance, suivie ou précédée d'un épais nuage de poussière et de cendres intimement mêlées.

Je traverse des rues, des avenues, des boulevards, des impasses, des allées, des venelles qui sont à présent chemins de pierres et de terre.

Et le présent, démesurément dilaté, se fait stridence, espace nu où s'abolit le temps.

Arbres en sentinelles dressées et pourtant inutiles.

J'avance et je m'enfonce dans la ville défaite, décomposée, désagrégée, disloquée.

J'avance et tout ce qui s'offre à moi entaille profondément mon souffle et mon regard, pénètre dans ma chair.

Une souffrance aiguë, plus aiguë, plus farouche qu'un hurlement de femme, semble jaillir de la terre même. Elle déborde des berges de chaque plaie, elle se déverse, creuse son lit, se perd parmi les ruines, s'enfonce, réapparaît, à nouveau virulente, comme avivée d'avoir atteint le cœur même de sa substance, puis s'élève vers un ciel étrangement bistre, presque jaunâtre, avant de se dissoudre dans les nuages.

J'avance dans les rues de la ville.

Je regarde autour de moi. Paupières douloureuses à force de vouloir garder les yeux ouverts. Grands ouverts.

Je marche.

L'odeur est là, d'abord à peine perceptible, comme un halo vaporeux. Une odeur exsudée de cet immense cloaque à ciel ouvert, aux entrailles ouvertes. Me par-

viennent des émanations semblables à celles qui remontent lorsqu'on enfonce un bâton dans les eaux vertes et stagnantes d'un marais. Remugles venus des profondeurs souterraines. Avec le soir, l'odeur se déploie. Où que j'aie, l'odeur m'accompagne. Elle rampe au ras du sol. Elle s'insinue d'abord dans les plis de ma robe. Puis elle se glisse le long de mes jambes, remonte, reptation lente,

sournoise. Elle envahit ma bouche, mes narines, se coule dans mes cheveux. Millimètre par millimètre, elle s'incruste. Elle laisse de longues traces d'ombre et de fumée sur mes mains. Sur ma peau, mon corps tout entier. Elle est en moi. Elle est à présent ma compagne. À mon tour je suis corrompue. Vivante pourtant.

Les gens s'écartent sur mon passage.

Je ne suis rien d'autre, je ne serai jamais plus celle que j'étais. Je ne serai rien d'autre que cette odeur-là, captée ce jour-là, une odeur âcre et offensante de poussière, de pourriture et de charogne.

Je marche longtemps. Un temps infiniment long, au-delà de toute dimension, au-delà de toute durée.

Le soir vient à ma rencontre.

Je m'assois. Surprise par la nuit, je sombre. La tête renversée, je cherche en vain des étoiles.

L'obscurité pénètre peu à peu en moi. L'eau de la nuit remonte lentement. Elle me submerge. Je me laisse couler.

Puis c'est le jour.

Voilà que renaît la clarté et que s'étend sur le monde une aube grise au goût de terre et de cendres.

Quoi ? Le temps n'a donc pas été englouti par la terre ? Je ne comprends pas. Comment se fait-il que la terre ne se soit pas arrêtée de tourner pour contempler son œuvre ?

Je n'aurais pas assez de toute une vie pour dire ce que j'ai vu. Ce que je vois.

Dire ou se taire à jamais.

Je m'arrête parfois. Lorsque plus rien ne retient mon regard. Je suis allée trop loin. Là, ce ne sont que broussailles. Ronces. Je rebrousse chemin. Garder les yeux ouverts.

Là-bas, des enfants jouent. Non, ils ne jouent pas. Ils se fauillent dans les crevasses. À la recherche sans doute de quelque objet précieux ou inutile, je ne sais pas, je ne sais pas, mais quelle importance ? Légers et pleins d'entrain, ils s'interpellent et sautent par-dessus les montagnes de gravats.

Une femme est adossée, droite, rigide, comme soutenue par un pan de mur en ruines. Ou peut-être essayant de le soutenir. Un mur tout blanc. Elle tient dans une main un sac noir et dans l'autre un

baluchon rouge. Elle ne bouge pas quand je passe devant elle. Elle ne me regarde pas. Yeux vides. Absents.

Personne ne parle. Et pourtant ce n'est pas le silence.

Personne ne me parle.

Personne ne me regarde.

Là-bas, se détachant sur le ciel livide, une rangée de poteaux électriques bizarrement inclinés, tous dans le même sens, fils arrachés.

Au sommet d'un amas de décombres, deux jeunes gens, torse nu. Ils se penchent. Ils se relèvent.

On dirait qu'ils prient. Ils écartent des pierres, des débris. Ils ramassent des bouts de bois, des morceaux de verre, des bouts de métal. Ils les rejettent derrière eux. Même geste. Même cadence. Ils se penchent. Ils se relèvent. Étrange prière. Plus bas, tout autour, des hommes les encouragent de la voix.

Plus loin, d'autres hommes debout. Alignées à leurs pieds, des formes allongées. Corps recouverts de linceuls blancs. Ou de couvertures vives en couleurs. Douces. Moelleuses. Qui en cet instant ne voudrait être bien au chaud sous une couverture ?

Je marche.

Soleil.

Soif.

Incandescence.

Faim.

De temps à autre, la terre se dérobe sous mes pieds. Une secousse. Une autre. Puis une autre encore. Tout se fige.

Cette ligne bleue, si rassurante dans son absolue horizontalité, au bout, tout au bout, c'est peut-être la mer. Plus loin, c'est la mer. Les rochers immergés depuis des siècles affleurent maintenant à la surface, à quelques mètres seulement de la plage. Pas très loin.

Des centaines d'oiseaux ont trouvé refuge dans des abris précaires tout au long du rivage. Arbustes desséchés, amas de pierres incandescentes, arbres creux aux formes humaines, comme foudroyés, gisant çà et là. On ne sent la présence vivante des oiseaux affolés que par le frottement imperceptible de leurs ailes sur le sable. Un crissement doux et régulier comme un écho de la rumeur lente, si lente aujourd'hui, des vagues sur la grève. De temps

à autre, les craquements secs des pierres chauffées à blanc par le soleil immobile depuis de longues heures, au centre du ciel blanc. Clarté aveuglante, violente réverbération, pesanteur abattue sur toute chose et silence surtout, vibration interminable, insupportable, du silence.

Je m'arrête. Je ne peux pas aller plus loin. Je ne peux plus. Mon corps mes jambes refusent.

Tout proche, là, oui, là, le hurlement des sirènes. Mais pour qui sont ces serpents qui.

Les mouches s'acharnent. De plus en plus nombreuses. De plus en plus agressives. Des essaims de mouches obscurcissent les abords de la ville. Dérobent la lumière. Remplissent l'écran. Leur bourdonnement s'amplifie. Augmente. Augmente. Vrilles dans les oreilles. Des éclairs de lumière zèbrent l'horizon.

Se rapprochent. M'effleurent. Me brûlent.

Soif.

Mal.

Je suis couchée dans la poussière. Affaissée, effondrée à mon tour. Minuscule, dérisoire, obstinée, j'essaie d'avancer. Je rampe. J'essaie. Genoux, coudes, mains qui griffent la poussière.

Horizon barré de poutres de fer et de blocs de béton aux arêtes tranchantes. Partout où se porte mon regard ce ne sont que plaies, béances.

Au milieu des gravats, des chiffons font des taches de couleur. Comme des taches de sang. Des lambeaux de tissu accrochés à des tiges rouillées et tordues claquent au vent. Une enseigne se balance. Mouvement lent, régulier. Accompagné d'un léger grincement. À droite. Puis à gauche. À droite. À gauche. Je voudrais tant pouvoir déchiffrer les mots. Je m'approche. Tout près. MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION. Je sais. Je sais encore lire.

Surgi du centre même de la terre, un fragment de lumière en fusion se détache. Il vient se ficher à l'intérieur de moi. Il me transperce. D'un bout à l'autre. Provenant des tréfonds de mon être, une immense clameur fuse. Elle rebondit en échos, d'abord très proches, fracassants, puis, peu à peu, lointains, de plus en plus lointains, enrobés de silence. Elle revient à moi. M'enveloppe. M'aspire vers

un trou sans fond. Un vide tout blanc. Tout noir. Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Sans résistance aucune, je me laisse emporter dans un tourbillon de sable et de cendres.

Béance.

Incandescence.

Ténèbres.

Il paraît que j'ai poussé un grand cri, un seul, juste avant d'ouvrir les yeux. Je n'en ai aucun souvenir.

J'ai toujours trouvé très pratique et très intéressante la formule suivante : « Pour des raisons indépendantes de notre volonté. » Parce que, tout en étant construite comme une circonstancielle de cause, elle dit exactement le contraire de ce que l'on attend, elle ne donne aucune explication alors même qu'elle est censée expliquer, justifier des incidents, des complications inattendues et souvent fâcheuses. Et surtout parce qu'elle laisse libre cours à toutes sortes d'hypothèses.

Je pourrais me cacher derrière ça et commencer par cette formule bienvenue qui placerait d'emblée cette histoire sous le signe de la contingence ou de l'irresponsabilité. Cependant, il faut que je vous le dise d'entrée, je ne crois pas au hasard. Qu'il soit singulier ou pluriel.

Je ne crois pas non plus aux coïncidences.

Je crois que tout est signe. Un peu comme si nous, créatures fragiles, faillibles et dites cependant raisonnables, étions prises dans un réseau invisible. Le réseau que les faits tissent entre eux pour parvenir à une finalité de prime abord indiscernable, incompréhensible. Et même si les raisons premières de chaque événement ne sont pas évidentes dans un premier temps, elles deviennent très vite lisibles si l'on se donne la peine d'examiner le déroulement des événements, et surtout la façon dont ils s'enchaînent.

Je crois très sincèrement que tout ce qui advient à chacun d'entre nous obéit à une logique et parfois même à une volonté qui est en nous mais dont nous ignorons tout. Je ne parle pas de fatalité ou d'intervention divine. Je laisse ça à d'autres. À vous peut-être dont je ne sais rien et qui n'êtes là que pour m'écouter. À ceux qui veulent aujourd'hui tirer les fils et nous écraser sous leurs certitudes. À ceux qui disposent de toutes les clés pour expliquer le monde et ouvrir les portes du paradis. À ceux, très nombreux, de plus en plus nombreux, qui, relayés par de puissants émetteurs de fatwa, savent opportunément adapter à leur mesure les dits et les diktats sous couvert de préceptes moraux et religieux. Et qui, dans le même élan, se croient investis du pouvoir d'interdire ou de permettre, d'émettre des sentences, d'approuver doctement ou de stigmatiser les faits et dires de ceux et celles qui ne sont pas comme eux.

Cette entrée en matière, peut-être un peu trop longue, peut-être un peu trop raisonneuse, n'avait qu'un seul but : m'aider à trouver un commencement à ce récit. À vous mettre en condition, vous qui m'écoutez et cherchez à comprendre. Et peut-être une justification, une explication à tous les actes précisément rapportés dans la narration qui va suivre. Ainsi, je n'aurai pas besoin de remonter très loin dans le temps, dans l'enfance, dans les multiples accrocs qui ont entaillé en surface ou profondément le cours de ma vie.

Introduire, puisqu'il faut commencer par le commencement, m'a-t-on dit, introduire les faits par cette phrase, par cette assertion, en faisant comme si on y croyait vraiment : si ma vie a basculé en un seul jour, c'est en raison de la conjonction de deux phénomènes naturels, c'est-à-dire extérieurs à moi, et surtout indépendants de toute volonté humaine.

Premièrement, une anomalie climatique. C'était un jour d'été sans ors et sans lumière. Un jour d'été aux couleurs de sable et de tempête. Tout était trouble, confus, enveloppé dans une atmosphère irrespirable, pesante. Un des caprices que nous réservent les saisons chaudes depuis quelques années, depuis que le désert avance sans rémission.

Je précise : un ciel très bas, parcouru d'épaisses nuées rougeâtres. Des milliards de particules en suspension dans l'air. Gorge sèche, sèche. Crissements furtifs sous les pas. Couches de poussière rouge au ras du sol.

Cela fait naître une fièvre étrange. Une sorte de démangeaison diffuse qui finit par se répandre et dont l'intensité augmente à mesure qu'on essaie de mettre des mots sur les symptômes qui l'accompagnent. Cela peut aller jusqu'aux manifestations physiques les plus inattendues : mâchoires et poings serrés, tremblements irrépressibles, impatiences et fièvre excessives. Comme sous l'effet d'une colère sourde qui naît sans qu'on puisse en déterminer avec précision l'origine. Une de ces colères qui obscurcissent tout jugement. Et qui, lorsqu'elles éclatent, peuvent dévaster toute une vie. Oui, c'est peut-être ça. Il existe selon toute vraisemblance, en chacun de nous, un fleuve souterrain qui prendrait sa source dans les murmures des premiers matins, dans le premier regard posé sur nous, dans les orages et les tourmentes de l'enfance, dans les

milliers de fils tissés sans relâche et parfois rompus, dans le glissement insensible des jours et la douceur bouleversante des longs soirs d'été. Un fleuve tantôt paisible tantôt houleux. Et il arrive que le cours en soit retenu. Endigué. Trop fortement. Trop longtemps. Il acquiert alors une force incontrôlable, recherche la moindre brèche pour s'y engouffrer et se déverser librement.

En premier lieu, donc, un souffle venu du Sud. Un souffle puissant, dérangeant, balayant tout ce qui n'est pas solidement accroché à la terre.

Et puis, quelques minutes avant vingt heures, un autre événement, d'une tout autre intensité. Un événement totalement imprédictible, aux conséquences dévastatrices celui-là : un tremblement de terre.

Une brusque sensation de vertige. Précédée par un grondement sourd, semblable à un lointain roulement de tambours ou au déferlement furieux d'un troupeau innombrable enfermé dans les profondeurs de la terre même. Le sol se dérobe. La tête tourne alors que les lustres se mettent à danser. Le temps de réaliser que, oui, c'est la terre, c'est la terre qui a tremblé, qui tremble.

Mais on réalise très vite.

Et tout le monde se met à crier, en même temps. On se lève. On court.

On court dans tous les sens. Sans penser à rien d'autre qu'à sortir, partir, s'enfuir, le plus vite possible, le plus loin possible. Chacun pour soi. Et la terre un instant figée, immobile, ramassée sur elle-même pour mieux se remettre en branle, comme un animal monstrueux, bascule de nouveau. Une seconde fois. Comme pour s'ébrouer ou se débarrasser du poids d'une humanité trop pesante.

Sortir.

Partir.

S'enfuir.

Le plus loin possible.

Le plus vite possible.

Et la terre un instant figée, immobile, ramassée sur elle-même pour mieux se remettre en branle, comme un animal monstrueux, bascule de nouveau. Une seconde fois. Comme pour s'ébrouer ou se débarrasser du poids d'une humanité trop pesante

On crie.

On essaie de sortir. On cherche les issues. Tous en même temps. On se bouscule. On trébuche. On se piétine. On tombe. On se relève. On se lamente.

On invoque en premier lieu la mère, bien sûr, *yemma, yemma lahbiba*, la mère bien-aimée, vivante ou morte, premier refuge comme au temps de l'enfance. On oublie toute civilité, et même toute humanité. Seul l'instinct aveugle de conservation... Les vernis craquent.

Une fois l'onde de choc apaisée, on s'interpelle : qui, mais qui a pensé aux papiers, à l'argent, aux bijoux, aux clés ? On se rapproche de la porte d'entrée, en hésitant, en prenant le temps de s'assurer que tout est encore d'aplomb. Que les murs sont encore debout. Que ça y est, ça y est, le plus gros est passé, c'est sûr... On se concerte pour évaluer la probabilité d'une troisième réplique avant de se risquer à l'intérieur pour récupérer l'essentiel : les papiers, l'argent, les bijoux, oui, là, dans le coffre... et... tout finit par se calmer. Un calme précaire, lourd d'une anxiété qui ne se dissipera pas avant longtemps. On finit par rentrer. Mais sans refermer les portes. Pas tout de suite. Puis on s'assure que tout est bien resté en place. On fait le constat. On énumère les dégâts matériels, minimes, Dieu soit loué. Des fissures dans les plafonds, quelques lézardes sur les murs, quelques verres cassés dans le buffet de la salle à manger et la chute du portrait agrandi et encadré du père photographié auprès du président de la République venu inaugurer un chantier de construction de logements sociaux. Rien de grave.

S'ensuivent les inévitables commentaires sur la fragilité des hommes face à l'implacable puissance des éléments et de la volonté divine. Le tout assorti, bien entendu, d'invocations à Dieu dans le but de conjurer d'éventuels événements dommageables qui pourraient porter atteinte à l'intégrité physique et mentale de La Famille.

Et puis toute l'agitation retombe. Tout se remet en place. Aussi vite. On passe à table pour le dîner.

C'est évident. Il faudrait bien plus qu'une légère secousse pour ébranler leurs certitudes d'invulnérabilité.

Oui, il en faut bien plus pour ébranler une vie. Pour précipiter une vie dans la nuit, comme pierre au fond d'un puits.

Je me souviens qu'avant de m'endormir, dans la phase d'amollissement embrumé qui précède le sommeil, j'ai pensé : demain, ma mère se lèvera tôt. Encore plus tôt que d'habitude. Les lendemains de tempête de sable, elle ressemble à une abeille effarée par l'urgence et l'ampleur des tâches qui l'attendent, ou plus exactement qui ne sauraient attendre. Un peu plus agitée que de coutume si c'est possible. Elle volette çà et là, elle tourbillonne ou, plus justement, vu sa légèreté et sa petite taille, elle tournicote comme une toupie, dans une envolée de jupes et d'imprécations. Terriblement efficace, terriblement diligente. À donner le vertige à qui voudrait la suivre. Et Dalila, notre ancienne femme de ménage qui vient maintenant l'aider deux fois par semaine, sera sans doute retenue pour plusieurs heures supplémentaires. Payées comme d'habitude de quelques restes de repas et d'une pluie de bénédictions bien plus précieuses, comme on le sait, que toute autre rétribution. On appellera peut-être même sa nièce Amina en renfort. La maison est grande.

De la cave à la terrasse, tout sera passé au crible des yeux inquisiteurs de la Grande Officiante, avant d'être déplacé, frotté sans merci, encaustiqué, aspiré, astiqué, aseptisé à grand renfort d'eau de Javel, de Crésyl parfumé et autres désinfectants. Ma mère est une femme d'intérieur émérite, plusieurs fois citée à l'OMS, l'Ordre des Ménagères Scrupuleuses. Gloire au Ménage, ce dieu si exigeant devant lequel elle se prosterne chaque jour. Demain, gare à ceux qui se mettront en travers de sa route. Mais demain, ai-je pensé, demain je serai loin.

C'est tout.

J'ai dû m'endormir très vite. Avec juste cette phrase dans la tête. Comme une prière adressée à la nuit, ou plutôt une épitaphe : que les vents se déchaînent pour effacer l'empreinte de mes pas.

Oui, j'ai dû m'endormir très vite. J'ai dû rêver aussi.

Je me suis réveillée avec l'odeur encore incrustée dans chacun des coins de la chambre, dans chaque repli de ma robe. Ou bien c'est l'odeur qui m'a réveillée. Je ne sais pas. Je ne sais pas. Je crois que c'est le lendemain que je suis partie. Oui, je crois bien.

Au bas des escaliers je me suis arrêtée pour me regarder une dernière fois dans le grand miroir accroché au-dessus de la desserte

près de l'entrée. Puis j'ai franchi le seuil et j'ai refermé doucement la porte derrière moi.

Je crois.

Voici, à présent, reconstituées pas à pas, heure par heure, les différentes étapes de mon voyage. Les plus essentielles. Jusqu'à ce jour qui m'amène vers vous.

C'est l'heure de la prière. Malgré les appels pressants des muezzins déversés par des micros au maximum de leur volume, les rues et les abords des mosquées sont désespérément vides. À peine, çà et là, quelques fidèles plus téméraires que les autres. Des ombres qui rasent les murs avant de s'engouffrer précipitamment à l'intérieur de la maison de Dieu. Depuis plus d'une semaine, la canicule, aidée de la tempête de sable, impose un couvre-feu bien avant l'heure.

Au cœur de l'été, dans le village et dans le pays tout entier écrasé de soleil et de chaleur, une torpeur proche de l'hébétude s'empare de tous les êtres à partir d'une certaine heure du jour.

Je marche dans les rues désertes, savourant en silence le bonheur très précaire de ne pas être vue, reconnue et repérée.

Au loin, un grondement sourd semble annoncer l'imminence d'un orage. Cela fait déjà plusieurs jours qu'on l'attend. Il se rapproche de la ville, la frôle, la contourne et s'en éloigne, comme dissuadé par quelque spectacle peu engageant. Il s'en va, sans se résoudre à éclater, comme tous les orages d'été. Pas besoin de lever la tête pour interroger le ciel. Le plus avisé des météorologues n'y trouverait aucun nuage porteur d'eau.

J'ai toujours entendu dire autour de moi qu'il fallait être fou pour sortir à cette heure. Une de ces nombreuses affirmations qui finissent par acquérir leur pesant de vérité. Combien de malheureux ont été ramenés chez eux, dit-on, dans un état de grande fièvre, l'écume à la bouche et le corps secoué de violentes convulsions après avoir été *frappés* par le soleil !

Oui, c'est certainement ça. Je suis un peu folle, sans aucun doute. Un soupçon ou un brin de folie... Sinon, je ne serais pas en ces lieux, à cette heure et en ce jour. Je ne serais pas sortie de chez moi sans la moindre intention de revenir sur mes pas.

Et je ne serais certainement pas là à vous raconter mon histoire, à tenter de retrouver un ordre, une chronologie, une logique à mes actes.

Chez nous, il faut le savoir, sont déjà considérées comme folles ou – pour rester dans la civilité des formules convenues – mentalement dérangées, celles qui, par exemple, dans une impulsion subite, irraisonnée, sortent de chez elles sans rien dire ni demander à personne. Il y a aussi celles qui vont naturellement vers les autres. Sans calculs, sans craintes ni mauvaises intentions. Celles qui parlent. Qui se dévoilent. Celles qui se livrent. Celles qui se prennent d'amitié, ou plutôt de passion – puisqu'elles ne sont qu'excès et démesure – pour tout ce qui bouge et fait bouger : les nuages au-dessus de leur tête, la musique, la pluie, la lumière, le vent, le soleil et les étoiles dans le ciel, les feuilles dans les arbres et les bêtes minuscules qui y trouvent refuge. Celles qui, effrontément, vous-regardent droit dans les yeux en disant : non. En disant : je veux ou je ne veux pas. Je ferai ou je ne ferai pas. J'irai ou je n'irai pas. Celles qui, indifférentes aux regards qui les suivent, aux remous que leur seul passage fait naître, vont jusqu'à s'exposer, à affronter critiques et jugements sans la moindre trace de cette pudeur innée qui fait baisser les yeux aux femmes et monter à leurs joues une délicate rougeur. Celles qui offrent à qui veut l'entendre l'insolence délibérée de leur rire. Celles qui se moquent de la bienséance, de la discrétion, de la réserve, des convenances, des apparences-qu'il-faut-sauvegarder-à-tout-prix. Et pour finir, celles qui, simplement, discrètement ou ostensiblement, envers et contre tout et tous, se déchaînent. Et qui, à force de se déchaîner, finissent par s'en aller, enfin libérées, enfin libres.

Folle ? Jusque-là, je ne l'étais que dans des proportions plus ou moins acceptables. Dans des limites variables, plus ou moins tolérables. Car la folie, on le sait, dépend des normes fixées par la société, ce modèle de cohésion, de cohérence et d'infinie harmonie, sans la moindre dissonance. Je serais plutôt une note discordante, voilà tout. Un peu comme le crissement que fait parfois la craie sur le tableau. Une craie de mauvaise qualité, comme tout ce que produit ce pays, avait précisé un jour mon professeur d'arabe agacé avant de balancer l'objet de son courroux sur la tête de l'élève le plus proche.

La stridence d'un crissement qui dérange, qui agace. Pire encore, qui exaspère.

J'aime bien la comparaison.

Il me faut à présent retrouver chaque détail de ce voyage. Un voyage au bout duquel je pensais me retrouver, trouver l'oubli. Le premier, ou le dernier. Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Ce serait comme une rédaction, avec les consignes suivantes : dites ce que vous avez vu, fait et entendu. N'oubliez pas de donner vos impressions au cours de ce voyage.

Barré d'une moustache imposante, le visage rubicond du chauffeur de bus. À l'extrémité de ses bras puissants, recouverts de poils, des mains étonnamment petites, comme atrophiées, tenant fermement le volant. Un tricot d'un blanc douteux et de larges auréoles de sueur sous les aisselles et dans le dos.

Bien sûr, il me reconnaît tout de suite. Il habite dans mon quartier. Il m'est arrivé de le rencontrer. Même s'il ne connaît pas mon prénom, il sait qui je suis.

Il me semble lire en lui comme sur un parchemin qui se déroulerait à mesure qu'il me regarde monter les marches. Mais oui, celle qui vient de monter dans le bus est bien la fille de Hadj Abderrahmane, l'entrepreneur le plus riche du village. Mais oui, c'est ça, il se penche, détaille, examine, c'est bien l'aînée des filles, celle qui travaille comme surveillante au lycée. Promise, c'est officiel depuis longtemps, après bien des tractations paraît-il, au fils de Si M'Hamed, le directeur des impôts. Une belle alliance.

Et pour ce qui le concerne, des agapes en perspective. Car dans La Famille, on ne fait jamais les choses à moitié. Mon père compte inviter tout le quartier aux cérémonies du mariage, prévues pour durer trois jours et trois nuits. C'est le premier enfant qu'il marie, et il tient à sa réputation. En outre, les élections sont proches. Il faut qu'il montre à quel point il peut être généreux. Si Dieu le veut, et que ses combines portent leurs fruits, dans peu de temps, El Hadj atteindra l'un de ses objectifs. Il sera député. Le mariage a été fixé à deux semaines avant les élections législatives. Dans un mois et quinze jours exactement.

Ah ! s'il savait ! S'ils savaient tous qu'il suffit de quelques mots, de quelques secondes pour faire voler en éclats le temps et toutes les certitudes, pour anéantir tous les projets, pour rompre tous les fils. Qu'il est ensuite difficile de retisser, de retrouver... de rassembler les morceaux de temps épars, plus tranchants qu'éclats de verre.

Je salue l'homme qui va m'aider à atteindre la première étape de ce voyage au bout duquel, peut-être, je me retrouverai, je trouverai peut-être l'oubli. Un salut très cordial, accompagné d'un grand sourire. Il s'étonne. Une jeune fille qui voyage seule, ça éveille forcément et fortement les soupçons :

— Tu es seule ?

— Oui, Ammi Mohammed.

Je lui donne du Ammi Mohammed sans grand risque de me tromper. Tous les hommes de l'âge de notre père sont nos oncles, formule de politesse censée établir un respect mutuel, et dans cette génération, dans presque toutes les familles, les aînés recevaient tout naturellement le nom du Prophète.

J'essaie d'avoir l'air naturel. Ce qui sous-entend : yeux baissés, gestes maladroits. Il faut que cela soit évident : je suis intimidée, presque apeurée, comme il convient à une jeune fille de bonne famille peu habituée à circuler seule.

— Et tu vas où comme ça ?

— Chez ma tante, à Alger.

Impossible de passer à travers les mailles du filet tendu au-dessus de toutes les maisons du village. Nous ne sommes qu'une seule et grande famille. Solidaire et attentive à tout. Et plus particulièrement aux bonheurs et aux malheurs de chacun. Avec une nette préférence pour les calamités qui, comme on le sait, donnent la possibilité d'exercer pleinement le droit imprescriptible à la compassion. Ainsi pourra être multiplié le nombre de Bonnes Actions au décompte strictement codifié, B. A. qui donnent droit à un accès direct au paradis. Telle est du moins la croyance communément répandue parmi la majeure partie de la population.

Nous ne sommes qu'une seule et grande famille. Avec les mêmes haines. Les mêmes jalousies. La même malveillance soigneusement dissimulée derrière des façades toutes plus rutilantes les unes que les autres et sous des monceaux de formules ancestrales de politesse. Des formules consacrées qui ont fini par acquérir la patine et l'inutilité d'objets de pacotille reçus en héritage. Des phrases totalement vides de sens, comme celles que je sais moi aussi réciter en les enfilant comme perles sur un chapelet quand, dans les rues du village, je croise une connaissance.

J'ai préparé en chemin les répliques, les mensonges qui doivent écarter toute suspicion. Les phrases s'enchaînent dans ma tête avec une simplicité et une aisance qui m'étonnent moi-même. Ainsi, pour rassurer définitivement le conducteur tout de même un peu intrigué, j'ai des explications toutes prêtes.

Je prends les devants :

— Ma tante est très fatiguée. Elle travaille beaucoup ces derniers temps. El Hadj m'envoie chez elle pour l'aider ; elle a besoin de moi. Il était là, avec moi, mais il n'a pas pu attendre, il est reparti sur le chantier. Tu le connais, il travaille tellement ! Et puis, les ouvriers... avec cette chaleur... Il m'a chargée de te saluer et te demande de veiller sur moi.

Par ces paroles mesurées, prononcées avec juste ce qu'il faut de suavité dans la voix, de considération dans le regard et de familiarité dans le propos, voilà le brave homme manifestement convaincu. On reconnaît bien là les jeunes filles élevées dans le respect des traditions. Que grâces soient rendues aux mères méritantes et aux pères méritoires ! Ces éclaircissements d'une vraisemblance à toute épreuve le confortent dans son rôle de tuteur en l'absence d'un membre de la famille. Il jette autour de lui un regard circulaire comme pour prendre à témoin de sa subite promotion les autres passagers anéantis par l'atmosphère suffocante et les odeurs de sueur et de ferraille qui circulent en toute impunité à l'intérieur du véhicule. Il se rengorge. D'un geste bienveillant, il me désigne le siège juste derrière lui. Ainsi il pourra me surveiller en jetant de temps à autre un coup d'œil dans son rétroviseur.

Les coussins de tous les sièges sont profondément entaillés. Les ressorts métalliques en jaillissent, enfin libérés de toute contrainte. Avant de m'asseoir, je pose sur le siège le sachet en plastique où j'ai fourré en toute hâte quelques chiffons pour ne pas voyager les mains vides, pour la vraisemblance de l'histoire. Il faudra que je fasse attention en me levant. Ma jupe pourrait s'accrocher à la pointe d'un ressort, comme à un hameçon. Et je n'ai pas d'autre tenue.

Il se renseigne :

— Tu sais exactement où elle habite ?

— Oui, près de la place du Cheval, au centre de la ville. Ne t'inquiète pas pour moi, on viendra m'attendre à l'arrêt. Mon cousin ou mon oncle. On leur a téléphoné.

Il hoche la tête. Il prend son rôle au sérieux. Tout semble être en règle. Pour le moment. J'ai plusieurs heures d'avance sur Eux.

Pour éviter un interrogatoire en règle devant les autres passagers, je ne dois pas lui laisser le temps de poser d'autres questions. Je lance la conversation. Avec un appât qui devrait prendre immédiatement.

— Quelle chaleur ! C'est insupportable ! Toi qui fais sans cesse l'aller-retour dans ton bus, tu dois souffrir ! Dis-moi, Ammi Mohammed, il fait aussi chaud à Alger ?

C'est une méthode éprouvée dans les hammams, dans les salles d'attente des médecins, dans les salons de coiffure, dans les bus et taxis collectifs : rien de tel pour favoriser les échanges que d'ouvrir en premier le dossier inépuisable des dérèglements météorologiques. Et ça marche à tous les coups. Un sujet passionnant sur lequel tout le monde a un avis qu'il peut donner sans que cela dégénère. Du moins quand on ne s'aventure pas sur des terrains mouvants.

Il embraie instantanément. Oui, bien sûr, la chaleur. L'été. La sécheresse, manifestation irréfutable de l'exaspération de Dieu face à l'inqualifiable arrogance de ses créatures. Tous les passagers renchérissent pendant qu'il redémarre et s'engage sur la route nationale pour quitter la ville. La discussion est générale. Sortis de leur apathie par l'urgence et la nécessité de s'exprimer, les passagers – les hommes seulement, cela va de soi – entament un débat d'une richesse et d'un éclectisme remarquables. Et, dans le respect le plus total d'un droit récemment acquis, la liberté d'expression, tout est passé en revue. Les vents de sable. Le désert qui avance sans rémission. L'incurie des autorités, toutes institutions confondues. Le manque d'hygiène. La crise du logement et les émeutes subséquentes à la répartition toujours injuste des logements sociaux. Les fusées, les satellites et les antennes paraboliques.

La violence dans les stades. La corruption. La pollution. La concussion. Le népotisme. Les difficultés des trabendistes. Le cours

de change de l'euro. L'hégémonie américaine. CNN. El Djazira. L'Irak. La Palestine. Le terrorisme. Les faux barrages. Les vrais-faux moudjahiddines. Et enfin, le tout récent tremblement de terre, qui n'a fait ni victimes ni dégâts importants dans cette belle région, éloignée de l'épicentre. Juste retour de bâton si l'on considère tout ce qui vient d'être dit. Une polémique naît sur la magnitude et le nombre de victimes déclaré par les organes officiels le matin même. Ce qui leur permet de revenir à l'incurie et à l'art consommé de dissimulation des autorités. Et chacun d'insérer, entre deux condamnations virulentes et définitives, la formule qui s'impose dans ces cas-là : Que Dieu nous protège des maux engendrés par l'orgueil de ceux qui sont sourds et aveugles à Ses avertissements. *Amin.*

Le voyage continue. Je continue. Pour vous. Les réparties fusent. Les mots s'entrecroisent au-dessus de ma tête. Les phrases s'emmêlent. Des essaims de mots à l'assaut de ma conscience fatiguée. J'ai mal. J'ai mal à la tête. Des bourdonnements aux oreilles. Des vertiges. Les paysages. Les visages. Tout tournoie. Tout se confond. J'avance. Je vais...

La tête contre la vitre brûlante, je fais semblant de somnoler. Je n'ai pas envie de saisir le regard dégoulinant de sollicitude que pose sur moi de temps à autre mon protecteur temporaire.

Au village suivant, une vieille femme, enveloppée dans un haïk blanc à l'ancienne, monte et vient s'installer près de moi. Elle s'agrippe à mon bras avant de se laisser tomber sur le siège. Certainement épuisée par la chaleur ou par l'effort qu'elle vient de faire pour gravir les trois marches du bus, elle reprend difficilement son souffle. Quelques instants plus tard, elle commence à farfouiller longuement dans son cabas. Elle en vide presque tout le contenu avant d'en tirer une bouteille d'eau enveloppée dans un chiffon mouillé censé la garder fraîche. Elle l'ouvre, la porte à sa bouche, boit à petites gorgées, avec un bruit de succion rebutant, presque obscène, et me la tend sans dire un mot. Elle me regarde fixement. Elle me parle. Je crois. Ses lèvres bougent. Je les vois. Mais je ne l'entends pas. Un souffle. Un chuintement à mes oreilles. Elle a les yeux clairs, comme délavés. Au coin de ses lèvres, un filet de bave s'écoule, se perd dans les méandres d'une ride profonde et aboutit à la pointe de son menton où il s'étire, hésite avant de s'écraser sur

ses genoux.

Je n'ose pas refuser l'eau qu'elle me propose. Je bois une seule gorgée. L'eau est tiède et fade. Je n'ai pas soif. Je n'ai pas faim. Je n'ai plus aucun souvenir de mon dernier repas. Des gargouillements dans le ventre mais aucune sensation de manque. À midi, estomac noué, je n'ai rien pu avaler. Personne n'a rien remarqué. Il y a bien longtemps que, sur ce plan-là au moins, je suis totalement libre. On vit ensemble, en famille, ce qui ne veut pas dire nécessairement attentifs les uns aux autres. La Famille n'est qu'une communauté soudée, nécessairement solidaire aux yeux de tous, pour le meilleur et pour le pire. Une communauté d'intérêts qui doivent tous converger vers le même objectif, la préservation des acquis matériels et de l'honneur attaché au nom. Voilà tout.

Juste avant d'arriver à destination, je dois tout de même jeter un regard en arrière. Ce sera la dernière fois. Il le faut, pour que vous compreniez bien, pour que vous ayez tous les éléments en main. Je vais donc mettre en scène la pièce qui va se jouer derrière moi.

J'ai toujours su inventer des scènes, des situations. Pour garder le contrôle. Parce que c'est ça. Il faut, il faut garder le contrôle.

*Je connais si bien les personnages que je ne risque pas de me tromper dans la distribution des rôles et dans les réactions diverses que *La Disparition* va susciter.*

Maintenant, j'entends distinctement des voix, des appels. De plus en plus pressants. Assortis des sempiternels commentaires. Ah, celle-là, il faudra bien un jour lui interdire de s'enfermer dans sa chambre pour lire ou pour se soustraire aux travaux ménagers ! À plus de vingt ans, elle continue à se comporter comme une gamine irresponsable ! Elle a toujours été bizarre, imprévisible. Mais là, maintenant, à la veille de son mariage ! On se demande même comment... ! Mais ça va changer, et elle sera bien obligée de... Vivement qu'elle s'en aille, qu'elle aille vivre ailleurs !

Puis, peu de temps après, viendront les cris. Les menaces. La stupéfaction face au silence. Face au vide de la chambre. Les portes claquées. Beaucoup de bruit et de fureur. Les interrogations. Et les interrogatoires des deux sœurs. Des complices supposées.

Ensuite, et cela se comprend aisément, ce sera le temps de l'incrédulité. Personne non vraiment personne n'aurait pu imaginer que j'aurais un jour l'audace de sortir de la maison sans prévenir, sans solliciter au préalable une autorisation. Elle a osé ! Ce n'est pas possible ! Pas même concevable ! Elle ne perd rien pour attendre !

On attendra tout de même quelques heures. Deux ou plus. Le temps d'affûter les armes et de mettre au point les sanctions. Puis peu à peu, s'aiguissant au fil si tranchant du temps de l'attente, un affolement de plus en plus grand. Une angoisse incontrôlable. Pas seulement pour moi, faut-il encore le dire. C'est qu'il faudra penser à la plus terrible, la plus redoutable des épreuves : ce-que-vont-dire-les-gens. Les parents. Proches et éloignés. Les nombreux amis de La Famille. Les simples relations. Les voisins – et surtout les voisines. L'ex-future belle-famille. Les clients et les ouvriers de mon père. Les membres du parti. Les futurs électeurs. Les copains du

frère. Les passants. Les hommes assis aux terrasses des cafés. Les jeunes debout contre les murs. Les policiers. Les gendarmes. Les militaires. Les autorités de la ville. Les marchands ambulants. Les masseuses du hammam. Les guetteuses derrière les volets. Les langues de vipère. Les concernés. Les indifférents. Les uns et les autres, tous les autres. Tous ceux qui sur tout ont toujours un mot à dire.

On se concertera avant d'appeler la voisine, Yemma Khadija, pour lui demander si je ne suis pas chez elle. Sans avoir l'air d'insister. Elle vit seule depuis que ses deux fils ont été tués par des terroristes dans un faux barrage. Il m'arrive de passer la voir de temps en temps pour lui tenir compagnie, mais jamais sans en informer les responsables chargés de veiller nuit et jour à l'honneur de La Famille.

Puis on refermera les portes. Les fenêtres aussi. On ne sait jamais.

On regardera dans ma chambre. On ouvrira mon armoire pour voir si j'ai pris mon sac à main, un cabas, une valise, quelques affaires personnelles. On fera l'inventaire des objets abandonnés sans regret. Un inventaire minutieux.

Quelqu'un dira, peut-être dans l'espoir de rassurer : elle a tout laissé. Tout. Rien ne manque. Pas même ses sous-vêtements. Elle n'a rien emporté avec elle. Ni bijoux, ni papiers d'identité, ni même les cadeaux de son fiancé. Peut-être penseront-ils à feuilleter ou à lire mes cahiers, mes carnets pour y trouver des indices. Se résoudront-ils à téléphoner à la future belle-mère pour demander des nouvelles du futur gendre et parler des préparatifs du futur mariage ? Juste pour voir si. On ne sait jamais... Dans la même perspective, je pense qu'on essaiera aussi de voir du côté de chez Mériem la couturière, celle qui est en train de me préparer robes du soir et caftans tous plus magnifiquement brodés que toutes les toilettes déjà réalisées pour d'autres jeunes filles du village, selon les exigences de ma mère. Ou bien on cherchera à s'informer auprès de Leïla, sa fille, celle qui est en terminale dans le lycée où je travaille.

Quelqu'un dira : mais elle ne pourra pas aller loin comme ça, sans argent, sans rien.

Viendra alors le temps de fouiller le moindre recoin de la maison. Toutes les pièces, une à une, sans rien laisser au hasard. On se

souviendra de mon goût pour le jeu, pour les cachotteries. On regardera sous les lits. Sous les tables. Dans les placards. Sous les escaliers. Puis sur la terrasse. On inspectera discrètement les alentours. Enfin, on tiendra conseil. Il y aura mon père rappelé d'urgence, suant et soufflant. Ma mère. On convoquera mes deux sœurs. Elles resteront debout, enlacées, soudées, jumelles indissociables. Peut-être même mon frère, à condition qu'on puisse le trouver. À condition qu'il ait fini de tirer sur son joint.

Fidèle à lui-même, il n'ira pas par quatre chemins.

Il dira, la bouche tordue par une rage fulminante, une animosité venue de bien plus loin que ce jour : c'est une folle, une folle, complètement dérangée... une traînée, une... je vous l'avais dit !

Il n'osera peut-être pas prononcer le mot imprononçable qui lui viendra aux lèvres en premier. Pas devant sa mère et son père. Il lui reste encore quelques bribes de respect pour eux, du moins en ce qui concerne le langage. Mais il trouvera le moyen de suggérer la chose à tous. Il sortira en claquant très fort la porte. Au point de faire trembler les murs. Il jouera son rôle jusqu'au bout. Il parcourra toutes les rues du quartier. Il explorera les moindres ruelles et impasses du village. Les jardins. Le cimetière où j'allais jouer avec les jumelles quand j'étais petite. Tout ça sans rien demander à personne. Surtout pas ! L'air de rien. Avec, nouée au ventre, plus douloureuse qu'une crise de coliques néphrétiques, la peur du scandale. *Kechfa* ! C'est justement ça qui me donne de l'avance sur Eux. Précieux avantage ! Et, en raison de graves et très anciennes dissensions familiales, ils ne pourront rien demander à personne. On n'en parlera même pas à la tante d'Alger. Surtout pas ! Elle serait trop heureuse. Depuis le temps qu'elle essaie de fourrer son nez dans nos affaires.

Une fois les turbulences retombées, on dira :
et pourtant... on le savait.

Revirement total vu la gravité et l'urgence de la situation.

Oui, depuis toujours, je savais. Tous ces silences, ces regards fuyants... Comment avais-je pu vivre aussi longtemps avec cette chose qui m'oppressait ?

Plus tard, dans la soirée, après avoir verrouillé une fois de plus les portes et rabattu les persiennes, on déterrera les chroniques familiales. On citera des mots. Des phrases. On réexaminera des

comportements, des attitudes, des agissements. On remontera dans le temps. Et puis, il faudra se préparer à affronter les questions. Élaborer très vite des versions. En premier lieu, une version temporaire pour parer au plus pressé. Une histoire à la fois plausible et convaincante. Il faudra inventer une parade. Il faudra bâtir, tailler, assembler, rapiécer, broder. Trouver la plus judicieuse et la plus prudente des justifications à ce désastre, à cette catastrophe non annoncée : la disparition d'une jeune fille le lendemain d'un tremblement de terre. Pour des raisons encore inconnues. Une histoire qui pourra éventuellement subir des modifications en fonction de la suite des événements. Dans La Famille, on n'est pas novice. Toutes les propositions seront étudiées. Alerter les nombreuses connaissances de mon père pour entamer les recherches ? Oui, mais comment expliquer ? Comment présenter la chose ? Non ! Pas tout de suite. On fera front. Il faut réfléchir avant de prendre une décision. Nous devons tous être unis dans le malheur. Et on ne se laissera pas atteindre par les perfidies. Les allusions sournoises. Les petites phrases assassines. L'assaut des questions qui ne manqueront pas.

La première offensive viendra très vite. Et sans aucun doute de la meilleure amie de la famille, Yamina, plus connue sous le nom de La Fouine. Parfaitement assortie à ma mère, surnommée *El Khabar* par toutes les jeunes filles du quartier, du nom du quotidien d'information le plus lu dans le pays. Toutes les deux, œil acéré et narines frémissantes, acharnées à fouir, toujours à l'affût de quelque raconter, de quelque rumeur aux effluves nauséabonds, pour pouvoir s'en emparer et donner libre cours aux ressentiments qui grouillent en elles, exacerbent les rancœurs incrustées et entretenues depuis si longtemps, atrophient tout sentiment de générosité et imprègnent de fiel tout ce qui sort de leur bouche, sans pour autant leur apporter le moindre apaisement et combler le vide de leur existence.

Elle dira, avec la mine inquiète et onctueuse de qui se préoccupe vraiment du sort de ceux qui lui sont chers : à propos, comment va ta fille Amina ? On ne l'a pas vue depuis longtemps !

Ou bien : et Amina, pas encore rentrée ? C'est qu'elle nous manque, la petite ! C'est pour compléter son trousseau qu'elle est

partie ?

Ou bien encore, pour enfoncer le clou : et les préparatifs du mariage ? Vous n'avez pas besoin d'aide ? N'oublie pas, ma chère, que je suis là.

Là, maintenant, très nettement, je vois le visage défait de ma mère. Son délabrement progressif. Heure par heure. Ses marmonnements. Ses imprécations. Ses malédictions. « Que Dieu maudisse le jour où tu as été conçue et le ventre qui t'a portée » est l'une de ses préférées. Elle m'est exclusivement réservée. Elle résonne si souvent à mes oreilles que je l'entends très distinctement même quand elle se contente de me regarder en silence.

Elle va et vient, d'une pièce à l'autre. Elle marche en se prenant la tête, des deux mains. Elle s'arrête dans le couloir. Elle ne voit qu'une seule raison à mon départ : La Faute. Mais où ? Quand ? Comment ? Et surtout, surtout, avec qui ? Elle connaît mon indifférence, pour ne pas dire ma répugnance, pour Ali, le prétendant officiellement adoubé par La Famille. Alors, comment savoir ? Elle aurait pu se laisser abuser ? Elle ? Impossible ! Est-ce seulement concevable qu'elle n'ait rien vu, rien remarqué ? Elle qui, chaque mois, depuis la première fois, coche sur un calendrier accroché sur la porte du réfrigérateur dans la cuisine les dates des menstrues de ses filles : un triangle vert pour Mouna et un cercle bleu pour Fatima.

Elle reprend ses déambulations. Elle s'arrête de nouveau. Elle se balance d'avant en arrière. Elle se tient le ventre, comme prise de contractions. Puis elle se redresse. Remarque, en passant, la poussière accumulée sur le rebord de la fenêtre. L'essuie du bout des doigts. Soupire. Elle n'a pas eu le temps de finir le ménage. Elle cherche sur qui déverser sa colère. Il y a longtemps qu'on a renvoyé chez elle Dalila, la femme de ménage, témoin silencieux de l'agitation familiale. On la connaît depuis longtemps, on sait qu'elle ne parlera pas, mais il vaut mieux se méfier. Ma mère regarde autour d'elle. Apercevant au bas des escaliers ses deux filles prostrées, elle les houspille au passage. Ses mains triturent nerveusement un coin de son tablier ou le bout de sa ceinture.

J'imagine l'inquiétude non feinte de Mouna et de Fatima. Elles ne savent rien. Elles se tordent les mains. D'un même geste. N'osent

pas pleurer. Se jettent des regards désespérés. Et d'une même voix tremblante, jurent qu'elles n'ont rien vu, rien entendu. Mais on prendra le temps de les interroger. De les menacer. De les punir. Et par la suite, de les surveiller encore plus étroitement. Jusqu'à ce que les choses se tassent.

Laissez-moi. Laissez-moi continuer. Cet homme. Oui, cet homme. Là. C'est bien lui. El hadj Abderrahmane. Mon... oui c'est ça... mon père.

Au tour de mon père. Personnage principal. Par sa fonction de géniteur, de chef de famille incontesté, mais aussi par sa corpulence. Il occupe toute la scène. Gros plan sur son visage déformé par la colère. Ses yeux injectés de sang. Le tressaillement de sa lèvre supérieure. Son bégaiement nerveux, signe d'un désarroi inhabituel.

Sans plus tarder, face aux dégâts considérables que pourrait occasionner pour lui La Disparition, il prendra les choses en main. Je pense que c'est lui qui fera la proposition la plus sensée. Celle que tous attendent fébrilement.

Il cherche des yeux un cendrier. Ma mère se précipite. Il écrase sa cigarette et prend le temps de retrouver son souffle. Il va parler. C'est à lui.

— Pourquoi ne pas répandre la version la plus « convenable » dans ce genre de situation ? Convenable pour des personnes de notre rang, de notre statut. Je vois d'ici les gens... leurs ricanements... les regards. Non ! Amina a été enlevée. C'est un enlèvement. C'est dans l'air du temps, c'est crédible, c'est imprévisible, et surtout imparable. Parce que... parce que.... Même si on raconte qu'on l'a envoyée chez une tante, chez ma sœur à Alger par exemple, on finira par savoir... surtout si d'autres personnes sont au courant. Nous n'y sommes pour rien, bien sûr, c'est évident... n'est-ce pas ? lance-t-il brutalement à l'adresse de ma mère qui arrête net ses déambulations. Des centaines de jeunes filles ont disparu ces dernières années. Arrachées à leur famille par des criminels assoiffés de pouvoir et de sang. La télévision et les journaux ont informé la population, on a exhibé ces malheureuses, à

jamais salies. Des jeunes filles pures et sans défense. Au-dessus de tout soupçon. Comme la nôtre. Comme les nôtres !

Il désigne d'un doigt menaçant ses deux filles serrées l'une contre l'autre dans le coin le plus sombre du salon.

— Toutes les fenêtres sont fermées ? Mais oui, nous dirons qu'elle a été enlevée. Cette nuit même. C'est ça... la preuve ? Toutes ses affaires sont dans sa chambre, intactes. Elle nous a dit qu'elle avait trop chaud à l'intérieur de la maison, qu'elle allait prendre l'air dans le jardin. On a entendu un moteur de voiture, des portières claquer, un cri très vite étouffé. C'est tout. On a tout d'abord pensé que c'était son frère qui rentrait à la maison. Et puis...

Il se caresse la moustache. Il s'installe dans un fauteuil pour envisager plus commodément les suites du scénario.

— Mais oui, il faut absolument creuser dans cette direction... Et.. à quelque chose malheur est bon... cela pèsera de tout son poids pour la campagne électorale. Bien malgré moi... Et puis, on pourra faire des recherches. Officiellement. Dès que je serai élu. Et on la retrouvera, je vous le dis. Avec ou sans l'aide de la police, on la retrouvera.

Je ne veux plus écouter ce qui se dit autour de moi.

Je ne pense qu'à l'instant où j'arriverai à destination.

Je ne vois autour de moi que visages suants, regards vides et n'entends que paroles creuses. Tous, oui tous installés dans leurs certitudes. Rien ne peut donc les ébranler ? Rien ne peut les faire disparaître ?

Je ferme les yeux en serrant très fort les paupières. Comme lorsque j'étais enfant. J'appelais ça couper le courant. Fragiles et fugaces, des bulles de lumière apparaissent et disparaissent dans le noir, tout au fond de mon écran intérieur. Elles éclatent en myriades d'étincelles magnifiquement irisées quand je m'acharne à les suivre.

Des fragments d'images me poursuivent aussi. Accompagnés d'un bruit terrifiant, plus terrifiant qu'un grondement d'orage ou un tumulte souterrain. Un tumulte sans fin qui cogne dans mes oreilles. Je ne sais pas d'où il vient. De l'intérieur de moi sans doute.

Visions.

Hallucinations.

Tout n'est qu'illusion. Je ne dois pas m'y arrêter. Je ne dois pas. Je dois fuir. Continuer à marcher. Les yeux fermés. Ne pas voir. Ne pas entendre. À nouveau les cris. La poussière. La fumée. Les pierres. Il faut que je continue.

La terre bouge. La terre tremble et je vacille.

Je ne veux pas regarder le paysage qui défile autour de moi. Je ne veux pas voir les montagnes pelées, les forêts incendiées. Je ne veux pas voir les vallées, les plaines, les espaces stériles balayés de poussière, la terre craquelée parsemée d'épineux, les arbres défeuillés, la course immuable du soleil dans le ciel.

Toute une géographie et une généalogie stériles.

Pendant que le bus avance, dans le bruit du moteur et le vacarme qui cogne douloureusement à mes oreilles, il me semble entendre, scandée en cadence, indéfiniment répétée, cette phrase, cet ordre : cours, cours et surtout ne te retourne pas.

Je crois bien que je me suis assoupie sur ces mots, la tête contre la vitre.

Alertée sans doute par le bruit des voitures, les klaxons et les nombreuses secousses dues à des coups de freins brusques, j'ouvre les yeux.

Le bus se fraie un chemin dans une circulation très dense. La ville est là. Tout n'est qu'impétuosité, désordre et délabrement de plus en plus visibles. Les hommes et les femmes vont et viennent, totalement indifférents à ce qui les entoure : immeubles décrépits, façades parcourues de profondes balafres, murs lépreux, balcons en ruines, trottoirs défoncés, rues entaillées de fondrières, ordures amoncelées. Des troupes de chats noirs au poil hérissé se promènent en maîtres sur des monceaux de détritrus. Spectacle d'une étrange beauté dans la flamboyance de l'incomparable lumière qui descend sur les toits en cette fin d'après-midi.

Le bus s'arrête. Le chauffeur se retourne vers moi. Avant de descendre, je me penche vers lui, précieux témoin à charge pour la future enquête. Je désigne du doigt un jeune homme inconnu que je viens tout juste d'apercevoir adossé à l'une des arcades qui bordent l'avenue :

— Ah, voilà ! C'est lui ! C'est mon cousin Mourad. Il m'attend. Pourras-tu aller chez mes parents à ton retour pour leur dire que je suis bien arrivée ? Je leur téléphonerai de chez ma tante, mais si tu y vas, ils seront complètement rassurés. Que Dieu te protège, Ammi Mohammed, toi et les tiens. N'oublie surtout pas, je compte sur toi !

En longeant l'avenue, je n'ai pas un regard pour la mer toute proche. Je marche très longtemps. Je ne m'aperçois pas tout de suite que je suis suivie par quelques chats efflanqués, au pelage noir, hérissé, les mêmes sans doute que ceux qui se promenaient nonchalamment sur les tas de détritrus.

Dans le taxi collectif qui m'emmène à destination, une vieille femme est assise à côté du chauffeur. Elle porte un haïk blanc rayé de larges bandes de soie grège, à l'ancienne. Le bas de son visage est recouvert d'une voilette de mousseline blanche bordée d'une fine dentelle. Cela fait bien longtemps que je n'ai pas vu de femme

portant cette tenue traditionnelle algéroise. Elle semble venir d'un autre temps. Elle se retourne vers moi. Elle me fixe longuement. Elle a des yeux très clairs, comme délavés, étoilés d'une multitude de rides, plus fines que des griffures. Elle me tend une petite boîte de jus d'orange :

— Tiens, bois, bois ma fille. Là où nous allons, ça pourrait bien ressembler à l'enfer.

Le ciel semble être posé de guingois au-dessus des décombres. Un peu comme s'il avait soudain basculé, en quarante-cinq secondes, c'est ça, c'est aussi précis que ça, en moins d'une minute. Mais qu'est-ce qu'une minute au regard de l'histoire de notre belle planète la Terre ? Pas même une poussière infinitésimale de temps, pas même un infime battement de cils.

J'ai beau chercher des explications, je ne comprends pas pourquoi le ciel est maintenant un peu trop penché sur cette partie du monde, sans qu'on y décèle pourtant la moindre sollicitude.

Des hommes, des femmes, des enfants parcourent les rues au milieu de vestiges dressés comme des échardes.

Ils errent, hébétés, hagards, défaits. De jour comme de nuit.

De temps à autre, ils tombent en arrêt, stupides, les yeux fixes.

Puis ils repartent.

Ils marchent.

Ils cherchent.

Rue par rue. Ruine par ruine.

On leur dit : *Mektoub*. C'était écrit.

Alors ils tentent de déchiffrer les signes tracés : lézardes, sillons, fentes, fissures, crevasses, cicatrices, tranchées. Toute une écriture du vide et de l'absence, encore obscure pour qui n'a pas vécu ce fragment d'histoire.

Les yeux creux et fixes, ils tentent vainement, inlassablement, de déchiffrer la trace scripturaire de leur douleur. Pour redonner un sens au présent dans un lieu qui n'est plus. Pour redonner un sens à ce lieu dans un présent qui n'est plus.

C'était écrit.

Ils marchent.

Ils cherchent.

Ils vont creuser encore.

Jusqu'à la pointe extrême de la douleur.

Je ne sais plus, moi non plus je ne sais pas ce qui est réel et ce qui ne l'est pas, ce qui est lisible et ce qui ne l'est pas.

Désormais, je vais cesser de parler seulement de moi. Vous devez l'accepter. Vous devez le comprendre. Je vais me tourner vers les autres. Ceux qui ont traversé ma vie dans ce lieu étrange, dans ce camp, réceptacle de toutes les douleurs et de tous les recommencements. Ne m'en veuillez pas. C'est peut-être de cette façon que je pourrai démêler les fils. Car ce sont eux, et eux seuls, qui m'ont permis de m'accrocher, de reprendre pied, de retrouver ce qui restait d'humain et de sensé en moi.

J'ai appris, quand j'étais au lycée et au hasard de mes lectures très diverses, que, dans le langage scientifique, il y a souvent beaucoup de mots pour dire la même chose.

Pour rester dans les expressions courantes, connues de tous, le premier mouvement sera de dire : TREMBLEMENT DE TERRE. Certains diront peut-être : SECOUSSE SISMIQUE.

Plus savamment, on parlera de SECOUSSE TELLURIQUE, du latin *tellus*, terre. Ou bien encore, pour ne pas faillir à la traditionnelle rivalité scientifique entre racines latines et grecques, SÉISME, du grec, *seismos*, « secousse ».

Le tout développé, expliqué, exposé par des gens graves, imposants, entourés d'appareils, d'écrans, de tracés, ceux qu'on voit à la télévision après chaque catastrophe. Toujours les mêmes. Et qui parlent avec des mots graves, pesants, imposants, comme Tectonique des plaques, Extension, Coulissage, Compression, Magnitude, Épicentre, Échelle, Cicatrices, Failles, Fractures, sans oublier les Répliques. Inévitables, prévient-on. Des secousses, des milliers de secousses d'intensité variable, mais suffisamment nombreuses, suffisamment perceptibles, suffisamment virulentes pour précipiter les populations déjà traumatisées et paniquées hors de leurs maisons et entretenir la peur. Afin que nul n'oublie.

En langage humain, simplement, essentiellement humain, ce sont de tout autres mots. Des mots plus directs, plus abrupts, des mots délétères qui ne laissent aucun espace, aucun interstice par où pourraient s'infiltrer les Lumières de la Science : effondrement, décombres, mort, ruines, désolation, bouleversement, chaos, colère, impuissance, désespoir.

Et surtout, surtout, basculement, folie.

Anéantissement.

Des mots de fin du monde. La fin d'un monde.

Toutes les nuits, entre chaque secousse dûment enregistrée par les sismographes et répertoriée au matin comme une simple réplique, Nadia rêve qu'elle va peut-être toucher le ciel du bout des doigts, pour peu qu'il continue de s'incliner.

Dadda Aïcha ne cesse de gémir dans son sommeil. De temps en temps, elle parle. Mais on ne comprend pas ce qu'elle dit. Elle prétend qu'elle prononce des incantations pour éloigner les djinns qui rôdent autour de nous.

Il y a aussi les aboiements tout proches des chiens qui rôdent aux abords des camps, désorientés, affamés, excités par l'odeur persistante de charogne, et qui, expulsés de leurs territoires, ne peuvent même plus errer sur les terrains vagues à présent surpeuplés.

Depuis qu'il a été prié d'élire domicile chez nous, sous la tente, Mourad dort en travers de la porte. Ou plutôt de l'ouverture qui sert de porte. Il ne fait confiance à personne. On peut toujours lui dire qu'il n'y a rien à voler, rien n'y fait. Il ne nous écoute pas. Chaque soir, avant de dormir, il inspecte les abords et fait plusieurs fois le tour de l'îlot. Il a calé les pans de la tente avec d'énormes blocs de pierre. Il n'a pas eu de mal à en trouver. Les porter jusqu'ici a été laborieux. Il a fallu demander de l'aide aux voisins. Et finalement presque tous les nouveaux occupants des tentes ont fait la même chose. Il fallait y penser. À défaut de meubles, les pierres nous servent de plates-formes pour les rangements. On y place les couvertures, la vaisselle. Sur l'une, Dadda Aïcha a posé une toile cirée jaune avec des motifs bleus et un pot de fleurs. Des fleurs rouges et roses en plastique qu'elle a trouvées, pas très loin d'ici, sur un tas de détritux. Elle les a nettoyées bien sûr. Elle dit que les couleurs égaient la vie. Même si.

C'est elle aussi qui m'a découverte gisant sur la route, recroquevillée, glacée, rigide, tellement rigide qu'elle a d'abord cru qu'elle ne pourrait plus rien pour moi. Que j'étais partie. C'est comme ça qu'elle dit. Elle ne prononce jamais le mot « mort », mais elle parle de départ, de grand voyage. En se penchant sur moi, elle a vu que je respirais encore. Alors, elle m'a parlé. Doucement. Dans le creux de l'oreille. Elle a parlé longtemps. Très longtemps. Elle m'a obligée à boire un peu d'eau, goutte par goutte, comme on fait boire

un bébé. Bien après, elle m'a avoué qu'il a fallu beaucoup de temps, beaucoup de mots pour me faire revenir, pour me retenir.

Je ne sais pas ce qu'elle m'a dit. Elle n'a jamais voulu me le répéter.

Quand elle a su que je l'avais entendue, elle a décidé de m'amener ici. Elle n'a pas pu me porter elle-même, bien sûr. Elle s'est assise à côté de moi et a attendu. Deux jeunes hommes sont passés. Elle les a appelés.

Dadda Aïcha n'a jamais su son âge. Elle est certainement très âgée. Plus de quatre-vingts ans, c'est sûr. Il suffit pour s'en convaincre de regarder son visage complètement parcheminé et ses mains aux articulations noueuses. De plus, en l'écoutant, en écoutant les bribes de son histoire, celles qu'elle consent à nous confier, on peut remonter très loin dans le temps. Elle a cependant une démarche assurée, le dos bien droit, un corps étonnamment souple et une énergie plus grande que celle de bien des femmes en apparence plus jeunes. Et surtout, elle ne se plaint jamais. On sent en elle une résistance très grande face à l'adversité et aux souffrances qui l'accompagnent. Une sorte d'accoutumance au malheur.

Au moment du tremblement de terre, elle était dans la boutique d'Ammi Mohamed, l'épicier. Elle a toujours fait ses courses elle-même. Avant d'être obligée de quitter les lieux où elle habitait, marqués d'une croix rouge et promis à la démolition, elle vivait seule dans une pièce aménagée au fond d'un jardin, à quelques mètres seulement de la maison où elle était employée comme bonne à tout faire. Après l'avoir mise à la retraite, ses anciens maîtres lui avaient permis de finir ses jours là où elle avait toujours vécu. Une pièce en bien mauvais état, mais c'était, dit-elle, un toit sur sa tête. Elle n'aurait pas su où aller sinon. En échange, elle continuait à leur rendre de menus services et s'occupait du jardin. Elle aimait ça, plus que tout. Elle avait planté tout autour de chez elle de la menthe, de la coriandre, du persil, et même des tomates. Elle parlait aux arbres et aux fleurs. Et elle jure qu'ils se penchaient pour l'écouter.

Elle n'a plus de maison. Et la maison des maîtres s'est écroulée, elle aussi. Il n'en reste plus rien. C'était une demeure immense construite par des culti-vateurs pendant la colonisation, au temps où toute la région n'était que terres agricoles et petits villages de quelques dizaines d'âmes. Sa mère à elle travaillait déjà là-bas. Et très jeune, Dadda Aïcha y avait été engagée à son tour.

Après l'Indépendance, les nouveaux occupants, la famille d'un haut fonctionnaire de la toute jeune République algérienne, l'avaient gardée à leur service. Mais dans la maison tout s'était très vite délabré. Les murs. Les toits. Les fondations. Tout s'effritait, se désagrégeait presque à vue d'œil, comme rongé par une force

mystérieuse. Seuls les arbres résistaient. Des arbres plus que centenaires. Parce que, nous a-t-elle expliqué, ce sont les seuls en ce monde, et peut-être dans tout l'univers, à avoir la merveilleuse faculté de pouvoir développer des racines qui s'enfoncent profondément dans la terre.

La terre a tremblé.

Sans attendre, le chœur antique module le cri, l'articule, le précise :

« Ô vous hommes et femmes, acteurs ou témoins du temps de l'impiété et du blasphème ! Voici que le monde tremble ! Voici que la terre tremble ! Ne voyez-vous pas là un signe ? Le signe de la réprobation de Dieu ! Nous devons accepter cette juste punition de Dieu le Tout-Puissant, le Miséricordieux ! Craignez Dieu ! Craignez sa colère ! Implorez son pardon ! Prosternez-vous ! Expions tous ensemble ! Mais avant toute chose, remercions Dieu de son immense mansuétude ! »

Là où l'on attendait prières et recueillement, hommes et femmes unis dans le deuil, solidaires, dignes et mesurés, ce ne sont que superstitions, imprécations, menaces et débordements.

Cette nuit, j'ai fait un rêve. Un rêve étrange et pénétrant.

C'était bien plus qu'un rêve, une vision. Une scène m'est apparue, avec une précision telle que je me suis retrouvée projetée subitement hors du temps. Au réveil, un sentiment de bien-être est venu se superposer à mes angoisses comme pour adoucir la violence de ces invocations et apaiser le grondement furieux des menaces proférées par les imprécateurs, qui, sans les calmer, semble vouloir couvrir le grondement et les soubresauts de la terre.

Un vieil homme est là, face à une petite fille qui n'est autre que moi, j'en suis sûre. Et, dans un étrange dédoublement, je les regarde tous les deux.

Nous sommes dans un patio, près de la porte d'une grande salle. Il est assis sur un matelas recouvert d'une étoffe d'un vert chatoyant. Toutes les portes des chambres qui donnent sur cette cour intérieure carrelée de blanc sont ouvertes. Il fait très chaud.

Qui est-il ? Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je ne sais pas non plus où nous sommes.

Fillette encore ignorante, encore insouciante, je le regarde. Il ne semble pas s'apercevoir de ma présence. Je ne bouge pas. Je retiens mon souffle pour ne pas perturber la sérénité qui se dégage du lieu et de l'instant.

Vêtu d'une gandoura d'un blanc immaculé, il psalmodie doucement. Un livre est ouvert sur ses genoux. Lettres d'or sur couverture de cuir vert lustré, peut-être poli par l'usure. C'est le Coran, le livre que personne d'autre que lui n'a le droit de toucher. Il ne lit pas. Les yeux mi-clos, il récite des versets sans même jeter un coup d'œil sur les pages qu'il tourne de temps à autre.

La fillette ne le quitte pas des yeux.

Dans sa main droite, un chapelet dont il égrène les perles de bois noir avec une régularité qui la fascine. Le son assourdi de sa voix pénètre dans tout le corps de la fillette immobile dans un coin de la pièce et estompe peu à peu tous les bruits de la maisonnée. Elle se laisse bercer, elle s'engourdit dans cet instant et ferme les yeux pendant que lui parvient ce léger bourdonnement pareil au chuintement d'un feu tout proche mais en même temps hors de portée. Il dit des mots dont elle saisit la douce chaleur mais ne comprend pas le sens. Des mots emplis de ferveur. Des mots qui restent suspendus dans le silence, tournent sur eux-mêmes et dessinent des arabesques sous ses paupières baissées.

Comme elle aurait aimé savoir lire pour pouvoir reprendre avec lui, sur ce ton à la fois tendre et ferme, les phrases de ce lent récitatif qui s'écoule et se perd dans la pureté exquise d'un ciel d'été, et qui, elle le sait, ouvre les portes du paradis !

Ce n'est qu'une vision, je le sais.

Je suis totalement immergée dans ce lieu, dans ce moment, je suis baignée de douceur, de lumière. Des traînées de lumière pure se répandent tout autour de moi en ondes qui s'enroulent, se déroulent, sinuent, se déploient et s'élèvent lentement vers le ciel. J'en perçois les vibrations, au-dedans de moi, dans ce rêve, en ce même instant.

Ce sont les femmes qui, les premières et très vite, ont pris possession des lieux, comme si elles avaient toujours vécu dans la même précarité, dans les mêmes conditions.

Elles ont, en quelques heures, marqué leur territoire avec une détermination qui a fait reculer les hommes les plus braves.

Avant de s'installer sur le terrain qu'on venait d'aménager pour les familles sinistrées, les mains sur les hanches, un œil sur les biens qu'elles avaient réussi à sauver et l'autre sur leur progéniture, elles ont évalué les données du problème. En premier lieu la répartition des tentes. La superficie attribuée à chacun, en rapport avec le nombre de membres de la famille. La disposition et le voisinage immédiat. Quarante tentes par camp. Quarante familles. Il y a bien eu quelques hésitations sur la ligne de départ. Avant la ruée. Regroupement par classe, par statut social ou par origine ? Ou plus simplement reconstitution des quartiers, maison par maison, immeuble par immeuble ? Les affinités se sont très vite dessinées sans l'intervention d'une quelconque autorité. Les responsables de la distribution et de l'organisation matérielle ont été très vite débordés. Les plus malins ne se sont pas posé de questions. Ils se sont installés sans tarder.

Venus de toutes parts, les enfants, envoyés en éclaireurs, incroyablement nombreux, incroyablement excités, ont investi les camps en courant comme « des papillons dispersés ¹ » avant même que l'on commence l'appel pour les attributions. Certains, le soir venu, ont même eu du mal à déloger des gamins qui n'étaient pas les leurs, et qui, sans que leur famille s'en inquiète, avaient trouvé refuge dans une tente et ne voulaient plus en sortir. Le calme est revenu avec la nuit et les ténèbres qui ont envahi les lieux. On a allumé quelques phares de voitures pour que les retardataires finissent de s'installer.

Tard dans la nuit, des hommes, des femmes et des enfants sont sortis de leur tente en criant, après les premières répliques nocturnes, toujours plus impressionnantes que celles qui se produisent en plein jour. Personne n'arrive à réaliser vraiment que, sous une tente, on n'a rien à craindre, qu'on est à l'abri. Du moins pour ce qui concerne les périls qui viennent de la terre.

Dès les premiers jours, pour préserver un semblant d'intimité des familles, sont apparues aux abords des tentes des clôtures faites de roseaux, de branchages et parfois même de bouts de carton récupérés çà et là. On a enfoncé aussi des piquets pour fixer les fils à sécher le linge, et tendu, au-dessus des espaces communs, de grands pans de tissus de toutes qualités, de toutes couleurs, de la toile de bâche, des vieux draps, des couvertures, des morceaux de tissu récupérés dans les décombres, pas seulement pour se protéger du soleil, mais surtout pour annexer le maximum d'espace, dans l'intention de ne pas laisser le voisin empiéter sur son territoire. Puis, sans souci de rangement, les ustensiles les plus hétéroclites, les bassines de plastique coloré, les réchauds à gaz, les nattes d'alfa, les seaux et les balais ont envahi peu à peu tout l'espace devant chaque tente. Sans compter les matelas et les couvertures sortis dès le réveil et étalés tout le jour au grand air et au soleil pour chasser les odeurs.

Peu à peu la vie a repris ses droits. Les éclats de voix, les odeurs de cuisine, les odeurs de lessive, les cris et les courses désordonnées des enfants, les fréquentes visites des familles et les incursions de plus en plus rares des délégations officielles accueillies comme il se doit, les invasions d'escadrons de moustiques déterminés, voraces et insatiables, les chuchotements et les soupirs dans les nuits suffocantes, les colères et les longues plages de silence dans la chaleur accablante des après-midi, les commérages et les accusations injustes, les rancœurs aussi facilement éteintes qu'apparues, les alliances et les prises de bec, les insultes et les réconciliations, les controverses, les affrontements et les démonstrations d'amitié, les parties de dominos entre hommes, les veillées au clair de lune, traversées çà et là de chansons fredonnées à voix basse, très basse, comme si on avait peur de choquer ou de réveiller des blessures encore vives, les matins tapageurs et les joutes musicales par poste radio interposé : raï contre musique andalouse, variété française contre chanson kabyle. Avant que ne résonnent puissamment, d'un coin à l'autre des camps, les voix enregistrées des prêcheurs récitant le Coran et prononçant des sermons incendiaires.

Toute une promiscuité acceptée plus ou moins sereinement parce que considérée comme provisoire. Avec, en chacun, solidement chevillé au corps, l'espoir de retrouver le plus rapidement possible un vrai toit, de pouvoir un jour refermer des portes, rabattre des persiennes, s'isoler derrière des murs épais et solides qui ne laissent passer aucun bruit, disposer d'un espace suffisant, assis sur de solides fondations, pour recréer un véritable foyer et jouir d'une intimité perçue par tous comme le luxe suprême.

1. Comparaison empruntée à un verset du Coran sur la résurrection, [sourate 101, « ... le jour où les hommes seront comme des papillons dispersés / et les montagnes comme des flocons de laine cardée », versets 4 et 5].

Maintenant nous sommes quatre sous la tente. L'un après l'autre, Dadda Aïcha nous y a amenés. Nadia est arrivée la deuxième. Depuis le soir du tremblement de terre, sans domicile, elle errait dans les rues tout le jour, et se réfugiait la nuit dans la cour de ses voisins. Elle se cachait à l'approche des équipes chargées de recueillir les enfants et les femmes sans toit, sans tuteurs, sans famille. Elle ne voulait pas trop s'éloigner de sa maison. Ou du moins des lieux où quelques heures, quelques jours plus tôt s'élevait sa maison. Un soir, elle n'a pas trouvé où aller. Ses voisins étaient partis vivre ailleurs, dans leur famille. Elle était seule et terrorisée à l'idée de devoir rechercher un lieu où se cacher pendant la nuit. Elle s'est postée devant l'entrée du camp. Dadda Aïcha passait par là. Elle l'a prise par la main. Et depuis, elle vit avec nous.

Nadia a bientôt dix-sept ans.

Elle devait entrer au lycée cette année. Elle devait aller déposer son dossier. Elle devait passer en première année secondaire. Elle devait aller s'inscrire en section scientifique. Elle devait prendre des cours particuliers pour rattraper son retard en maths et en sciences. Sa mère y tenait beaucoup. Mais une grande partie du lycée s'est effondrée. Tout comme les écoles et la plupart des collèges de la région. Bâtiments neufs ou vétustes, sérieusement endommagés, sans distinction. Alors, presque tous les jours Dadda Aïcha fait la navette jusqu'à la ville dans le but de se renseigner pour son inscription. Ici, Nadia n'a plus de parents. Elle pense même qu'elle n'a plus de parents du tout. Personne n'est venu jusque-là pour l'emmener ou pour s'assurer qu'elle est en vie. Elle n'a plus de papiers. Aucune attestation, aucun certificat de scolarité. Tout a disparu sous les décombres. Mais Dadda Aïcha s'obstine. Elle est plus têtue qu'une mule. Nadia ira au lycée dès qu'il rouvrira ses portes. Elle s'en fait le serment. Nadia, elle, ne se plaint pas trop de ces vacances prolongées. Entre-temps Dadda Aïcha lui rapporte des livres. Tous les livres qu'elle peut trouver quand elle va à la recherche de quelque objet qui pourrait servir et surtout embellir les lieux où nous vivons. Comme elle ne sait pas lire, elle ramène tout ce qui lui semble correspondre à l'idée qu'elle se fait de La Science. Souvent n'importe quoi. Des livres de mécanique, d'électronique, de médecine. Ça ne fait rien, dit-elle, ça lui servira peut-être un jour, il

faut les garder précieusement. Elle en rapporte pour moi aussi. Des livres de poche, pour la plupart en assez mauvais état, ceux qu'on trouve empilés par terre dans les marchés improvisés qui ont poussé un peu partout aux abords des cités dévastées. Des livres qu'on lui donne volontiers puisque presque personne ne songe à les acheter. Et comme elle ne voudrait pas que je lise n'importe quoi, elle les choisit en fonction des illustrations de la première page de couverture.

Mais je ne comprends pas ce qui m'arrive depuis que je suis là. Les mots que je déchiffre me résistent âprement. Les personnages se dérobent. La trame des histoires s'embrouille. Quelquefois même il m'arrive de perdre totalement les fils, comme si les récits se défaisaient, maille à maille, au fur et à mesure que je cherche à pénétrer dans d'autres mondes, dans des univers inventés. C'est peut-être dû au fait que ce que je vis, ce que je vois depuis mon arrivée au camp me semble bien plus inouï, bien plus extravagant que tout ce que j'ai pu lire jusqu'à présent, tout ce qu'ont pu inventer d'autres avant moi.

De la même façon, le matin au réveil, il me faut beaucoup de temps pour rassembler tous les morceaux de mon histoire. Pour savoir avec certitude où je suis et me réinstaller dans la réalité. Comme si quelque djinn, un de ceux que Dadda Aïcha croit voir rôder autour de nous, un de ces petits esprits malins, profitait de mon sommeil pour me tourmenter, qu'il éparpillait mes rêves en fragments disparates, s'accrochait à moi au seuil du jour, et m'empêchait d'ouvrir vraiment les yeux pour aller à la rencontre de la lumière.

Dadda Aïcha a fait le tour du camp pour rechercher des professeurs pour Nadia. Et c'est Mourad, présent sur les lieux depuis le premier jour et qui a participé à l'installation de presque tous les sinistrés, qui lui a indiqué où trouver un professeur de mathématiques et un professeur de sciences. Pas très loin d'ici, dans le camp six. Décidément, je me demande ce que nous ferions sans lui. Il a su très vite se rendre indispensable.

Mourad a quinze ans. Il paraît bien plus âgé, malgré sa petite taille. Son visage qui porte les traces visibles d'une maturité précoce, trop précoce, sa façon de réagir, son langage et les rares paroles qu'il prononce ne sont pas ceux d'un adolescent. Il fait partie de ceux, nombreux ici, surtout en ces temps troubles, qui passent directement de l'enfance à l'âge adulte. Regards aiguisés au fil de la misère, des humiliations et des violences les plus inacceptables, les plus intolérables. De son enfance, il n'a gardé que des blessures, certainement encore vives malgré ses airs bravaches. Il n'en parle jamais. Il ne parle pas non plus de sa famille. Personne ne sait d'où il vient. Il ne va plus à l'école depuis longtemps. Il nous a seulement dit, un soir qu'il avait baissé sa garde, qu'il avait quitté son village et ses parents à l'âge de douze ans, quand il a été renvoyé du collège. Quand Dadda Aïcha l'a rencontré, il était déjà installé dans le camp. Avec des cartons et des lattes de bois, il s'était fabriqué un abri pour la nuit près de la clôture.

Pour subsister, il rend de menus services à tous ceux qui le sollicitent : transporter les jerricans d'eau pour l'un ou l'autre ; surveiller des tentes quand les occupants s'en absentent pour des démarches administratives ; faire la queue à la place des personnes âgées quand arrive le camion pour la distribution des repas. Très ingénieux, il n'a pas son pareil pour réparer des appareils, bricoler des installations de toutes sortes et placer des antennes de télévision, préoccupation essentielle de tous ici, hommes, femmes et enfants. C'est pour ça qu'on tolère sa présence. Il faut dire qu'on se méfie depuis qu'on a constaté que des voleurs et des escrocs en tous genres sont arrivés dans les camps, dans l'espoir d'exercer leurs talents dans des conditions qu'on pourrait qualifier d'idéales, vu la détresse et la vulnérabilité des survivants.

Mourad, lui, a su se faire accepter et même apprécier par les sinistrés. Il lui arrive parfois, quand les parents le lui demandent, de s'occuper des enfants. Il aime beaucoup les tout-petits. Il sait les distraire. Il les subjugue avec des tours de magie. Je ne sais pas qui lui a appris à faire disparaître des cartes, à faire apparaître des foulards et à subtiliser des montres au poignet des gens et des objets au fond des poches sans que la personne ainsi délestée s'en

aperçoive. Mais qu'on n'aille pas le traiter de voleur ! Il n'a jamais rien pris à personne.

Il y a cependant une seule chose qu'il n'a jamais voulu faire, c'est accepter de l'argent, comme beaucoup de jeunes le font ici, pour aller chercher des objets ou les affaires personnelles des anciens occupants des lieux, au milieu des décombres. Venus d'ailleurs, comme lui, deux de ses camarades avaient conclu un marché avec une femme : aller à la recherche d'une cassette contenant des bijoux, enfouie sous des monceaux de gravats, contre une forte somme d'argent. Ils ont été ensevelis en l'espace de quelques secondes au moment où, suivant les indications de la femme, ils se faufilaient dans une cavité entre deux piliers de béton en équilibre instable au-dessous d'une dalle. La réplique était très forte. Elle a achevé le travail déjà commencé. On n'a pas pu les extraire de leur tombeau.

Un soir Dadda Aïcha est rentrée tard. Elle avait fait la queue au centre de ravitaillement pendant deux heures pour cinq kilos de semoule. Mourad l'a accompagnée jusqu'ici. Il faut dire que les nuits sont très obscures. On dirait que nous sommes enveloppés de deuil. Les deux projecteurs pourtant très puissants installés à l'entrée de chaque camp ne sont pas suffisants. Et, en raison de multiples défaillances techniques, bien souvent le camp est plongé dans les ténèbres. Dadda Aïcha elle-même n'est pas trop rassurée. Et pourtant, elle prétend qu'à son âge on ne peut plus rien craindre, pas même la mort, puisqu'elle a déjà commencé à s'infiltrer, à se répandre lentement, comme une vermine, en commençant par les extrémités, en sabotant une à une toutes les fonctions corporelles. Dadda Aïcha a tout de même peur des agressions, malgré la présence des gardes qui patrouillent tout autour jusqu'au petit matin. Elle nous interdit de circuler seules, Nadia et moi, à partir du moment où les ombres commencent à se défaire des chaînes que le jour leur rive aux pieds. C'est comme ça qu'elle parle.

Ce soir-là, Mourad est entré avec elle. Il s'est joint à nous pour le repas. Il s'est assis un peu à l'écart. Il a mangé. Puis, sans dire un mot, Dadda Aïcha a pris une couverture. Elle l'a posée sur un des matelas en mousse qu'elle a réussi à obtenir grâce à la générosité

d'un commerçant de la région venu lui-même jusqu'ici distribuer ses dons. Le doigt pointé sur un coin de la tente, elle lui a désigné une place. Sa place. Il n'a rien dit, lui non plus. Il a simplement tiré le matelas pour le mettre en travers de la porte.

Dadda Aïcha se réveille plusieurs fois dans la nuit pour voir s'il est toujours là. Elle dit qu'il risque de repartir un jour ou une nuit. Sans savoir lui-même pour quelle destination. Elle en est sûre. Elle dit qu'on ne peut pas retenir quelqu'un comme lui. Qu'on ne peut pas vraiment l'apprivoiser. Sauf avec de l'amour. Elle dit aussi qu'on n'est jamais sûr d'aimer assez ou de savoir aimer quelqu'un pour lui donner envie de s'enraciner quelque part. Alors elle s'occupe de lui. À sa façon. Comme elle s'occupait de ses fleurs, de ses herbes et de ses arbres. Elle lui parle. Et il l'écoute. Elle le compare souvent à un chardon doré à cause de la couleur de ses cheveux, ou à un chat sauvage, à la fois méfiant et attachant, et surtout très indépendant. Pour nous servir à manger, elle attend qu'il soit rentré. Elle ne nous permet pas de commencer sans lui. Même quand il tarde un peu à nous rejoindre. Elle ne lui pose pas de questions. Elle attend qu'il ait envie de parler. Au début, on avait l'impression qu'il était toujours sur le point de bondir, toujours aux aguets. Comme s'il était monté sur un ressort prêt à se détendre à tout moment. Maintenant il semble plus à l'aise. Plus en confiance. Presque stable, stabilisé. Son regard a perdu un peu de son tranchant. Nadia discute beaucoup avec lui. Il ne lui répond pas toujours. Quelquefois même, en plein milieu d'une conversation, il se lève et sort. Comme s'il manquait subitement d'air et qu'il avait besoin de respirer. Mais il finit toujours par revenir. Et chaque soir, il ramène avec lui quelque chose, le plus souvent une contribution aux repas. Il ne l'a pas dit, mais on sent très bien qu'il n'aimerait pas qu'on puisse le considérer comme un parasite. En tout lieu, en tout instant, il porte, comme une armure ou une carapace, à fleur de peau, à fleur de regard, l'âpreté à peine masquée d'une fierté très ombrageuse.

Dadda Aïcha ne répond pas toujours aux questions qu'on lui pose. Elle n'aime pas beaucoup parler d'elle. Elle préfère raconter des histoires. Des histoires du temps d'avant. Des histoires comme aiment à en raconter les grands-mères.

J'aime l'écouter, surtout quand elle parle des Français. Elle connaît bien les *roumis*. Elle a longtemps vécu avec eux. Et elle parle très bien leur langue, puisqu'elle a grandi avec les filles de ses maîtres. Elle connaît même quelques mots d'espagnol. Autrefois, le contremaître de la propriété était espagnol. Nous, on a du mal à imaginer aujourd'hui tous ces étrangers vivant dans ce pays comme s'ils étaient chez eux. Même si leur langue nous est restée. Mais Dadda Aïcha semble regretter ce temps-là. Certains aspects de ce temps-là, précise-t-elle tout de suite, de peur qu'on imagine qu'elle évoque un paradis perdu. Elle dit qu'il y avait bien sûr des injustices et une incontestable discrimination, mais aussi un art de vivre, un amour vrai pour la nature qui n'existe plus aujourd'hui. Nulle part sur la terre algérienne. Je ne sais pas trop ce que ça veut dire. Je ne sais pas si les deux vont ensemble. Je veux dire l'injustice et l'amour de la nature. Je pense qu'elle exagère un peu. Elle parle peut-être des arbres et des fleurs. Elle dit qu'aujourd'hui plus personne n'aime vraiment les fleurs. Qu'on n'en voit presque jamais aux balcons des immeubles et sur les terrasses. Pas plus qu'on ne peut apercevoir les jardins fleuris qui entourent les villas puisqu'on élève des murs de plus en plus hauts pour les mettre hors de portée des passants. Qu'on ne voit plus partout que barreaux de fer forgé, citernes de tôle et antennes paraboliques. Et que c'est peut-être pour ça que la terre se sent si délaissée.

La première fois, quand elle m'a demandé si ma grand-mère me racontait elle aussi des histoires, j'ai eu l'impression qu'un grand vide s'ouvrait en moi et m'aspirait. Puis j'ai répondu que je ne savais pas. Que je ne savais pas si j'avais jamais eu une grand-mère. Ni même une famille.

De temps en temps, comme ça, brusquement, au détour d'une conversation, elle glisse une question, une remarque. L'air de rien. Et elle attend. Mais maintenant je ne réagis pas aussi vivement. À ces moments-là, elle a l'œil qui pétille. C'est comme quand elle

essaie les prénoms. C'est devenu un jeu maintenant. Même Mourad s'y met quand il est là. Au début, il ne me donnait que des noms de fruits ou de fleurs, pour rire. Je les ai gardés précieusement. J'aimais bien quand il m'appelait Prune ou Jasmin, Cerise ou Giroflée.

Ils m'appellent quand j'ai le dos tourné ou bien quand je suis plongée dans un livre. Ils espèrent que je réagirai si j'entends prononcer mon nom. Alors ils essaient à tout moment. Dadda Aïcha est persuadée que l'essentiel est de me nommer. De m'aider à retrouver mon identité première. Et le reste suivra, cela ne fait aucun doute. Il faut provoquer des remous, comme quand on jette une pierre dans un étang. On peut espérer ainsi faire remonter à la surface le premier mot, celui qui nous nomme, qui nous désigne et nous distingue. Celui qui est cousu sur la peau de nos souvenirs les plus lointains, même si cette peau est en lambeaux, entamée par trop d'écorchures, trop de blessures. C'est ce qu'elle répète. Elle y croit fermement. Les premiers temps, elle m'appelait toutes les cinq minutes. Elle a commencé par les prénoms les plus courants. Les plus démodés, a précisé dédaigneusement Nadia. Mais voyons, Dadda Aïcha, elle n'a pas une tête à s'appeler Messaouda, Saada ou Saadia, ni même Fatma ou Zohra ou bien Fatma-Zohra !

Sans tenir compte de cette objection, Dadda Aïcha continue d'énumérer tous les prénoms des personnes qui ont compté dans sa vie. Sa mère s'appelait Yamina. Ses sœurs, Mouna et Fatima.

Depuis quelque temps, grâce à Mourad, le répertoire s'est considérablement enrichi. Il a toujours sur lui un bout de papier sur lequel il inscrit les prénoms qu'il entend dans la journée. Et comme il est souvent avec les enfants, les listes sont longues et très variées. Il a une nette préférence pour les noms à consonance étrangère : Sabrina, Célia, Mélissa, Inès, ou plus exotiques encore, Tanya, Ludmilla, Syrine, prénoms qui font des apparitions fracassantes dans les registres d'état civil. Le dernier cri en matière de dénomination. Connaissant son désir de départ vers d'autres cieux, vers d'autres rivages qu'il imagine plus cléments, je pense qu'il se charge lui-même de la sélection avant de nous soumettre ses propositions.

Le médecin qui m'a examinée et interrogée le premier jour a demandé à Dadda Aïcha de me laisser choisir moi-même mon prénom. Cela ne peut être qu'un prénom provisoire, a-t-il cependant précisé. En attendant que. Mais selon lui la démarche est essentielle. Il a dit que cela pouvait être un premier pas vers la reconnaissance de soi. Ou peut-être de la renaissance. Je ne m'en souviens pas. Mais je n'arrivais pas à me décider. Tous les prénoms auxquels je pensais me rappelaient quelque chose ou quelqu'un. Et je ne veux pas qu'on puisse me confondre avec une autre jeune fille. Une jeune fille qui aurait déjà une histoire, un passé, des rêves et des projets. J'aurais voulu qu'on invente un prénom absolument inédit, pour moi, pour moi toute seule.

Dadda Aïcha m'a longtemps appelée tout simplement *Benti*, ma fille. Nadia et Mourad quant à eux improvisaient toutes sortes de dénominations, en fonction de mon humeur, de leur humeur et de leur inspiration. On s'amusait bien. Puis un soir, alors que j'étais debout face à elle, Dadda Aïcha a tranché. Elle m'a examinée de la tête aux pieds. Longuement. On aurait dit qu'elle recherchait quelque chose de précis dans mon regard, sur mon visage, sur chaque partie de mon corps. Sans doute une réponse aux questions qu'elle se pose depuis le premier jour. Depuis le moment où elle m'a trouvée, seule, gisant sur la route. Le corps parcouru d'un grand frisson, j'ai voulu soutenir son regard. À grand-peine. Je me suis sentie fouillée, transpercée par ce regard si droit, si direct. Par ces yeux clairs, si clairs, comme délavés par de trop nombreux chagrins, de trop nombreuses épreuves. J'ai eu l'impression que cela durait longtemps. Puis elle m'a pris les mains, les a serrées entre les siennes, fortement, et elle a dit simplement :

— Pour l'instant, tu t'appelleras Wahida. Première et unique, mais aussi seule. Simplement parce qu'au moment où je t'ai trouvée tu m'es apparue totalement, irrémédiablement seule. Oui, à partir de ce jour, et peut-être pour longtemps, tu seras pour nous Wahida. En attendant.

À défaut de certitude, j'aime et fais mienne cette idée d'être la première, l'unique, et la solitude ne m'effraie pas.

Mourad nous a ramené un soir des photocopies de dépliants illustrés que des secouristes étrangers ont distribué un peu partout. Le document est rédigé en deux langues : français et arabe. Ce sont des conseils sur la conduite à tenir en cas de tremblement de terre. Des conseils un peu tardifs pour ce qui nous concerne, mais qui pourraient servir au cas où nous serions relogés ailleurs, dans quelques mois ou dans quelques années.

Avec du Scotch, Nadia en a collé un exemplaire à l'entrée de la tente. Autant en faire profiter tout le monde, dit-elle ironiquement. Elle a souligné d'un trait de feutre rouge la première phrase, et l'a ponctuée de plusieurs points d'exclamation :

« Peu importe où vous êtes ! »

— Oui, dit-elle avec rage, peu importe où vous êtes. Même si vous êtes dans un appartement neuf, dans une cité de construction récente, moins de cinq ans d'âge, que vous occupez les lieux en toute confiance, en toute crédulité, sans vous douter un seul instant que sous vos pieds les fondations sont pourries, que le béton est trafiqué, que le ciment est trafiqué, et que sais-je encore ! Que les piliers et tout le reste, toute la structure, sont aussi fragiles qu'une construction de terre et de branchages, le tout inspecté, vérifié, certifié conforme aux normes de sécurité par des agents de l'État, aussi scrupuleux qu'honnêtes ! Oui, peu importe !

Voici ce qu'on peut lire sur le document :

QUE FAIRE PENDANT UN TREMBLEMENT DE TERRE ?

Peu importe où vous êtes. Attendez-vous à ce que le sol ou le plancher se mette à vibrer violemment.

1) Abritez-vous immédiatement.

2) S'il est impossible de vous abriter, mettez-vous en position accroupie et protégez-vous la tête et le visage pour ne pas être blessé par des débris ou des éclats de verre.

3) Restez dans un endroit protégé jusqu'à ce que les secousses se passent.

4) Attendez-vous à de nouvelles secousses, des répliques. Elles peuvent se produire pendant un certain temps après le séisme initial.

La suite concerne les objets essentiels dont on doit se munir en prévision de ce type de catastrophe, les premiers gestes de secours, la formation des chiens de sauvetage et la méthode la plus sûre pour la désincarcération des victimes ensevelies sous les décombres.

Avant de photocopier les dépliants, au tout début de l'énumération des conseils, on a ajouté au stylo l'injonction suivante, en français et en arabe, précédée du chiffre un, en gros caractères :

1 : Avant tout, prononcez plusieurs fois la profession de foi « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète ».

En raison des circonstances exceptionnelles et de la situation d'urgence dans laquelle nous nous trouvons, beaucoup d'étrangers viennent nous voir. Ils font partie des missions spécialement dépêchées par les États, organisations et associations humanitaires du monde entier.

D'abord sont arrivées des escouades de secouristes accompagnés de chiens de sauvetage. Puis d'autres équipes plus organisées, mieux pourvues en matériel, les ont rejoints. De jour en jour, les effectifs augmentaient. Parmi eux, des journalistes, des médecins, des psychologues. Beaucoup d'hommes et de femmes envoyés par des organisations humanitaires. Certains sont venus seuls, par leurs propres moyens, sans avoir été mandatés, simplement par solidarité, simplement pour apporter leur savoir-faire.

Il y a aussi des hommes politiques, « *amis indéfectibles de l'Algérie, jusque dans le terrible malheur qui touche une fois de plus des populations déjà durement éprouvées par une décennie d'exactions* », comme le rappellent les formules ressassées à longueur d'article dans les journaux.

Ils se déplacent en groupes ; des petits groupes toujours encadrés par des gendarmes ou des policiers en civil munis de talkies-walkies brandis comme des armes pour intimider ceux qui pourraient se méprendre sur leur autorité. Ils sont guidés, orientés, promenés dans les camps. Ils viennent parfois nous parler. Et dans tous les camps, beaucoup de sinistrés guettent leur passage pour se plaindre de leurs conditions de survie. Ils surgissent de leur tente ou les attendent au détour d'une allée. Ils les agrippent par le bras et entament leurs doléances avec une véhémence proche de l'agressivité, avant d'être fermement et parfois brutalement écartés par les gardes du corps. Égarés par leur désespoir, certains vont jusqu'à réclamer des visas pour être pris en charge. Ailleurs, n'importe où, le plus loin possible de ce pays qui, clament-ils, ne connaît que calamités et désordres depuis que des hommes se sont arrogé, au nom de Dieu, le droit de vie et de mort sur des enfants, des femmes et d'autres hommes. Ce qui n'est, bien naturellement, qu'une version des causes supposées de la catastrophe naturelle que nous venons de vivre. Assez peu répandue parmi la population, plus réceptive à d'autres explications, faut-il le dire.

D'autres, sans même tenir compte de la présence des représentants de l'ordre public, apostrophent avec virulence les Représentants des Autorités Civiles et Militaires qui se hasardent à accompagner les délégations. Les cris et les revendications fusent de presque partout. À ces moments-là, les caméras de la télévision nationale se détournent.

Les étrangers se montrent toujours attentifs et curieux. De tout. Les femmes surtout. Il y en a même une qui nous a fait porter, le lendemain de sa visite en compagnie d'une délégation officielle, des dizaines de paquets de serviettes hygiéniques jetables. Une attention particulièrement touchante et extrêmement utile. Il n'y a que les femmes pour penser à ça.

Dadda Aïcha m'a raconté que, malgré les routes défoncées et les difficultés de circulation, des centaines de citoyens sont accourus immédiatement, avant même l'arrivée des éléments de la protection civile. Dès la nouvelle de l'ampleur de la catastrophe connue, dans la nuit, munis de produits de première nécessité, de pelles et de pioches parfois, ils ont afflué de tous les coins du pays, en voiture, en camion, en bus, pour apporter les premiers secours et évacuer tous ceux qui avaient besoin d'être soignés. Ce sont eux qui se sont chargés, avec les survivants, les pompiers et les militaires sur place, de déblayer les décombres, souvent à mains nues, pour en sortir des personnes ensevelies. Plusieurs ont eu la vie sauve, grâce à eux. Et dans la nuit noire abattue sur la ville, les phares allumés des voitures et des camions ont été d'une très grande efficacité. Puis on a installé des hôpitaux de campagne pour les soins d'urgence délivrés par des médecins volontaires accourus de toute part.

Quand la solidarité internationale s'est mise en branle, des équipes amenées par avion ont apporté avec elles des couvertures, des vivres et des tentes. On a même demandé à des ambassadeurs de nous les remettre eux-mêmes, sous les projecteurs et les caméras du monde entier, et sous les applaudissements enthousiastes de foules rameutées pour l'occasion, comme d'habitude, et des Représentants des Autorités Civiles et Militaires, venus spécialement de la ville voisine et de la capitale. Dans les colis

distribués, il y avait aussi des couches pour bébés, des jouets et des livres pour les enfants. Il fallait y penser !

Les étrangers continuent de venir. Toujours escortés. Certains d'entre eux nous ont dit qu'ils n'avaient pas le droit de s'éloigner ou de se promener seuls. On les accompagne partout. On a peur pour eux. Pour leur sécurité. On les a prévenus des dangers. On préfère les surveiller de près. Les policiers tiennent à distance la meute d'enfants qui accourt en les voyant et les suit là où ils vont. Pas seulement pour être filmés derrière eux et apparaître bondissant et grimaçant à l'arrière-plan aux informations télévisées. Mais surtout parce que, nés pendant les années les plus meurtrières qu'ait jamais connues ce pays qui pourtant en a vu d'autres, la plupart de ces enfants n'ont jamais vu d'étrangers ailleurs que sur un écran de télévision.

On nous appelle les sinistrés.

Je n'aime pas ce mot aux relents de tristesse, de mort et de catastrophe. Pour tout le monde nous sommes « les sinistrés du camp huit ». Des privilégiés puisqu'on nous a presque tout de suite installé l'électricité et deux grandes citernes d'eau, censées suffire à nos besoins. C'est notre camp qu'on montre en premier à la télévision. C'est notre camp que l'on fait visiter le plus souvent. Quand les caméras tournent, tout le monde accourt. La majorité de ceux qui se sont retrouvés ici, au camp huit, ne se connaissaient pas avant d'être parqués ensemble. Il y en a quelques-uns qui ne sont ni du village, ni même de la région. Quelques familles sont très vite arrivées, sans bagages, sans papiers. De très loin même. Dadda Aïcha a fait son enquête. La perspective de l'attribution d'un logement est plus forte que la douleur du déracinement.

De l'avis général, de tous les camps, c'est le nôtre qui est le mieux organisé. Et si on ne s'attarde pas trop sur les détails, les lieux sont relativement propres. Simplement, si on peut éviter, il est préférable de ne pas aller du côté des toilettes communes. C'est dans cette zone-là que l'on mesure le mieux l'ampleur du désastre.

Des équipes de psychologues venus de la capitale font le tour de tous les camps. Ils ont mis sur pied des « cellules de réparation psychologique ». Ils ont beaucoup de travail, ici. Ils ont une grande expérience puisqu'ils avaient déjà pris en charge ces dernières années les survivants des massacres à grande échelle dans les villages avoisinants. Ils posent beaucoup de questions. Ils veulent absolument faire parler les sinistrés. Des plus jeunes aux plus âgés. Je ne crois pas trop aux vertus de la parole sollicitée de cette façon-là. Quand le mal est trop profond, ce n'est pas seulement avec des mots qu'on peut en trouver les racines. Même si, dans ce cas-là, les causes et les circonstances des traumatismes semblent évidentes.

Et puis, au jeu des histoires racontées, on peut être fort, très fort. On peut sans cesse inventer. Fabuler, mentir, simuler. Surtout en de pareilles circonstances. Car c'est une occasion unique de faire table rase de tout, pour s'inventer autre, ne croyez-vous pas ?

Eux, ils y croient. Ils disent qu'ils sont là pour nous amener à mettre des mots sur nos sentiments. Ils appellent ça « verbaliser ». Ils demandent qu'on raconte nos rêves, prennent des notes et font faire des tests et des dessins aux enfants. Pour les aider à se reconstruire après le choc, disent-ils. Mais les gens ici préféreraient qu'on leur parle de réparation et de reconstruction de logements.

Il faut s'inscrire auprès des représentants de la mairie pour pouvoir obtenir des boîtes de conserve, des pâtes, du lait, de la farine, de la semoule, des couvertures, des bouteilles d'eau minérale.

Il y a parfois des bagarres pendant la distribution du pain et des repas chauds. Les plus malins arrivent toujours à se débrouiller pour en avoir plus que les autres. Et dans les marchés et les boutiques de la ville voisine, on vend beaucoup de denrées étiquetées « aide humanitaire ». Les couvertures, dons de la Croix-Rouge ou du Croissant rouge, amenées par avions provenant de très nombreux pays, sont très recherchées, et se vendent très bien aussi.

Quand Dadda Aïcha a voulu nous déclarer à l'administrateur du camp pour le recensement et les aides à la prise en charge des victimes, les problèmes ont surgi.

Comment nous présenter ? Aucun de nous n'a d'existence officielle. Et Dadda Aïcha n'est pas notre grand-mère. Nous n'avons aucun lien de parenté avec elle. Nous ne sommes tous les trois que des chiens perdus sans collier.

En réalité, nous n'avions pas le droit d'occuper une tente. Elles sont réservées aux familles avec enfants. Je me demande comment Dadda Aïcha a réussi à s'en faire attribuer une et, mieux encore, à nous y installer. Je pense que c'est Ammi Mohammed l'épicier, son ancien voisin, qui a dû la pistonner. Il est chef du camp maintenant, plus spécialement chargé de la distribution du ravitaillement.

Encore une fois, c'est Mourad qui a pris les choses en main. Il est arrivé un soir avec une grande enveloppe contenant des papiers. Sans donner d'explications, il l'a posée sur la petite table autour de laquelle nous étions assises en attendant de manger. Puis il s'est installé près de nous, à sa place habituelle. Nadia a ouvert l'enveloppe. Elle a lu les papiers. Des attestations de perte. Dûment rédigées, signées et cachetées par un officier de police. Documents légaux qui certifiaient que tous trois nous étions frère et sœurs, fils et filles de feu Mohammed Yacine, lui-même époux de Fatiha Bent Yacoub, elle-même fille de Dadda Aïcha.

Pendant que Nadia lisait à voix haute, Dadda Aïcha hochait la tête sans rien dire, elle non plus. Mais on voyait bien qu'elle était contente. Elle avait les yeux qui brillaient comme des étoiles et les commissures des lèvres qui tremblaient comme si elle allait pleurer. Oui, je suis sûre qu'elle était contente d'être installée au milieu de sa famille, même sous une tente, même s'il avait fallu pour ça vivre une catastrophe.

Je n'aurais pas pu imaginer meilleur dénouement à mon histoire, ne pensez-vous pas ?

Mourad nous a dit plus tard qu'il n'avait même pas eu besoin de soudoyer l'agent. Que des dizaines de personnes se pressaient chaque jour dans les bureaux itinérants des administrations pour tenter de se refaire une identité. Certains savaient être plus convaincants que d'autres.

C'est ainsi que, en quelques jours, j'ai changé de nom, d'origine, de statut, et que, sans trop de difficulté, je suis devenue l'aînée d'une famille dont presque tous les membres, virtuels ceux-là, avaient eu la bonne idée de disparaître, corps et biens, le jour du tremblement de terre.

Et Dadda Aïcha, qui n'a jamais eu ni mari ni enfant, est devenue officiellement notre grand-mère.

Nadia avait une sœur plus âgée qu'elle. Elle s'appelait Leïla. Une sœur belle, bonne et intelligente ; exemplaire, bien sûr, comme toutes les jeunes filles qui disparaissent prématurément. Elle devait passer son bac cette année. Sa mère, Mériem, était couturière. Une femme douce, modeste, et tellement, oui tellement charitable ; irremplaçable comme toutes les femmes prématurément ravies à l'affection de leurs proches. Son père, buveur et coureur impénitent, les avait abandonnées. Il vivait avec une autre femme. Après le divorce, Mériem et ses deux filles sont venues s'installer dans la cité des cent dix logements, dans un tout petit appartement au huitième étage. Elles étaient à l'étroit, mais elles vivaient bien. Elles ne manquaient de rien. Mériem, très tôt entrée dans la confection, à l'âge de dix ans d'après Nadia, n'avait pas son pareil pour broder d'or et d'argent les caftans les plus raffinés et confectionner des robes traditionnelles magnifiquement ouvragées, des sarouals et des caracos, pièces indispensables des trousseaux de mariage de toutes les jeunes filles. Son petit appartement ne désemplassait pas.

Nadia ne sait pas trop pourquoi, quand elle se réveille le matin, avant même d'ouvrir les yeux et de reprendre tout à fait conscience, elle se sent si mal. Pourquoi elle affronte le jour avec une certitude immédiate qui lui déchire les poumons et rend intolérable la brûlure de l'air qu'elle respire, la certitude presque inconcevable, inacceptable, de devoir la vie à une faute.

Nadia n'est plus jamais revenue sur les lieux où s'élevait leur immeuble, de construction récente. Tout comme les autres immeubles de la cité, il s'est effondré aussi naturellement, aussi spontanément, aussi facilement qu'une installation de dominos effleurée d'une pichenette, et ceux qui étaient chez eux au moment de la secousse ont été avalés en quelques secondes par la terre puis ensevelis sous des couches de béton et de fer. À la place de ces bâtiments, aujourd'hui, il y a un grand terrain vague, nivelé par des bulldozers d'une redoutable efficacité, très rapidement entrés en action, bien décidés à effacer toute trace de vie en ces lieux et toute preuve de la meurtrière inconséquence des entrepreneurs et promoteurs immobiliers, à ce jour impunis.

Ce jour-là, sa mère l'avait envoyée faire les courses pour le dîner. Elle a acheté un pain, un litre de lait, une boîte de concentré de

tomate et un paquet de pâtes. Elle n'a rien oublié. En revenant de l'épicerie, elle est passée chez une amie qui habite dans une petite maison, pas très loin du stade. Elle n'avait pas l'intention de s'attarder. Elle voulait juste lui poser une question à propos de... non, ça, elle ne s'en souvient pas. Pas du tout. Elles ont discuté longtemps devant la porte puis elles se sont installées dans le salon. Une pièce au rez-de-chaussée de la villa, de plain-pied avec le jardin où elles se sont réfugiées dès les premières secondes de la secousse.

À cette heure-là, quelques minutes avant les informations télévisées de vingt heures, Nadia aurait dû être chez elle. Sa mère lui interdisait de traîner dans les rues, d'aller chez des amies, de marcher au côté d'un garçon même s'il s'agissait d'un camarade de classe. Elle n'arrêtait pas de mettre ses filles en garde. Elle avait si peur pour sa réputation ! Une femme divorcée doit faire très attention à ne pas prêter le flanc aux commérages. Surtout si elle vit seule et qu'elle a des filles. C'est parce que Nadia n'a pas tenu compte des avertissements de sa mère qu'elle est saine et sauve. Et c'était la première fois qu'elle désobéissait – involontairement, elle le jure, les yeux gonflés de larmes. La seule fois qu'elle avait enfreint le règlement instauré par sa mère. Quelques minutes seulement... quelques minutes.

Les premiers jours, elle n'arrêtait pas de répéter en sanglotant : j'ai fait une faute, j'aurais dû être punie. C'est moi qui aurais dû être engloutie par la terre ; elles, elles étaient pures, elles étaient...

Dadda Aïcha la laisse parler. Elle la laisse pleurer. Elle se contente de la serrer contre elle et de lui caresser les cheveux en répétant, *mektoub*, ma petite, ma douce, *mektoub*, tout est écrit, avant même que l'on vienne au monde...

Nadia hoquette : si j'étais revenue chez moi à l'heure prescrite, si j'avais quitté mon amie quelques minutes plus tôt, si je n'avais pas...

Ici et maintenant, tout le monde ne parle que comme ça. Avec des si. Et chacun a son histoire.

Toutes commencent par le même mot : si.
si je n'avais pas été appelé(e) au téléphone,
si je n'avais pas eu besoin de pain pour le dîner,

si j'avais pris le bus quelques minutes avant,
si je n'avais pas décidé d'aller rendre visite à ma mère,
si je n'étais pas restée à discuter avec ma voisine sur le pas de la porte au bas de l'immeuble,
si je n'étais pas descendu(e) chez mon ami(e) pour lui emprunter ou lui rendre de l'argent,
si mon patron ne m'avait pas demandé de finir d'étudier le dossier pour rédiger le rapport,
si je n'avais pas oublié mes lunettes ou mon cartable dans la voiture...

Tous et toutes ont le sentiment que leur vie n'a tenu qu'à ces deux lettres. Deux lettres qui apportent la preuve irréfutable de la précarité, de la fragilité de la vie. Un si qui, somme toute, n'est qu'un sifflement, une syllabe expirée dans un souffle sibilant, l'expression d'une hypothèse dont la conclusion sous-entendue est définitivement exclue par le fait même que l'hypothèse peut être exprimée à la première personne, et qui n'est plus qu'un inutile retour dans le passé, au moment précis où tout a basculé, dans un laps de temps très court, infiniment court.

Beaucoup soulignent en discutant entre eux combien leur sont apparus, de manière éclatante, le caractère dérisoire, l'inconsistance et l'absurdité de tout ce qui leur semblait tellement essentiel, tellement primordial, à peine quelques secondes plus tôt : les biens matériels, les inimitiés et les rancunes, les ambitions professionnelles et les combines.

La terre a tremblé.

Leurs certitudes les plus indéfectibles ont été brutalement ébranlées.

Et depuis, ils ont l'impression d'être, dans le rapport qu'ils entretiennent avec la réalité du monde qui les entoure, dans un état de perpétuelle précarité. L'impression presque physique d'avancer sur un fil en vacillant, en équilibre instable. Comme s'ils avaient le mal de terre. Un grand nombre d'entre eux disent avoir révisé leur échelle de valeurs. Mais pas pour longtemps, cela va sans dire. Hormis la mort, doit-on le souligner, rien n'est jamais irrémédiable. On ne peut s'installer à vie dans les remords, l'affliction et la peur de l'instant qui vient.

Les premiers signes d'un retour à la normale sont très vite réapparues. Dès que la répartition des secours, des dons et des aides à la reconstruction a commencé.

Le temps et l'instinct de propriété sont d'une efficacité presque aussi redoutable que celle des bulldozers.

Il y a quelques jours, Nadia a rencontré une des clientes de sa mère. Elle réalise, en me racontant la scène avec une crispation douloureuse sur le visage, que pendant un long moment, alors même qu'elle revoyait sa mère en train de prendre les mesures, de couper un tissu – il lui semble encore entendre le crissement des ciseaux mordant l'étoffe, ajoute-t-elle – et de rectifier un ourlet, à genoux dans le salon inondé de soleil, fenêtres ouvertes, l'idée ne l'a même pas effleurée qu'il n'y aurait plus jamais de clientes, qu'elle n'aurait plus jamais de chez-soi, et que plus aucune mariée ne porterait les créations de sa mère.

Elle n'aurait jamais reconnu la jeune femme si celle-ci ne l'avait pas hélée. Elle était entièrement recouverte de noir, de la tête aux pieds. Un tissu de la même couleur, à peine transparent, lui recouvrait le visage, tout le visage. Sans fente ni échancrure grillagée à la mode afghane pour les yeux, pour laisser filtrer le regard. Juste ce morceau de tissu retenu par une sorte de serre-tête et rabattu sur les épaules et la poitrine ; de l'organdi, précise Nadia en digne fille de couturière. Un voile en organdi à peine translucide qui se soulevait au rythme de la respiration de cette femme, et adhérait parfois à ses lèvres quand elle parlait. Elle portait des gants noirs. Des chaussures noires à peine visibles tant la tenue était longue. Le bas de sa robe, maculé de boue et enfariné de poussière, traînait par terre. Nadia n'avait jamais vu pareil accoutrement auparavant. Pas même sur les chaînes de télévision orientales présentes dans chaque foyer – et même sous chaque tente, par le miracle de la technologie moderne mise au service des idées les plus rétrogrades et qui, par la voix de prêcheurs très présentables et très persuasifs, exhortent à longueur de jour les femmes à revenir aux traditions vestimentaires islamistes les plus strictes.

Nadia avait gardé de cette jeune femme le souvenir d'une personne très dynamique. Quand elle a commencé à lui parler, elle s'est brusquement souvenue de son nom : Sarah. C'était une toute jeune étudiante, en jeans et baskets, une future mariée volubile, aux yeux pétillants de vie. Elle était follement amoureuse d'un fiancé dont elle ne cessait de vanter les innombrables qualités pendant les essayages. En somme, une jeune fille avec les espoirs, les rêves,

les préoccupations de toutes les jeunes filles de son âge, tout en sourires, tout en projets.

Debout, près du lycée où Nadia était allée s'inscrire, elles ont discuté pendant longtemps. Nadia a confié à Sarah son désarroi. Elle lui a parlé du sentiment torturant de culpabilité dont elle n'arrive pas à se défaire. Attentive et pleine de compassion, Sarah l'a écoutée. Puis elle lui a appris la disparition de son fiancé, la ruine de ses projets, l'anéantissement de tous ses rêves. Elle lui a alors proposé très gentiment de participer à des réunions qui se tiennent quotidiennement chez l'une de ses amies. Des groupes de parole. C'est grâce à ces rencontres que j'ai trouvé la paix, l'apaisement, a-t-elle affirmé, avec une voix chargée d'émotion et une conviction qui ont ébranlé Nadia.

Nadia a accepté d'emblée de se joindre à ce groupe de femmes. Tout ce qu'elle veut, elle le dit sans cesse, c'est pouvoir parler avec d'autres personnes. Elle veut être écoutée. Elle veut qu'on la rassure. Elle veut être allégée de ce fardeau trop lourd à porter, qui peuple ses nuits de cauchemars et assombrit ses jours. Elle n'a plus que ce désir-là.

Au moment où elles allaient se quitter, Sarah a embrassé Nadia. Elle lui a pris la main. Affectueusement. Puis, dans un élan subit, elle l'a serrée dans ses bras. En même temps, elle lui a glissé dans la main un papier imprimé, un tract contenant des versets coraniques et des conseils extraits d'un des livres du théoricien salafiste El Albani, quelques lignes dans lesquelles il est recommandé aux femmes de se couvrir pour ne pas exciter les instincts les plus bas présents en chaque homme, et ne pas attirer les foudres divines sur la communauté des croyants.

En le lisant attentivement, on ne peut arriver qu'à la conclusion suivante : nous, femmes, par notre perfidie, notre insoumission, notre esprit de rébellion et notre inconséquence innée, étions certainement à l'origine de la mort de milliers d'innocents. Il n'y a pas d'autre explication. C'est une évidence : nous finirons toutes un jour par être appelées à comparaître devant un tribunal pour crimes contre l'humanité.

À voix basse, dans le creux de l'oreille, comme si elle lui confiait un secret, la jeune femme a ajouté : Sais-tu ce que je crois ? Je crois,

non, je suis sûre, absolument sûre, que si Dieu m'a enlevé tout ce que j'aimais, ce qui m'était le plus cher, c'est parce que j'étais indigne. Mes propos, mon comportement, ma façon de m'habiller... Et toi, si tu as eu la vie sauve, c'est parce que Dieu le Tout-Puissant l'a voulu... pour que tu puisses, tout au long de ta vie, par un comportement et une tenue vestimentaire exemplaires, expier ta faute et nous aider à purifier le monde. Autrement, tu ne trouveras jamais le repos.

Écoutez. Écoutez-moi. Laissez-moi dire ce que je sais. Ce que je suis.

Je suis venue au monde dans un tournoiement de poussière, un jour de cris, de ciels retournés, de peur, de chaos, d'effondrements et de décombres, un lendemain de fin du monde, tout au bout d'une infime et terrifiante contraction de la terre.

Depuis ce jour, on m'appelle Wahida, la seule et peut-être même l'unique. Désormais, tout est plausible. Et peut-être possible.

Je me sens neuve. Je suis neuve. Sans histoire. Sans passé. Sans ombre. Sans mémoire.

Ma mémoire s'est perdue. Égarée, délitée aux confins d'une ville qui n'est plus que cendres, sable et pierres.

Ni rêves, ni peurs. Au bord de la nuit, je m'enfonce dans un espace nu, désert, bordé d'improbables précipices.

Quand la nuit commence à se défaire et que ciel et terre sont enfin séparés, je me glisse sans bruit au cœur de l'obscurité qui desserre lentement son étreinte. Je lève les bras. Je tends les paumes vers la promesse de l'aube, j'en saisis à pleines mains les premiers murmures, les premiers frémissements, et je salue la naissance du jour renouvelé.

Chaque matin, avant même d'ouvrir les yeux, je laisse entrer en moi l'air à peine bleuté, d'un bleu encore hésitant, encore baigné d'opacité.

Autour de moi, déjà perceptible, rampe, puis s'élève comme une nuée obsidionale la rumeur effarée des hommes qui ont peine à croire que la terre leur est insoumise, que la terre peut, quand elle le veut, où elle le veut, et seulement si elle le veut, s'ouvrir, se cabrer, les expulser.

Ils continuent cependant de marcher.

Ils continuent cependant de semer le mal et le bien autour d'eux. Indifféremment.

Ils continuent de décider eux-mêmes de ce qui est bien et de ce qui est mal. Avec arrogance. Aveuglément.

J'écoute leurs pas dans le silence du matin.

Peu m'importe le bruit de leurs pas dans les matins qu'ils pervertissent et sur la terre qu'ils alourdissent de leurs certitudes dévoreuses d'espoir.

Des appels montent, pénètrent poing serré dans la lumière du jour et leurs pas soudain s'affolent.

Peu m'importent leurs vains encerclements.

La terre écrit sur la peau de leurs mensonges les signes de leurs inéluctables défaites.

Tout se tait, et s'élève enfin cette voix poussée par un vent venu des territoires les plus sombres enfouis en moi, cette voix née d'une infime mais terrifiante contraction de la terre, qui se faufile à travers toutes mes peurs, tous mes silences et qui me dit, avance, oui, avance. Surtout ne les regarde pas, surtout ne les écoute pas, surtout ne te retourne pas. Avance et va, va jusqu'au bout de toi.

Mais dites-moi, dites-moi, vous qui écoutez, vous qui savez. Pouvez-vous l'entendre ? Pouvez-vous m'entendre ?

Sabrina est restée très tard avec nous ce soir. Nous nous sommes installées dehors, près de l'entrée de la tente. Elle avait envie de discuter, de profiter un peu de la fraîcheur du soir, une fraîcheur toute relative, avant de retrouver sa mère et sa petite nièce depuis longtemps endormies sous la tente voisine. Elle n'a plus qu'elles. Ici le deuil, la souffrance et l'absence sont devenus tellement ordinaires, tellement banals, que semblent incongrus l'inventaire et la remémoration des personnes disparues dans chaque famille. Les verbes exprimant la possession matérielle, l'appartenance à un groupe, à une famille et les liens affectifs les plus essentiels, tissés tout au long d'une vie, ne se conjuguent plus qu'à la forme négative ou au passé. Au passé définitif, comme l'a souligné un jour Nadia en parlant de son désir de tout effacer pour pouvoir continuer à avancer.

J'avais.

Je n'ai plus.

J'étais.

Je ne suis plus.

Sabrina n'est pas son vrai nom. C'est comme ça qu'elle se fait appeler là où elle va travailler. Pour tout le monde ici, sa mère, sa nièce et tous ceux qui la côtoient dans le camp, elle s'appelle Naïma.

Sabrina, c'est son nom de guerre. La guerre qu'elle mène contre la misère. Avec pour seules armes son corps, son insolence et sa détermination. Un corps très mince, très souple, aux proportions presque parfaites ; une peau très mate et des yeux frangés de longs cils épais et noirs, avec des prunelles hésitant entre le brun doré et l'ambre grise. Sabrina est très belle. Peu de gens le savent. Tout simplement parce qu'elle ne se montre jamais sans sa djellaba. Une djellaba noire très ample qui dissimule ses formes, et un long voile de mousseline blanche qui recouvre entièrement la masse sombre et soyeuse de ses cheveux ainsi qu'une partie de son visage.

Elle se lève très tôt le matin. Tous les jours. Elle effectue très rapidement les tâches ménagères quotidiennes, très sommaires, dans la tente qui leur sert d'abri. Elle réveille sa mère, l'assoit, lui fait prendre son café et la change avant de l'installer sur son fauteuil roulant. Sa mère est hémiplégique. Quand il ne fait pas trop chaud,

elle l'installe dehors, au soleil. Ensuite, elle réveille sa petite nièce, Anissa, et elle la lave, l'habille, la fait manger et l'accompagne jusque dans les baraquements préfabriqués voisins qui servent de garderie à tous les jeunes enfants en attente de régularisation de leur situation scolaire. Puis elle attend qu'arrive la femme qu'elle a engagée pour s'occuper de sa mère pendant qu'elle va travailler. Avant, elle ne travaillait pas. Avant, elle ne sortait pas seule. Avant, elle était étroitement surveillée par des frères qui eux-mêmes ne travaillaient pas. C'était sa mère, Rahma, qui subvenait aux besoins de toute la famille, en faisant des ménages.

Sabrina est absente toute la journée. Parfois même la nuit. Mais c'est exceptionnel ; la plupart du temps, elle s'arrange pour rentrer, même tard le soir. Le plus discrètement possible pour ne pas être repérée et signalée par les gardiens postés à l'entrée du camp.

Elle prend d'abord le minibus qui dessert toutes les heures la ville voisine. Elle descend à l'entrée de la ville, à proximité d'un quartier résidentiel bien calme, aux rues très peu passantes, le plus souvent désertes. Elle y a repéré une impasse entourée de maisons cossues. Au pied du mur d'enceinte d'une belle villa, elle a creusé un trou. Assez grand pour y enfouir un sac de plastique noir. Elle y range sa djellaba et son voile. Elle recouvre le tout d'une grosse pierre.

Ensuite, elle prend un taxi jusqu'à Alger. De là, elle continue jusqu'à la côte ouest. Grâce à une femme qu'elle a rencontrée un jour où elle cherchait du travail, « tout autre chose » précise-t-elle, elle a des adresses, des lieux de rendez-vous, des maisons dans lesquelles elle est attendue, des hôtels dans lesquels elle a ses habitudes. Elle y reste tout l'après-midi, quelquefois très tard le soir, puis s'en retourne par le même itinéraire. Elle ne rentre jamais au camp les mains vides. Elle apporte des fruits, des yaourts, des jus de fruits qu'elle fait boire à sa mère avec une paille. Elle n'oublie pas non plus Dadda Aïcha. Elle passe presque tous les soirs déposer à l'entrée de notre tente un sachet plein de fruits ou de friandises et s'en va, sans même attendre qu'on la remercie.

Personne ne lui pose jamais de questions sur son travail, sur ses horaires, ni sur les destinations de ses déplacements. Elle n'a de

comptes à rendre à personne. Sa mère, très affaiblie, ne peut même plus parler depuis un récent accident vasculaire cérébral. Un accident qui s'est produit à la suite d'une violente altercation avec son fils aîné, m'a expliqué Sabrina. Elle se contente de couvrir sa fille d'un regard débordant d'amour quand elle la voit arriver et se pencher sur elle pour l'embrasser.

Sabrina ne travaille jamais le vendredi, jour réservé au bain de sa mère et à la lessive. Elle fait chauffer de l'eau dans de grandes marmites sur le réchaud placé à l'extérieur de la tente. Puis elle la déshabille et tendrement, doucement, avec un gant de toilette, elle lui frictionne tout le corps. Quand elle a fini, elle m'appelle pour que je vienne l'aider à la retourner. Ensuite elle la rince. Elle l'habille de propre et de blanc. Puis elle la coiffe, lui noue un foulard de soie autour de la tête, lui glisse un mouchoir parfumé entre les seins, et l'installe sur le matelas dont elle a changé les draps.

C'est pour elle que Sabrina travaille. C'est pour que sa mère puisse finir ses jours dans une maison toute blanche, une maison toute neuve. Oh, une petite maison, deux ou trois pièces seulement, c'est suffisant ! Elles ne sont que trois maintenant. Une maison avec une grande salle de bains toute blanche, une grande baignoire toute blanche, une faïence étincelante. Oui, c'est essentiel, une salle de bains. Avec une immense réserve d'eau dans une pièce aménagée sous la terre, une bêche à eau raccordée à un moteur augmentant la pression pour qu'elles ne manquent jamais d'eau courante. Avec, dans chaque pièce, protégées de grilles en fer forgé, des grandes fenêtres, persiennes vertes et rideaux de dentelle blanche. Avec un petit jardin où elle pourra installer sa mère les jours où il fera beau. Avec une allée bordée de fleurs. Des narcisses et des jonquilles. Pour faire un tapis doré. Et un chèvrefeuille grimpant le long de la façade. Pour l'odeur. Avec, au centre de la cour, un figuier, pour lui rappeler la maison de son enfance, là-bas au bled.

Le visage de Sabrina s'illumine quand elle décrit la maison qu'elle veut édifier pour sa mère. Elle s'est fixé des objectifs très précis, avec des échéances qu'elle se promet de respecter quoi qu'il advienne. Et surtout quel qu'en soit le prix à payer. Elle a ouvert un compte à la Caisse nationale d'épargne et de prévoyance, et

l'alimente par des versements réguliers à la fin de chaque semaine. Elle ira jusqu'au bout de son rêve. Résolument. Sans états d'âme. Lucide et déterminée, elle va de l'avant sans jamais se retourner sur l'instant qui vient de s'écouler.

Jour après jour, elle construit sa maison. Elle en creuse les fondations. Pierre à pierre, elle l'élève. Avec son corps. Avec sa bouche. Avec ses seins. Avec ses mains. Avec son ventre. Avec ses cuisses. L'intérieur si tendre de ses cuisses. Avec ses jambes.

Un soir, alors que nous étions seules, elle m'a raconté ce qu'elle faisait. Ce qu'elle-même appelle son travail. Ses journées. Le regard des hommes sur elle. Les mains des hommes sur elle. Le poids des hommes sur elle. Le sexe des hommes en elle. Leur corps. Leurs odeurs. Leurs sécrétions. Leurs mots. Leurs exigences.

Je ne peux pas aller plus loin dans l'évocation de ce que doit faire ou subir Sabrina. Non par dégoût ou par pudeur, mais par incapacité réelle à imaginer et comprendre ce qui l'aide à supporter ce qui m'apparaît à moi comme insupportable.

Je n'ai pas, inscrite en moi, la mémoire du froid, de la faim, des coups reçus, et des rejets. Je n'ai pas vécu dans la misère, l'injustice, le manque et les humiliations. Je ne crois pas avoir jamais été confrontée à pareilles blessures. Celles qui marquent le corps plus durablement et plus profondément que toute cicatrice visible.

Sa révolte à elle se nourrit de tous ces manques.

Je sais, ne me demandez pas comment, je le sais : ma révolte et mon besoin d'errance et d'oubli viennent d'un autre lieu. Ils se nourrissent tout au contraire de trop de mensonges, de trop de silences, d'autres rejets et surtout de la sensation de n'être jamais vraiment à ma place, où que j'aille.

Je me demande souvent s'il existe une échelle, des degrés, une magnitude pour évaluer la profondeur d'une souffrance, la force d'une désespérance et les ravages irrémédiables de la haine.

Lorsque nous sommes ensemble, seules, assises devant la tente pendant que tout le monde autour de nous dort, Sabrina parle de tout cela. Sans honte ni fausse pudeur. Tranquillement. Sans cynisme. Sans amertume. Elle ne cherche ni approbation, ni absolue, ni indulgence. Elle a une étrange lueur dans le regard. Indéfi-

nissable. Un éclat brasillant au cœur de la nuit. Bientôt, oui, bientôt, elle sera chez elle, avec sa mère et sa petite nièce qui grandira, aimée et protégée.

Nono est arrivé avec une grande nouvelle aujourd'hui.

Enfin ! Il a fini par trouver ce qu'il cherchait en vain depuis si longtemps, avec l'entêtement et l'acharnement obsessionnel qui le caractérisent.

Sinistré du camp neuf, Nono, dont personne ne connaît le vrai prénom, était, il n'y a pas si longtemps encore, ingénieur, spécialiste en hydrocarbures. Fonctionnaire de la toute-puissante Société nationale d'exploitation des richesses du sous-sol. Il n'est plus retourné à son travail – congé de longue durée pour cause de stress post-traumatique, précise-t-il très naturellement à ceux qui lui posent la question – depuis que sa maison s'est écroulée sous ses yeux, avec à l'intérieur sa femme et son petit garçon, un bébé de sept jours.

Il a la quarantaine bien entamée, une démarche énergique, un corps massif, des yeux très enfoncés dans un visage encore poupin et une moustache très fournie, particulièrement embroussaillée, qui lui recouvre presque entièrement les lèvres. Signe particulier : une odeur tenace et insupportable de transpiration qui le précède, l'annonce et flotte longtemps dans son sillage. Il n'est pas rare d'entendre, lancé à la cantonade, un tonitruant : « Tous aux abris ! » pour signaler son arrivée. Il ne semble pas s'en rendre compte. Il semble totalement imperméable aux railleries et aux réflexions de ceux qui le voient passer.

Il fait tous les soirs à la même heure le tour des camps, en suivant le même itinéraire, en s'arrêtant aux mêmes endroits. Il s'arrête de temps à autre pour scruter avec inquiétude le ciel et étudier le comportement des oiseaux en vol. Il a été prouvé scientifiquement, nous a-t-il expliqué, que seuls les animaux ont la capacité de pressentir toute activité anormale de la terre.

Il ne se sépare jamais de son porte-documents qu'il porte étroitement serré contre sa poitrine. Dès qu'il arrive à trouver un interlocuteur plus résistant que les autres, moins sensible aux effluves qu'il dégage, il ne le lâche plus. Intarissable, incollable sur les catastrophes naturelles, avec une prédilection marquée pour l'histoire très précise, très détaillée des tremblements de terre à travers les siècles. Des plus anciens aux plus récents. Depuis les

légendes des deux Colosses effondrés à la suite de violentes secousses, celui de Rhodes représentant Hélios, et celui de Memnon, fils de Tithonos et d'Eôs, avec ses pierres parlantes, jusqu'aux derniers séismes de Tokyo et de San Francisco, en passant par la destruction d'une des sept merveilles du monde, le phare d'Alexandrie, en 1302. Sans oublier le grand tremblement de terre qui a presque entièrement détruit Lisbonne en 1755 et inspiré Voltaire – qu'il cite volontiers.

Il peut évaluer à présent, presque sans se tromper, l'intensité des répliques, et, à force de se référer à l'échelle du même nom, connaît le sismologue américain Richter, Charles Francis de ses prénoms, aussi intimement que s'il l'avait rencontré. Il préfère se référer à lui, dit-il, plutôt qu'à l'Italien Giuseppe Mercalli, moins précis selon lui. Il a même lu les textes d'Ibnou Sina, dit Avicenne, et émet quelques doutes sur la théorie du grand savant iranien, relative à la genèse de la formation des montagnes par les tremblements de terre. Lui ne voit qu'engloutissements et affaissements. Il n'en démord pas, même quand on essaie de lui démontrer qu'en toute logique les uns sont les corollaires des autres.

Épicentres des séismes, nombre de victimes, dates, intensité, nombre de répliques, tsunamis, raz-de-marée, glissements de terrain et autres dommages collatéraux n'ont plus aucun secret pour lui. Il suffit de lancer le nom d'une ville ou d'un pays pour qu'il l'attrape au vol et se mette à débiter aussitôt tout ce qu'il sait des phénomènes géologiques qui y sont survenus, en relation avec l'activité tellurique des lieux. Il n'a même pas besoin de consulter les innombrables documents qu'il recueille, photocopie et archive au hasard de ses recherches et dont on se demande où il peut bien les dénicher. Il y consacre tout son temps, toute son énergie et tout son argent.

Inspirée par les récents événements qui ont suscité en lui une passion et un intérêt exclusifs pour l'histoire de la terre, sa seule occupation actuelle est d'établir des listes. Différentes listes. Des listes qu'il révisé et actualise au fur et à mesure de ses découvertes. Classements établis par ordre alphabétique, géographique, chronologique, ou en fonction de l'intensité des séismes.

En ce moment, il en prépare une autre, plus difficile, plus douloureuse à élaborer, où tout doit être classé en fonction des bilans officiels du nombre de victimes. Avec un souci de précision et d'exactitude dans les chiffres incompatible avec la tendance à la généralisation et à l'approximation qui caractérise toutes les informations relatives aux grandes cata-strophes. Son grand problème est qu'on ne parle que de dizaines, de centaines, de milliers, de dizaines de milliers de victimes, morts ou disparus. Un peu plus ou un peu moins. Avec une récurrence confirmée et insupportable pour lui, du terme « environ », qu'on retrouve systématiquement dans tous les bilans. Ainsi, au nord de l'Arménie, à Spitak, l'une des plus violentes secousses jamais enregistrées sur l'écorce terrestre, le 7 décembre 1988 : environ 55 000 morts. En compulsant ses documents, il s'énerve, il se met à hurler : qu'est-ce que ça veut dire, environ ? Environ 55 000 morts ou disparus ! Pas 54 998 ou 55 002 ! Une vie, deux vies, dix vies, des centaines de vies, c'est rien, c'est rien pour eux ! Une femme, un enfant, une mère, une épouse, un fils, c'est rien, c'est rien du tout !

Il ponctue sa colère en brandissant le poing vers le ciel, comme pour prendre Dieu à témoin de l'absence de respect des survivants pour les disparus ou pour l'impliquer dans ses accusations.

Il a écrit à tous ceux qui détiennent les statistiques des catastrophes naturelles. À tous les chefs d'État. Il a saisi toutes les instances concernées : les instituts d'histoire, de géographie, de géodynamique, les centres de surveillance des mouvements de l'écorce terrestre. Il a envoyé des messages à tous les sismologues, les géologues, les volcanologues, les océano-logues et chercheurs du monde entier. En les sommant de lui fournir des chiffres exacts, à la victime près. Le même modèle de lettre, en français, en anglais, et en espagnol pour les pays d'Amérique du Sud, souvent touchés par des séismes et des glissements de terrain.

Pour l'instant, il n'a reçu aucune réponse satisfaisante. Seul le président de la République de Turquie lui a envoyé un courrier lui demandant de s'adresser aux spécialistes concernés et en joignant à sa réponse une liste des organismes susceptibles de le renseigner. Avec ses salutations distinguées.

La grande nouvelle qu'il vient annoncer ce soir à qui veut l'entendre, c'est ce chiffre qu'il vient de découvrir en consultant un site sur Internet : 51 .

Los Angeles, janvier 1994 : 51 morts.

Cinquante et un.

C'est le détail inhabituel qui le ravit. Qui lui redonne espoir en l'humanité. Ce mort en surplus, ce mort, que dans le décompte on n'a pas escamoté, sans doute parce que le bilan n'était pas assez meurtrier. Ou peut-être parce qu'en Amérique et dans les pays développés, la vie d'un homme est de toute évidence plus précieuse que dans des pays comme le nôtre, pudiquement appelés pays du tiers-monde, où l'on ne tente même plus de tenir le décompte précis des morts violentes, qu'elles soient le fait de la nature ou le fait de l'homme.

Khadija est coiffeuse. Elle a ouvert, il y a plus de dix ans, un salon de coiffure et d'esthétique dans un petit local très modeste au centre de la cité des 140 Logements. Elle lui a donné un nom qui lui plaisait bien, suggéré par une de ses amies : « Le Jardin parfumé ». Ni elle ni son amie ne pouvaient savoir que c'est le titre d'un traité d'érotologie écrit au XIX^e siècle par un certain Cheikh Nefzaoui, écrivain persan. Un ouvrage remarquablement documenté, au contenu d'un érotisme torride. Pornographique pour certains. Quand elle l'a appris, il était trop tard pour changer d'enseigne. Elle a dû affronter la réprobation de certains jeunes gens lettrés qui connaissaient très bien cet ouvrage licencieux, disponible en texte original et en traduction dans toutes les librairies de la capitale. Aucun d'entre eux n'a osé lui en faire le reproche ouvertement, mais il lui est arrivé maintes fois de découvrir la devanture et l'enseigne de son salon badigeonnées de peinture rouge.

Cela lui a donné, bien entendu, envie de lire le traité en question. Après tout, a-t-elle pris l'habitude de rétorquer à celles qui, instruites de cette scandaleuse coïncidence ou à tout le moins malencontreuse, lui en faisaient la remarque, la chevelure d'une femme n'est-elle pas, pour rester dans le langage poétique, à la fois la source et l'embouchure de tous les désirs, le lieu par excellence de tous les fantasmes masculins – et ce depuis des millénaires ? Cela ne pouvait pas mieux tomber. N'est-ce pas pour cette raison qu'il est impératif de la soustraire aux regards ?

Elle a tenu bon, durant toutes ces dernières années, malgré les menaces, allant même jusqu'à ouvrir un salon de coiffure clandestin chez elle quand ses activités ont été déclarées illicites par un groupe de jeunes de la cité, vêtus de tenues afghanes, barbus et débraillés, les yeux soulignés de khôl.

Elle n'a jamais cessé, même au plus fort du dés-espoir, de prendre soin d'elle-même. De se maquiller, de se teindre les cheveux, châtain doré avec des mèches blond cendré, précise-t-elle, vernis carmin aux ongles et longues séances d'épilation. C'est ce qui lui permet de ne pas se laisser engloutir par la dépression ambiante qui ronge peu à peu toutes les femmes soumises à d'incessants harcèlements de la part de prédicateurs présents en force, comme

surgis des profondeurs de la terre ébranlée, et leur ôte toute envie de vivre, ou plutôt de survivre.

C'est elle qui, la première, sans qu'aucun des psychologues et autres docteurs de l'âme présents sur les lieux ne le lui suggère, a eu l'idée qui a transformé toute l'ambiance au camp ; une initiative aux objectifs hautement thérapeutiques et qu'on peut véritablement qualifier de révolutionnaire, destinée à contrer les effets neurasthéniques de la mise en accusation des femmes : des séances de coiffure et d'esthétique à l'intention de celles, jeunes et vieilles, qui en exprimeraient le désir. Toutes, même celles qui, terrorisées à l'idée qu'on puisse les accuser de vouloir provoquer de nouveaux désordres, de nouvelles catastrophes, ont renoncé à toute forme de séduction.

Séchoirs, casques, rouleaux, pinces, peignes et brosses, shampoings colorants, crèmes de soin, produits de beauté, tout le matériel nécessaire est arrivé par le biais d'une association de femmes d'Alger sollicitée dans la plus grande discrétion.

Ammi Mohammed, le chef du camp, dit Moh multiservices, ancien herboriste reconverti dans l'épicerie puis dans l'administration, a été consulté pour ses connaissances en phytothérapie. Il a fourni gracieusement les produits naturels, à base de plantes et de minéraux : henné, argile verte, ghassoul, messouak, khôl et autres ingrédients. De plus, il s'est engagé à approvisionner régulièrement Khadija et celles qui le voulaient en préparations spécialement amenées du bled, longuement macérées : onguents, baumes, masques et décoctions. Produits tous plus efficaces les uns que les autres, il s'en porte garant.

Et c'est ainsi que nos après-midi se sont mis à vibrer d'autres tonalités, plus vives, plus colorées, bruissantes d'audaces et d'exquis secrets féminins ; ici et là, des odeurs plus pénétrantes, plus subtiles et surtout plus agréables ont supplanté les odeurs pestilentielles des lieux d'aisance exaspérées par la chaleur.

Khadija installe ses invitées – qu'on n'aille surtout pas lui parler de clientes – sur une chaise en plastique au centre de la tente, à l'abri de tout regard. L'eau bout sur le réchaud. Une bassine de plastique

rouge pour l'eau propre, une bassine de plastique bleu pour récupérer l'eau de rinçage pour d'autres usages. Installation de fortune, rudimentaire, à l'image des conditions de vie dans le camp. Cela n'empêche pas les femmes d'affluer.

Khadija tourne autour de ses invitées. Pleine de sollicitude, elle soulève des chevelures, en estime la nature, la longueur, l'épaisseur, puis commence son travail. Armée de peignes et de ciseaux, elle tourne autour d'elles, et sans poser de questions les laisse décrire leurs envies, lui expliquer comment elles se voient, comment elles aimeraient se voir. Des mèches blondes, des cheveux raides ou bouclés, des chignons, des coupes dégradées, des crinières à la lionne, elle peut tout faire, il n'y a qu'à en exprimer le souhait. Pour les colorations et les mèches, elle se fait aider par des jeunes filles qu'elle a enrôlées, qui lui obéissent et acceptent ses remarques et ses ordres sans broncher. Elle dit qu'elle leur apprend le métier, que cela pourra peut-être leur servir un jour.

Elle parle seulement quand elle sent que celle qui vient pour qu'on s'occupe d'elle, pour qu'on la touche avec douceur, avec respect, a besoin qu'on lui parle. Elle sait être discrète pour écouter, quand c'est nécessaire. De temps en temps, elle glisse une cassette de raï dans le poste radio, augmente le son quand la chanson lui plaît et esquisse un pas de danse au milieu de la tente, suivie d'une, de deux, puis de plusieurs femmes accompagnées par les autres invitées présentes qui frappent des mains en cadence.

Chaque jour, pendant des heures, elle coupe, elle tire, elle boucle, elle défrise, elle masse, elle frotte, et sous ses doigts experts les chevelures les plus indociles s'assouplissent et se disciplinent, les peaux les plus endurcies, les plus sèches, les plus abîmées se détendent, se raffermissent. Il n'est pas rare de voir des larmes briller dans les yeux des femmes et des jeunes filles quand elles découvrent le résultat dans le miroir.

Khadija est un peu débordée à présent, mais elle ne refuse jamais personne. Pour les soins esthétiques, elle se fait aider et conseiller par toutes celles qui ont l'expérience des recettes ancestrales de beauté. Un savoir très ancien qui s'échange et dont on teste les bienfaits chez l'une ou l'autre.

Il y a foule maintenant. On vient même des camps voisins. Certaines femmes peuvent attendre pendant des heures, assises tout autour de la tente. Beaucoup amènent avec elles thé, café, petits gâteaux ; et en ces moments partagés, certaines se surprennent à rire, à se laisser emporter par une contagieuse envie de bonheur.

C'est l'une d'entre elles, une femme au langage particulièrement déluré, qui, un soir, en voyant deux hommes abondamment barbus détourner ostensiblement les yeux et presser le pas en passant devant elles, a lancé tout haut :

— Eh, Khadija ! Tu ne crois pas que tu devrais de temps en temps te consacrer aux hommes ? Un après-midi par semaine, pourquoi pas ? Tu fais des épilations, n'est-ce pas ? Et gratuitement ! Tu peux aussi faire des séances de rasage, et de lavage... de lavage de cerveau... Laisse-moi te le dire, tu nous rendrais vraiment un grand service, à nous toutes !

La femme me regarde avec insistance. Elle est debout, à quelques mètres de l'entrée du camp. Elle est là depuis un certain temps, semble-t-il. Elle est immobile. Une immobilité qui confine à la rigidité. Avec une attention excessive et une fixité dérangeante dans le regard. Avant même de remarquer sa présence, j'ai senti la brûlure et l'intensité de ce regard posé sur moi.

Je lève les yeux. Je pose mon livre sur mes genoux. Je me redresse. Je la fixe à mon tour.

Un oiseau passe en criant et son cri fait comme une zébrure dans le ciel.

Elle avance d'un pas. Puis d'un autre. Elle est vêtue d'une robe en toile bleu vif avec de grandes fleurs jaunes, une robe très longue, à manches courtes, serrée à la taille par une cordelière de soie. Une de ces robes que l'on ne porte que chez soi ou sous une djellaba. On dirait qu'elle est sortie de chez elle sans avoir pris le temps de se changer. Elle a aux pieds des mules de cuir tressé. Pas de foulard sur la tête. Des cheveux mi-longs, aux reflets roux dans le soleil, certainement teints au henné. Pendant que je la dévisage, elle soutient mon regard. À cette distance, elle paraît très grande, presque aussi grande que moi. Elle se rapproche. Elle est si près maintenant que je peux distinguer le frémissement, ou plutôt le mouvement spasmodique qui agite l'une de ses paupières. Une trémulation qui se propage à tout le visage. Elle n'est plus très jeune. Aux alentours de la cinquantaine peut-être. Elle tend la main vers moi, me saisit le bras. Elle serre avec force. J'ai l'impression que ses doigts vont s'imprimer sur ma peau. J'essaie de me dégager. Son visage se crispe brusquement dans une expression de souffrance.

— Tu ne m'as pas reconnue ?

Je ne sais pas quoi répondre. Mon cœur bat avec une violence telle que j'ai du mal à reprendre souffle. Serait-ce possible qu'on m'ait retrouvée ? Mais non, non, je ne l'ai pas reconnue, je ne l'ai jamais vue. Aucun son ne sort de ma bouche. Elle répète :

— Tu ne m'as pas reconnue ?

Je ferme les yeux, saisie de vertige. Puis je me reprends.

Ce n'est pas le moment de faiblir. Il faut que je lui réponde. Que je lui dise, maintenant, sans céder à la panique, sans perdre pied, que je ne l'ai pas reconnue, que je ne peux pas la reconnaître puisque je

ne l'ai jamais rencontrée. Oui, je dois lui dire ça. Tout simplement. Ma vie n'est plus tissée que de grands pans de vide et de ténèbres. Je dois me réfugier dans la négation. Dans l'ignorance. C'est la seule issue possible. Je ne sais pas. Je ne sais rien.

Pourquoi, pourquoi à cet instant précis, prise dans le feu de son regard, ai-je senti que quelque chose en moi se tordait puis chavirait ? Pourquoi ai-je senti des milliers de petites piquûres sur ma peau, comme si j'étais brusquement infestée de milliers de petites bêtes qui s'accrochaient et remontaient le long de mes jambes, vite, très vite, de plus en plus vite, s'aidant de toutes leurs pinces ? Voulez-vous vraiment que je continue ?

— Non, non, je... je ne sais pas.

Elle me secoue vivement, comme pour m'obliger à l'écouter, à lui répondre autre chose.

— Amina. Amina. *Benti*, ma fille. Ne me dis pas que tu ne m'as pas reconnue. Je ne pourrais pas le supporter. Maintenant que je t'ai retrouvée, je ne pourrais pas. Surtout ne dis plus rien. Je sais ce que tu as dû endurer depuis... depuis...

Dadda Aïcha n'est pas là. C'est lundi. Et le lundi elle va au hammam avec Nadia. Le bain maure n'est pas assez près d'ici pour que je puisse m'enfuir, courir vers elle, la rejoindre, lui demander de me cacher, de me protéger, de me garder. Elle ne reviendra pas avant une ou deux heures peut-être. Et je ne peux pas dire à cette femme que je ne m'appelle pas Amina, que je ne sais pas pourquoi elle me parle de l'autre, Amina. Il faut, il faut que je lui dise. Non. Je suis maintenant Wahida. Depuis... depuis... Je crois que j'ai connu une jeune fille qui s'appelait Amina, il y a longtemps, très longtemps. Je peux lui dire ça, pour l'apaiser, pour la détourner de moi. Pour qu'elle s'en aille et me laisse seule.

Je vous le dis, je vous le répète, tout ça n'a rien à voir avec moi, tout est trop compliqué. Je ne peux pas. Que la terre s'ouvre à nouveau et m'engloutisse. Que je n'aie pas à affronter ces regards, ces questions, ces femmes, toutes ces femmes... leurs visages grimaçants, leurs mains qui se tendent et avancent vers moi comme

des serpents... et l'odeur. L'odeur à nouveau. Intense. Terrible. Brusquement exhumée. Comme au premier jour.

Je me rends compte à cet instant que nous ne sommes plus seules. Plusieurs femmes sont sorties de leur tente. Je ne les avais pas vues, pas entendues. Sans bruit mais aussi sans gêne, elles se rapprochent de nous. Elles nous entourent. Il y a là, au milieu d'autres curieuses, suffisamment proches pour écouter ce qui se dit, Khadija la coiffeuse, Samia, Asma et Khalti Kheïra. Il y a aussi quelques-uns de leurs enfants, accrochés à leurs jupes. Elles ont formé un cercle autour de nous et avancent, insensiblement. On dirait qu'elles rampent dans un mouvement d'ensemble presque reptilien. Elles semblent encore un peu hésitantes, mais tellement intéressées par la conversation qu'elles ne disent pas un mot. Captivées, de toute évidence, par la tournure que prennent les événements. À l'affût du moindre éclat qui pourrait briser la routine qui s'est installée au camp.

Je me retourne vers Khadija. La plus proche de nous. Celle qui nous connaît le mieux. Je dois avoir dans le regard un désarroi assez lisible, assez explicite pour qu'elle le saisisse et se sente obligée de réagir. Elle s'avance :

— Qui es-tu, ô femme ?

— Moi ? Dounya. Je m'appelle Dounya.

Elle va vers elle, s'accroche à son bras et répète :

— Dounya. J'habite là-bas, pas très loin.

De son bras levé en direction de la ville, elle désigne un lieu incertain, et de toute façon invisible. On ne peut rien voir de là où nous sommes. Le camp est installé à la périphérie du village, en marge de toute vie, assez loin de toute habitation, là où naguère s'élevaient les nouvelles cités.

Sans se retourner, Khadija insiste :

— Qui es-tu ? Que cherches-tu ?

— Je te l'ai dit. Je m'appelle Dounya et je cherche ma fille, je cherche ma fille, Amina. Elle a disparu le jour du tremblement de terre.

Elle revient vers moi. Elle est si près que je sens son odeur, un mélange à la fois musqué et acide de parfum et de sueur. J'ai la

sensation brusque et angoissante d'être un animal affolé, pris au piège, encerclé par des regards hostiles. Il me semble que je suis happée par le faisceau d'une lumière si violente qu'elle obscurcit et anéantit tout le reste. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Après avoir traversé l'enfer, je me croyais forte. Je croyais être prête à tout entendre, à tout supporter. À tout affronter surtout. Et il a suffi que cette femme s'approche de moi, me regarde, me parle, pour que je perde pied, pour que les mots me manquent, pour que les mots restent tapis au fond de moi.

Me traverse brièvement, aussi inattendue, aussi violente qu'un coup de poignard, l'image d'une petite fille en proie à une frayeur si grande qu'elle veut crier et qu'aucun son ne sort de sa bouche, une petite fille en sanglots, éperdue de peur et de douleur, acculée contre un mur par un homme au visage et aux poings menaçants. Où ? Quand ? Je ne sais pas. Je ne sais pas. Seules restent intactes la douleur et la peur. Et le sentiment terrible d'impuissance qui balaie, qui annihile en cet instant précis toute volonté, toute capacité de résistance.

Khadija s'adresse à moi maintenant :

— Dis, Wahida, tu connais cette femme ? Je veux dire... tu la reconnais ?

J'ai l'impression d'être face à un tribunal pour répondre d'un délit. Je ne vois autour de moi que visages attentifs, concentrés, prêts à me juger, à me condamner, me semble-t-il. Pourtant, j'essaie de m'en convaincre, il n'y a pas péril. Cette femme recherche sa fille. Perdue, disparue, en allée à jamais, ensevelie sous des tonnes de ferraille et de pierraille, ou... je ne sais. Elle est venue jusqu'ici et a cru la reconnaître en moi. Pourquoi moi ? Quelqu'un lui aurait-il dit.. ? Peu importe ce qu'on lui a dit. Je n'ai qu'à nier, tranquillement, en la regardant droit dans les yeux, comme Amina avec le chauffeur du bus qui l'a emmenée loin de chez elle. Je n'ai qu'à lui répondre, avec toute l'assurance et la sérénité indispensables en de telles circonstances. Lui dire posément que je regrette pour elle, mais qu'elle fait fausse route, sans nul doute. Je n'ai qu'à la prier très poliment, avec une pointe d'exaspération sensible dans la voix, de bien vouloir convenir que toute ressemblance avec une personne existante ou ayant existé n'est que le fruit de son imagination

égarée. Que mes parents à moi sont morts. Officiellement morts et définitivement ensevelis sous des tonnes de pierraille et de ferraille. Que j'ai même, là, sous la tente, dans une trousse de cuir noir enveloppée dans un sachet de plastique et cachée entre deux couvertures, sur la pierre qui nous sert de plate-forme pour le rangement, des papiers qui le prouvent. Des documents très officiels qui attestent que Wahida existe bien.

Pendant que je réfléchis très vite, d'autres personnes sont venues se joindre à nous pour profiter du spectacle. Nous voilà à présent au centre d'un attroupement qui ne cesse de grossir. C'est habituel. Dès qu'une personne étrangère entre ici, tous viennent aux nouvelles. On ne sait jamais ce qui peut se produire. On s'en voudrait de passer à côté d'un événement considérable ou du moins suffisamment important pour bousculer un peu l'écoulement des jours, surtout que personne ne vient plus nous voir depuis que les sinistrés excédés ne veulent plus jouer le jeu du « tout va bien » devant les caméras de télévision. Nous commençons à avoir les réflexes d'une vraie famille, unie pour le meilleur et pour le pire. Surtout pour le pire, vu les conditions.

— Je ne la connais pas, je ne l'ai jamais vue.

C'est peut-être la présence de toutes ces personnes autour de moi qui me donne la force nécessaire pour prononcer ces mots à haute et intelligible voix. En même temps, je constate, heureuse, que ma voix ne tremble pas. L'idée même que tous attendent une réponse suffit à me redonner la fermeté nécessaire pour que personne ne puisse mettre en doute cette affirmation. Cette vérité.

Je lui fais face. Je la regarde, droit dans les yeux. Elle me dévisage. Elle doit à présent reconnaître qu'elle s'est trompée. Devant toute l'assemblée. Elle doit accepter de repartir seule. Elle doit renoncer à toute tentative de reconnaissance. Amina n'existe plus. Elle doit s'en convaincre. Même si cela doit lui faire très mal. Même si elle semble être sûre de l'avoir en face d'elle. Elle doit se rendre à l'évidence. Elle le doit.

Je m'approche un peu plus, à la toucher presque.

À cette distance, elle doit sentir ma détermination, mon désir de la voir partir, repartir, se taire, baisser les yeux. Un désir si fort que j'en tremble. Loin de reculer, elle semble rechercher cette proximité. Elle

me fixe. Je ne baisse pas les yeux. Elle a toujours cette trémulation qui se propage en ondes de plus en plus profondes, de plus en plus rapides sur tout le visage. Elle finit par reculer légèrement, comme dérangée par le défi qu'elle lit dans mon regard. Oui, dérangée. Elle se passe la main sur le visage, et se tient le front, comme prise de malaise.

Une légère agitation, un remous parcourt la foule assemblée. Des réactions perceptibles dont je n'arrive pas cependant à déterminer la nature. Approbation ou objection ? Qui, mais qui ici sait que... ? Dadda Aïcha, ou plus probablement Nadia, auraient-elles... ? Non, c'est impossible. Impossible aussi d'accuser Mourad. Il ne parle presque jamais avec les autres. Il se contente de se rendre utile, quand il peut, quand on fait appel à lui. Ce n'est pas lui qui irait.. et puis c'est lui qui a apporté les papiers d'identité. Les attestations de perte qui me redonnent une existence officielle.

Un peu plus fort, pour que tout le monde m'entende, je répète en la regardant, en m'adressant directement à elle :

— Non. Je ne te connais pas.

Je me détourne, pour bien marquer que, pour moi, la discussion est close. Avant de me lever, j'ai posé mon livre sur une pierre, devant la tente. Je me penche pour le ramasser. Aujourd'hui je n'irai pas plus loin dans ma lecture.

Le livre à la main, j'hésite un moment : leur tourner le dos, rentrer et baisser le rideau ou m'éloigner d'ici, le temps que reprenne le cours normal des choses. Que cesse le spectacle et que les femmes s'en retournent vaquer à leurs occupations quotidiennes : cuisine, lessive, commérages, télévision et autres divertissements. Que les enfants retrouvent leur espace de jeu dans la poussière et les cailloux, et surtout que reparte très vite cette femme au comportement étrange venue perturber un après-midi qui s'annonçait tranquille.

Mon indifférence ne semble pas entamer sa détermination. Elle s'est reprise. Elle avance, piétine mon ombre et me saisit à nouveau le bras. Face à la foule toujours attentive et silencieuse et qu'elle semble vouloir prendre à témoin, elle déclare d'une voix très lasse, entrecoupée de sanglots :

— Je sais, je sais. Je ne t'en veux pas. Tu ne peux pas te souvenir. On me l'avait dit. Mais Dieu m'est témoin, cela fait des jours et des jours que je marche. Et c'est vers toi que mes pas m'ont menée. Dieu a entendu mes prières. J'ai fait le tour de tous les hôpitaux, de tous les camps. J'ai frappé à toutes les portes. J'ai fouillé toutes les ruines et déplacé des monceaux de gravats. J'ai interrogé tous ceux qui passaient. J'ai parcouru des kilomètres et des kilomètres. De jour comme de nuit. J'ai bravé le soleil, les ténèbres, la chaleur, la fatigue, la soif et la faim. Du haut des montagnes, j'ai lancé des appels au vent pour qu'il les emporte et les propage. J'ai crié ton nom dans l'espoir qu'il rebondisse en échos et parvienne jusqu'à toi. Je savais, je savais que je te retrouverais un jour. Je savais que je pourrais à nouveau te serrer dans mes bras. Mais peu importe le chemin parcouru puisque te voilà, puisque nous voilà à nouveau réunies. Ma fille, ma petite fille, mon foie, mon aimée, mon amour...

Sa voix se brise. Elle semble sur le point de défaillir. Khadija se précipite vers elle. Elle la soutient. Mais la femme s'est accrochée à mon bras. Je ne peux rien faire d'autre que la retenir et l'aider à s'asseoir sur la pierre devant la tente.

Et chose étrange – le croirez-vous ? –, contre toute attente, aussi incroyable et inattendu que cela puisse être, je me rends compte que ces mots ont atteint quelque chose en moi. Quelque chose d'enfoui dans un lieu que je croyais hors d'atteinte. Je sens qu'une petite bête assoupie depuis très longtemps se remet à palpiter, à grelotter, sans que je puisse l'en empêcher, sans que je puisse faire cesser cette agitation tout intérieure.

Voilà que je suis saisie d'une violente émotion, bouleversée par la force et la sincérité du chant d'amour que je viens d'entendre. Et je ne suis pas la seule. On entend çà et là des reniflements, et en levant la tête, la vue brouillée de larmes, je constate que toutes les femmes présentes s'essuient les yeux du revers de la main ou avec le coin de leur foulard. Comme une vague subitement apparue sur une mer apparemment étale, l'émotion a submergé toutes ces femmes qu'on aurait pu croire aguerries à la souffrance par le nombre incalculable de calamités abattues depuis quelque temps sur elles. Sur chacune d'entre elles. Certaines sont carrément

secouées de gros sanglots qu'elles ne cherchent pas à étouffer. D'autres se sont jetées dans les bras de leur voisine la plus proche et, étroitement enlacées, dissimulent leur visage pour qu'on ne les voie pas pleurer. Impressionnés, les enfants, qui semblent avoir été atteints par cette lame de fond, se serrent encore plus contre les mères, de peur d'être balayés à leur tour.

Je ne sais pas si c'est Khadija qui m'a poussée vers elle ou si, chavirée par l'émotion, dans un élan irrésistible de compassion, c'est moi qui l'ai entourée de mes bras.

Aux yeux de cette femme persuadée qu'elle est ma mère, apparemment dérangée, apparemment victime d'une confusion passagère causée par un traumatisme récent, comme beaucoup d'autres femmes et d'autres hommes ici, aux yeux de cette malheureuse qui semble en cet instant convaincue qu'elle a enfin retrouvé ce qu'elle avait de plus précieux au monde, rien de tout ce que j'ai pu dire ou faire par la suite n'a pu effacer ce geste.

C'est une maison un peu à l'écart dans un quartier résidentiel, donnant sur un vaste terrain vague, tout au bout d'une rue. La maison est à peine visible de l'extérieur. Le mur d'enceinte, rongé par endroits, est recouvert en partie d'un fouillis de plantes grimpantes, lianes et lierre enchevêtrés. Penché au-dessus de la porte, croulant sous le poids de ses branches, un bougainvillier exubérant aux fleurs rouge sombre semble vouloir délibérément empêcher l'ouverture de la grille. À croire que personne n'est entré là depuis longtemps.

Pendant que nous marchons sur l'allée recouverte de graviers qui mène vers une bâtisse aux murs décrépits, Dounya m'interroge. Ce sont les premiers mots qu'elle prononce à mon intention depuis que nous avons quitté le camp. Elle me demande si je sais que les locataires de cette maison, nos cousins chassés par le terrorisme, sont installés depuis plus de dix ans en France. Nous n'occupons que les pièces du bas. Tout le haut est vide et fermé, précise-t-elle.

Je ne réponds pas. Elle ne semble pas attendre de réponse. Je n'ai pas dit un seul mot pendant tout le voyage dans le taxi qui nous a amenées jusqu'ici.

Il fait presque nuit et, pendant que nous avançons lentement vers la porte d'entrée, des centaines d'oiseaux réfugiés dans les arbres au feuillage épais font un vacarme épouvantable.

En pénétrant à la suite de Dounya dans le petit hall d'entrée, je suis saisie par une fraîcheur inattendue qui contraste avec la tiédeur du soir. Nous sommes accueillies par une odeur de renfermé, pire encore, une odeur de moisi qui semble avoir pris possession des lieux. Une odeur qui suggère indubitablement l'abandon. Incrustée sans doute depuis des décennies. Je la retrouverai partout. En ouvrant les armoires, les tiroirs et les placards, en dépliant les draps, en déplaçant le moindre objet, en tirant les rideaux pour ouvrir les fenêtres. J'ai peine à croire que cette demeure est habitée, que Dounya y vit. Elle ne remarque pas mon étonnement. Je ne dis rien.

Les deux pièces principales du rez-de-chaussée qu'elle me fait visiter très rapidement ont des plafonds hauts, très hauts. C'est tout ce que je peux voir dans la pénombre.

Nous arrivons au fond d'un couloir sombre. Dounya tire une clé de sa poche. Elle ouvre une porte. Elle tourne l'interrupteur.

— C'est ta chambre.

Ainsi, je suis arrivée. Elle m'assure que je suis chez moi.

C'est une chambre assez petite. Au centre de la pièce, un grand lit recouvert d'un couvre-lit en cretonne aux motifs orange et marron, assorti aux doubles rideaux suspendus à la fenêtre juste en face du lit. À droite, une grande armoire à trois portes en bois massif, moulures rapportées et grand miroir biseauté au centre. En face, près de la porte, une coiffeuse de même style, tablette en marbre recouverte en partie d'un grand napperon de dentelle au crochet, et sur laquelle sont disposés des flacons de parfum, à demi pleins, très anciens me semble-t-il, et plusieurs boîtes de toutes tailles, de toutes formes, en bois, en osier, en porcelaine et en cuir repoussé. Une collection, de toute évidence. J'ouvre les tiroirs. Dans l'un, soigneusement pliés, des draps ornés de broderies anciennes. Dans l'autre, des serviettes de toilette de toutes couleurs. Dans le suivant, plusieurs nappes, brodées elles aussi. Certaines encore dans leur papier d'emballage, papier de soie ou cellophane. Dans le dernier tiroir, des boîtes contenant des sous-vêtements neufs, avec des étiquettes bien apparentes.

Dounya est restée derrière moi, debout dans l'embrasement de la porte. Elle ne bouge pas pendant que je fais mon inspection. J'ouvre l'armoire. Elle est presque vide. Sur deux étagères, des piles de linge ou de vêtements recouvertes d'un morceau de tissu blanc, un petit drap peut-être. Toutes les autres étagères sont vides. Dans la partie centrale, une penderie. Suspendus à des cintres, quelques vêtements, trop petits pour appartenir à un adulte. Oui, ce sont des vêtements d'enfant. Un manteau, un gilet, deux petites robes en velours, couleurs inversées : bleu marine à col blanc et blanc à col bleu marine. Un peu surprise, je me retourne vers Dounya. Elle a une expression étrange sur le visage. Comme une attente teintée d'anxiété, atténuée par une ombre de sourire qui tente de s'accrocher aux commissures de ses lèvres. Un sourire tremblant, indécis. On la dirait prête à éclater en sanglots. Ou peut-être, tout aussi brusquement, tout aussi déraisonnablement, à éclater de rire. Je me sens à nouveau envahie par une bouffée d'angoisse. Je sens remonter le malaise qui m'habite depuis que j'ai accepté de la suivre

jusqu'ici et qui ne cesse de grandir en moi. Si c'est un jeu, il me faut d'abord en connaître les règles :

— On dirait... ce sont des vêtements d'enfant. Mais, si c'est *ma* chambre... où sont *mes* vêtements ?

J'ai eu du mal à penser et à prononcer les possessifs. Et pourtant, je l'ai fait. Comme si j'y croyais. *Mes* vêtements. *Ma* chambre. Me voici, par ces mots, entrée de plain-pied dans le mensonge. Ces seuls mots impliquent que je consens. Que j'accepte de lui faire croire qu'elle m'a convaincue. Que je vais entrer dans cette histoire en dépit de toutes mes réticences.

Jusqu'à présent, je n'ai fait qu'obéir et me laisser porter par le cours des choses et peut-être par l'émotion et la pression de tous ceux qui ont assisté à l'étrange scène des retrouvailles. Une sorte d'euphorie incontrôlable, irrésistible.

Et me voilà à mon tour en train de reposer les hypothèses, toute une cascade d'hypothèses qui ont abouti à cet instant, à ma présence dans cette maison, face à cette femme dont je ne sais rien.

Pendant que je la suis jusqu'au salon, toute l'histoire se déroule à l'envers dans ma tête, comme les différentes séquences d'un film qu'on serait en train de rembobiner.

Si, par un de ces hasards qu'on ne peut qualifier autrement que d'extraordinaire, cette femme n'avait pas rencontré l'un des deux jeunes gens qui m'ont transportée jusque dans la tente de Dadda Aïcha, et qui se souvenait très précisément de cette jeune fille ayant perdu la mémoire à la suite du choc,

s'il n'avait pas eu la curiosité de s'arrêter pour l'écouter alors qu'elle racontait son histoire à plusieurs personnes, à l'entrée de l'hôpital de la ville,

si elle ne l'avait pas abordé et, mue par un étrange pressentiment, n'avait pas discuté avec lui et décrit très précisément l'objet de sa quête,

s'il n'avait pas établi de rapport entre cette jeune fille découverte évanouie au milieu d'une rue et l'histoire racontée par cette femme,

si, après m'avoir déposée dans la tente de Dadda Aïcha, il n'était pas allé lui-même chercher partout un médecin pour me réanimer,

si le médecin n'avait pas établi son diagnostic devant lui, un diagnostic d'amnésie post-traumatique,

si, ému par cette mère en détresse, par cette mère hagarde et défaite, il n'avait pas reconstitué les faits un à un,

s'il ne lui avait pas indiqué très précisément le lieu où j'étais hébergée par Dadda Aïcha et où elle pourrait me trouver...

et surtout, surtout,

si, portée par le désir de faire table rase, de tout recommencer, je n'avais pas décidé, volontairement ou involontairement, je ne sais pas, je ne sais pas, de m'inventer autre, de m'inventer une vie, une histoire, un nom, une famille...

Toutes les étapes de cette quête, c'est Dadda Aïcha qui me les a répétées avant de me laisser partir. Nadia et elle sont arrivées au moment même où la femme me tenait enlacée. Après avoir écouté Dounya raconter en détail comment elle était arrivée jusqu'à moi, Dadda Aïcha m'a demandé de la suivre. Je lui ai obéi sans discuter.

Dadda Aïcha m'a fait une recommandation, une seule, avant de me serrer dans ses bras. « C'est à toi seule maintenant de dénouer les nœuds qui sont en toi. Il faut que tu retrouves l'extrémité du fil. »

Je ne sais pas de quoi elle voulait parler exactement.

Nadia, elle, n'a pas voulu m'embrasser. Elle s'est éloignée et m'a lancé un regard plein de rancune, presque hostile, au moment où je me dirigeais vers elle. J'ai d'abord cru que c'était parce que j'allais les quitter et qu'elle se sentait abandonnée. Je n'ai compris pourquoi elle m'en voulait que lorsqu'elle m'a vivement repoussée en détournant le visage et m'a dit : va, va avec ta mère, laisse-nous...

— Ce sont tes vêtements. Ceux que tu portais quand tu étais petite. Les autres... ils sont restés là-bas, chez... avec ta tante. On avait tout emmené là-bas.

Une mère. Une tante. Des cousins. Lointains, heureusement. Par la distance qui nous sépare. De l'autre côté de la Méditerranée.

La famille s'agrandit.

Qui seront les suivants ?

Voilà une nouvelle donne. De nouveaux personnages interviennent dans mon histoire. Je n'avais pas prévu ça. Pas de cette façon du moins. C'est mon histoire, il ne faut pas que d'autres s'en emparent. Je ne sais pas jouer les rôles écrits par d'autres. Je n'ai rien préparé pour un tel rebondissement. Je m'en veux et ne dois m'en prendre

qu'à moi-même. Je me suis laissé aller à une émotion incompatible avec ce qui m'a amenée là. Je voulais, je veux avancer, seule, libre, sans m'encombrer de vains attachements, sans me laisser guider par des sentiments. Que dois-je faire à présent ? Dois-je me taire ? Dois-je poser des questions ? Dois-je aller jusqu'au bout de cette histoire dont les fils commencent à m'échapper, à se dédoubler ? Pourquoi ne pas tourner les talons tout de suite, m'en aller, refermer les portes sur cette maison à l'atmosphère si particulière, préservée de toute intrusion du temps, empreinte d'un passé qui m'est totalement étranger, si profondément et si nettement étranger qu'il me semble qu'ici tout me repousse ?

Je ne vois qu'hostilité dans ces murs parcourus de fissures anciennes ou récentes, je ne sais pas, et recouverts de taches d'humidité ; dans ces meubles luisants, ventrus et désuets ; dans ces bibelots d'un autre âge ; dans le carrelage, fêlé et disjoint par endroits ; dans les coussins de ces fauteuils aux couleurs passées ; dans ces tapis élimés et dans ces rideaux poussiéreux. On dirait que toute vie ici s'est arrêtée brusquement. On dirait que l'histoire a contourné cette demeure sans pouvoir y faire pénétrer le moindre remous, la moindre turbulence, le moindre changement. Oui, ce que je vois, ce que je ressens ici, c'est, profonde et inquiétante, une immobilité, une espèce d'intemporalité. Un temps immobile. Oui, c'est ça. À donner le vertige.

Et ces vêtements d'enfant. Les miens, dit-elle.

Je reviens sur mes pas. La porte de *ma* chambre est restée ouverte. Non, décidément, rien ne me semble familier. Je ne connais ni cette femme, ni ces lieux.

Je me rapproche de Dounya qui ne cesse de me dévisager.

— Où est ma tante ?

— Ta tante ? Dalila ? Que Dieu ait son âme. Personne n'a pu me dire... Elle était chez elle au moment de la secousse, et l'immeuble... comme tous les autres... et toi, toi...

Bon. *Exit* la tante. Disparue aussitôt qu'apparue. Et Dounya, certainement obsédée par sa recherche, n'en semble pas particulièrement affectée. Et les cousins sont trop éloignés pour m'être d'une quelconque utilité. Il faudra que je demande des explications plus détaillées. Plus tard. Pour savoir qui je suis

vraiment et ce que je fais ici. Je n'ai pas envie d'aller plus loin aujourd'hui. Tout finit par s'embrouiller dans ma tête. Fatiguée. Je suis fatiguée. Trop d'émotions. Et surtout trop tard pour reculer. Pour l'instant, j'ai envie de dormir. Là où je suis. Dans cette chambre qui est la mienne, dit-elle. Dans ce lit qui est aussi le mien.

Elle tente de m'entraîner vers la cuisine. Je me détourne. Non, vraiment, je ne veux pas manger, non, je n'ai pas faim, n'insiste pas. Demain. Nous verrons demain.

Je referme la porte derrière elle. Le lit est fait. Enveloppée par l'odeur si inhospitalière de la maison, je me glisse entre les draps sans me déshabiller. Je suis venue les mains vides. J'ai quitté le camp aussi démunie que lorsque j'y suis arrivée. Le temps de penser que j'ai un peu froid, et même vraiment froid par rapport à la fournaise qui règne sous les tentes jour et nuit, et à laquelle j'ai fini par m'habituer, le temps de penser au confort retrouvé d'un vrai lit, d'un vrai matelas, de réaliser que, bizarrement, en cet instant, je n'éprouve aucune appréhension, je m'endors.

Reprise dans plusieurs journaux, plusieurs jours de suite, l'annonce est très précise. Un encadré bien visible au centre de la page. Contrairement à la plupart des avis de recherche qui, depuis la catastrophe, remplissent les pages centrales des quotidiens, elle n'est pas accompagnée de photo. Mais la description est très détaillée : « Je recherche ma fille, prénommée Amina. Âge : 23 ans. Grande de taille, elle mesure environ 1,70 mètre. Très mince. Cheveux noirs, longs et bouclés. Yeux marron clair. Sourcils fins. Teint clair. Signe particulier : une fossette au menton. »

Hormis cette particularité signalée, tel qu'il est dressé, ce portrait pourrait correspondre à celui de milliers d'autres jeunes filles. Seulement, il se trouve que je mesure 1,69 mètre et que j'ai une fossette bien visible au milieu du menton.

La suite de l'annonce comporte des indications sur le lieu et les circonstances de la disparition. « Au moment du tremblement de terre, elle se trouvait chez sa tante, cité des Quatre-Vingts Logements, bâtiment quatre, quatrième étage. Certaines personnes ont certifié l'avoir vue par la suite, dans plusieurs endroits de la ville. Prière à toute personne l'ayant aperçue ou pouvant donner un quelconque renseignement, de s'adresser à madame B. Dounya, au 20, rue du 20-Août, ex-rue des Glycines. »

En lisant, je me fais la réflexion, absurde et déplacée en cet instant, que bon nombre de cités, de rues, de places, de stades, récents ou débaptisés, ne portent plus que des numéros, des chiffres censés permettre au peuple de garder la mémoire des hauts faits de notre histoire. Rien ne rassure plus nos gouvernants que les chiffres et les dates, les commémorations et les références à l'histoire, et plus particulièrement au passé révolutionnaire du pays dans lequel nombre d'entre eux puisent de nos jours encore une légitimité de plus en plus contestée. Une toponymie révélatrice. Une manière comme une autre de tenir des comptes, à défaut d'en rendre.

Dounya a sorti pour moi tous les journaux et les a ouverts sur la table de la cuisine. Elle s'est levée tôt, très tôt. Je l'ai entendue. Je me suis rendormie très vite. Pour préparer le café, elle a attendu que je me réveille. Dès que je me suis assise, sans rien me demander, elle m'en a servi une tasse. Une tasse de café noir avec, à côté, un

grand verre de lait chaud, très chaud, à peine sucré, pour le petit déjeuner. Je ne prends jamais de café au lait. Je m'installe, et c'est en soufflant sur le lait chaud avant de le boire, comme je le fais toujours, que je réalise qu'elle m'a servi sans me demander ce que je voulais. Et c'est exactement ce que je prends chaque matin. Je la regarde. Elle a le dos tourné et s'affaire près de l'évier. Je ravale la question qui me brûle les lèvres.

En ouvrant les yeux ce matin, comme chaque jour, il m'a fallu quelques minutes pour rassembler tous les éléments épars de mon histoire. Pour réaliser que je n'étais plus au camp. Que j'étais dans une maison que j'étais censée connaître ou reconnaître. Je suis bien là. Dans cette chambre. Dans ce lit aux draps fleuris. Avec une femme qui s'accroche de toutes ses forces à moi. Une femme qui me propose une histoire, un passé, un refuge et un amour que je ne peux mettre en doute. Il y a aussi autre chose, un sentiment indéfinissable lié à l'atmosphère de la maison, aux portes fermées, aux mystères que je soupçonne, aux objets qui, sous la lumière du jour, semblent avoir pris un tout autre aspect, une sorte de vie propre, comme détachée d'un environnement extérieur dans lequel il ne leur est fait aucune place.

Particulièrement agitée, Dounya tourne autour de moi. Elle déplace une chaise. S'assoit quelques secondes. Puis se relève. Elle ouvre la bouche comme pour parler ou faire une réflexion, la referme sans rien dire, se rassoit, se ressert du café, va vers la fenêtre entrouverte, semble s'absorber un long moment dans la contemplation du jardin, puis revient vers moi.

J'ai l'impression qu'elle attend quelque chose. Une parole. Un geste. Des questions peut-être. Des réflexions sur elle, sur moi, sur nous, sur cette première nuit passée sous le même toit qu'elle. Sur la maison, enfin retrouvée. Sur ce qui m'est arrivé avant. Dans l'intervalle de temps où, selon elle, nous avons vécu séparées. Oui, elle attend, c'est certain. Je le vois à une certaine façon qu'elle a de se tenir, légèrement voûtée, les épaules basses, la tête légèrement penchée sur le côté. Il y a aussi sa façon de respirer très vite quand elle est troublée par une pensée préoccupante, de soupirer de temps en temps, de veiller à ne rien laisser transparaître sur son

visage, aucune émotion, de paraître toujours être sur ses gardes, de m'observer du coin de l'œil et de ne jamais soutenir très longtemps mon regard. Tout dans son corps indique qu'elle n'a jamais su ou pu se détendre tout à fait. Comme retenue par quelque immémoriale réserve, et peut-être quelque immémoriale douleur.

Ainsi, commence en hésitant *ma* mère déclarée ou prétendue telle, puisque tu ne le sais pas, puisque tu ne le sais plus, je dois d'abord te dire que nous ne vivions plus ensemble depuis quelque temps. Tu as dû t'en apercevoir en rentrant à la maison, en retrouvant ta chambre.

Laisse-moi t'expliquer.

Peut-être que quelque chose dans ce que je vais te raconter t'aidera à retrouver le souvenir de ce que tu étais. De ce que tu étais pour moi. Pourquoi nous ne vivions plus ensemble ? Tout simplement parce que ta tante a accepté de te garder chez elle pendant tout le temps que... que j'étais malade. Car, tout de suite après la mort de ton père, j'ai été malade. Très malade. Très longtemps. On a dû m'hospita-liser. Tu n'en as aucun souvenir, tu étais trop petite. Heureusement. Mais ne t'inquiète pas, tout va bien maintenant. Je vais mieux, bien mieux... et depuis que je t'ai retrouvée, rien ne peut plus m'arriver. Tu as toujours vécu avec moi, en moi, même quand nous étions séparées. Ai-je besoin de te le dire ? Tu es ma fille, mon unique enfant. Tu n'as pas connu ton père. Je ne sais pas ce que ça peut signifier pour toi. Peu importe. Je t'ai maintenant. Ta grand-mère est morte, il y a très longtemps. Juste après la mort de ton père. C'est pour ça que j'ai été obligée de te confier à ta tante Dalila, ma sœur. Que Dieu ait son âme, et l'accueille dans son vaste paradis ! Et elle a dû travailler pour subvenir à nos besoins. Avant cela, nous vivions ici. Toi et moi. Dans cette maison. Et puis quand... quand je suis tombée malade, ce sont nos cousins qui ont occupé les lieux, pendant plusieurs années. Quand ils sont partis, ils ont emmené la plupart des meubles avec eux. C'est pour ça que la maison te paraît si vide, presque abandonnée. Et je n'ai rien pu faire. Ces cousins, c'est tout ce qui nous reste comme famille à présent. Mais tout ça, je te l'ai déjà dit, tu ne t'en souviens pas ?

Mais dis-moi, et toi, même si... même si tu étais toute petite, n'as-tu souvenir de rien ? Aucun souvenir des heures et des jours que nous avons passés ensemble ? Oui, je sais, je sais bien, tu étais trop petite pour être marquée par ce que... ce que nous étions l'une pour l'autre. Mais je ne peux pas croire que mon visage, mes bras,

mon amour n'aient laissé aucune empreinte en toi et que tu ne puisses pas te souvenir de ta mère.

Sa voix se fait véhémence, accusatrice.

Nous sommes assises dans les fauteuils du salon. Face à face. Je ne distingue ni ses traits ni l'expression de son visage. Je ne vois que sa silhouette, auréolée de lumière, en contre-jour. Avant de m'asseoir, oppressée par la pénombre, j'ai ouvert toutes les fenêtres et rabattu les persiennes. Un rayon de soleil joue sur ma robe. Il rampe sur mes genoux. La chaleur traverse le tissu. Elle se propage jusque dans mon ventre. Tout le reste est froid, figé. Mais je suis bien. Je n'ai pas envie de bouger. Je n'ai pas envie de lui répondre. Je sais qu'elle n'attend pas de réponse.

Elle se tait un moment. Puis elle continue. Plus doucement. Plus tendrement. Emportée dans des souvenirs qui balaient toute rancœur. Complainte ou litanie, je ne sais. Les phrases sortent d'elle en vagues successives et, les unes après les autres, atteignent les rivages où je me tiens.

— J'ai longtemps, bien longtemps après t'avoir mise au monde, gardé en creux en moi, en chaud en moi, empreint en moi, le mystère de ta présence, humide et mouvante, et le poids de ton corps, l'énigme et le frémissement, la rumeur et le battement de ton cœur, comme celui d'un oisillon fragile captif au plus profond de moi. Je me souviens de ton premier sourire, à moi seule adressé, ton premier sourire, à jamais inscrit en moi. Je me souviens du son de ta voix quand tu as dit maman pour la première fois ; son écho tendre et lumineux est gravé dans ma mémoire. J'ai recueilli les premiers éclats de ton rire et les ai conservés précieusement. Longtemps je me suis désaltérée à la lumière qui éclairait ton visage quand je te prenais dans mes bras. Et mes mains, aujourd'hui encore, ces mains-là, vois-tu, ont gardé, intact, ineffaçable, exquis, le souvenir de la douceur et de la tiédeur de ta peau.

Sais-tu qu'aujourd'hui encore je pourrais reconnaître, entre mille, les yeux fermés, l'odeur de lait que je respirais dans ton cou, ce parfum d'enfance, d'innocence, à la fois aigre et délicieux ?

J'ai gardé, les uns après les autres, tous les mots que tu apprenais et venais, d'un pas encore mal assuré, m'apporter, comme une

offrande.

Je t'ai relevée quand tu tombais et j'ai soufflé sur tes blessures.

Je t'ai portée.

Je t'ai bercée, soir après soir, et pour toi, dans un souffle, dans un murmure, j'ai chanté comme on respire, comme on caresse, comme on étreint ce que l'on veut retenir.

Je t'ai veillée les soirs où tes rêves hantés de monstres et de chagrins immenses t'empêchaient de trouver le sommeil, et de ma seule voix j'ai chassé les ténèbres et balayé tes peurs.

J'ai essuyé tes larmes et je t'ai consolée quand tu pleurais.

J'ai fêté chacun de tes anniversaires, même sans toi, fleurs de papier et bougies allumées toute la nuit au cœur de ma solitude, jusqu'à ce qu'elles se consomment. J'aurais voulu être auprès de toi, mais je n'ai pas pu.

Un peu plus tard, j'aurais voulu t'apprendre moi-même le ciel et les nuages, la nuit et les étoiles, la terre et les saisons et les couleurs de la mer. Mais je n'ai pas pu.

Je t'ai suivie, ombre attachée à tes pas, partout, là où tu allais, sans que tu le saches, sans imaginer un seul jour, un seul instant que je pourrais ne jamais te revoir.

J'aurais voulu partager tes étonnements, tes découvertes, entendre tes rires, me réjouir de tes joies, faire taire tes plaintes et éloigner de toi les ombres. Mais je n'ai pas pu.

Mais il faut, il faut que tu le saches. Je n'ai eu de souffle que parce que je te savais vivante, présente, même loin de moi.

Je n'ai eu de bonheurs que pendant les brefs instants où, fermant les yeux, je te voyais venir, courir vers moi.

Et surtout, surtout, je n'ai vécu jusqu'à ce jour que pour pouvoir te tenir dans mes bras.

Les yeux mi-clos, les bras croisés sur son ventre, elle se balance d'avant en arrière comme pour bercer ou contenir une indicible douleur. Elle ne doit même pas se rendre compte de ce balancement qui imprime à ses mots un rythme, une force d'attraction presque insupportable. À bout de souffle, épuisée, elle se tait. Mais comme portée par un élan ininterrompu, elle continue de se balancer.

Maintenant elle a les yeux fixés sur moi, mais je sais qu'elle ne me regarde pas. Elle est au-delà. Ses mots, mêlés à la lumière qui se fait plus intense à mesure qu'elle parle, continuent de résonner dans la pièce. Ils hésitent longuement avant de se glisser au-dehors et disparaître.

Quand elle sort du salon, je ne la suis pas. J'essaie de toutes mes forces de réprimer le tremblement qui me secoue tout entière, comme si j'étais soudain transie de froid ou de douleur, en même temps que j'essaie en vain de juguler le flot d'émotion qui m'a envahie pendant qu'elle déroulait son incantation.

Cette femme, qui n'est rien d'autre pour moi qu'une étrangère, je veux, je dois le croire très fort pour ne pas sombrer, cette mère veut me convaincre de sa sincérité. Elle veut m'atteindre, m'ébranler à son tour.

Quelque chose de plus fort, de plus mystérieux et de plus lointain, peut-être aussi de plus douloureux que l'amour habite cette femme. C'est certain. Mais peut-être qu'il ne peut y avoir d'amour sans souffrance. Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Très mince, très grande, tout en angles – parfois aigus –, Dounya ne correspond pas vraiment au portrait que l'on peut se faire d'une mère, d'une femme au foyer digne et respectable. À l'image de celles qui n'ont d'autre parfum que celui des désinfectants et désodorisants, celles qui ne se reconnaissent que quand elles peuvent saisir leur reflet dans le fond d'une casserole soigneusement récurée et qui rangent leurs illusions et leurs rêves entre deux boîtes de conserve dans le placard de la cuisine.

Des images me reviennent par bouffées. Parfois très nettes, avec des détails d'une précision étonnante, parfois floues avec des interférences qui brouillent toute possibilité de reconstitution. Une sorte de va-et-vient dans lequel s'entrecroisent des personnages, des paroles, des cris, des paysages et des lieux aussi.

Incessantes comparaisons que je ne peux m'empêcher de faire tout au long des premiers jours de cohabitation. Il arrive que, très brièvement, des fragments se superposent, et j'ai du mal à coller les morceaux, à me réinstaller dans cette réalité-là. Je ne peux pas encore m'habituer à l'idée que toutes les conditions sont réunies pour que je m'installe pour longtemps dans ces certitudes : j'ai une maison ; une chambre ; une mère ; un passé ; un semblant de famille dispersée, des morts et des vivants ; et beaucoup de problèmes à élucider, des questions à poser que je ne pose pas. Que je ne veux pas poser. Pourquoi ? Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Je vis à présent dans *ma* chambre.

Le linge de maison rangé dans les tiroirs de la coiffeuse est destiné à constituer *mon* trousseau. Une partie du trousseau. L'autre partie devant être fournie, selon les coutumes en usage, par le futur prétendant. Un trousseau qui témoigne d'un goût bien particulier pour les choses anciennes, amassé pièce par pièce depuis des années par une mère prévoyante. C'est peut-être ce qui explique l'aspect passé, presque jauni des draps et des nappes. Les vêtements d'enfant quasi neufs suspendus dans l'armoire ont été *mes* vêtements. En me montrant robes de velours et petits

manteaux de laine, elle a un pâle sourire pour m'expliquer qu'elle les a gardés pour que je puisse à mon tour les faire porter à mes enfants. Quand j'aurai des enfants. Quand elle sera grand-mère. Ils sont en bon état, insiste-t-elle un peu trop fébrilement, comme pour se justifier. Et puis, continue-t-elle, beaucoup de mères n'arrivent pas à se libérer de l'image d'enfant de leur progéniture, même quand fils et filles ont largement dépassé l'âge adulte. Ce n'est pas trop grave, n'est-ce pas ?

Je ne réponds pas, un peu agacée par son insistance et cet attachement presque obsessionnel à tout ce qui se rapporte à l'enfance, à *mon* enfance.

Tous les vêtements que je porte depuis que je suis là appartiennent ou appartenaient aux occupants précédents des lieux, à l'une des filles peut-être. C'est Dounya qui me les a donnés. Elle les a retrouvés, rangés dans une valise à l'intérieur d'un placard. Des vêtements démodés, mais exactement à ma taille. Tout ce que *je possédais* se trouvait, m'a-t-elle dit, chez la défunte tante. Toutes *mes* affaires. Tout a disparu avec elle. Il me faudra de nouveaux papiers d'identité, de nouvelles preuves de mon existence officielle. Encore une fois. Mais il faut que j'en sache plus. Seulement quand je serai prête.

Elle me donne des explications. Par bribes décousues. Elle me livre les pièces d'un puzzle qui ne s'emboîtent pas tout à fait les unes aux autres. Il y a des pièces manquantes. Et d'autres qui détonnent avec l'ensemble. Des notes discordantes. Contradictoires. Ce que je faisais avant ? Rien. Non, *je* ne travaillais pas. Non, *je* n'étais pas fiancée. Oui, *j'*avais eu mon bac, au lycée *j'*étais bonne élève, mais *je* n'ai pas pu aller plus loin. À cause... à cause de la maladie de *ma* mère, bien entendu. *Ma* tante Dalila était très sévère ; elle ne voulait pas *me* laisser sortir. Elle ne voulait pas que *je* travaille ; une jeune fille à garder chez soi, c'est une lourde responsabilité. Bien sûr, bien sûr. Je retrouve toujours et partout ces mots. Ces sentences. Maintes fois prononcées. Maintes fois entendues. Oui, c'est ça, *je* ne travaillais pas, mais *je* pouvais m'occuper de tout dans la maison sans aucun problème. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles ma tante *m'*appréciait tant. Excellente cuisinière, oui, *je* n'avais pas mon pareil pour tout ce qui

concernait la cuisine traditionnelle, couscous, chorba, boureks, rechta et bien entendu toutes sortes de pâtisseries. Essentiel pour prétendre à un avancement ou une promotion dans le statut de fille à marier ! Ajoutons à cela les qualifiants les plus laudatifs : polie, attentionnée, jamais un mot plus haut que l'autre, souriante, compatissante, aimante, charitable... la liste est longue. « *Une spécialité au bout de chaque doigt* », comme le dit Dadda Aïcha. Tous les ingrédients pour postuler au titre de fille et d'épouse idéales, celles qui n'existent que dans les rêves des mères et dans les espoirs toujours déçus des futures belles-mères. Étonnant avec tout ça de n'avoir pas encore été casée ! Non, non, *je* ne portais pas de voile. Pas encore. En jeune fille bien dressée, *je* disais toujours que *je me* conformerais aux désirs de mon mari. Bien sûr, bien sûr. Ça aussi je connais bien. Toutes les jeunes filles doivent accepter l'idée qu'elles devront se soumettre aux désirs de leur mari. Ne pas oublier le pluriel. Essentiel. Leurs désirs. Et le voile fait partie de ces désirs-là. Soustraire sa femme, sa sœur ou sa fille aux regards devient une obligation inévitable, plus encore, une obsession, pour beaucoup aujourd'hui. Tout comme le haïk porté par toutes les femmes aux temps déjà anciens de la colonisation les rares fois où elles étaient autorisées à sortir de chez elles, avait pour fonction de les soustraire aux regards et à la concupiscence des étrangers. Il faut savoir se préserver totalement pour l'Élu et ne pas exciter des désirs si facilement excitables ; c'est à cela que l'on reconnaît les filles et les épouses vertueuses. Et pour ce que j'en sais aujourd'hui, ce sont les filles elles-mêmes qui en sont convaincues.

— Et... et *mes* photos ? Où sont les photos ? Tu dois certainement en avoir. Je voudrais me revoir ; cela m'aidera peut-être à... me retrouver, à te retrouver. Tu as dû en prendre, des photos, comme toutes les mères. Tout le temps où tu n'étais pas malade... tout le temps où nous avons vécu ensemble... Moi bébé, petite fille gracieuse et potelée peut-être, moi enfant, dans les bras de ma mère ou jouant dans un jardin, moi adolescente, renfrognée ou rieuse, posant ou refusant de fixer l'objectif, moi le jour de... Comment ? Moi, tant aimée, tant portée, tant présente, jamais, jamais prise en photo ?

Comme prise en défaut, Dounya hésite un bref instant. Son regard se fait fuyant, sa voix mal assurée trébuche sur les mots.

— Mais si, mais si, bien sûr... j'avais des dizaines et des dizaines de photos de toi. Des albums entiers. Mais tout a disparu. Tout était chez ta tante. Je te l'ai déjà expliqué.

Je crois avoir déjà dit que je ne croyais pas aux coïncidences. Du moins pas à ce genre de coïncidences, un peu trop, comment dire... flagrantes. Des coïncidences qui s'ajustent comme il le faut, au moment où il le faut, très précisément, et qui témoignent souvent d'une sérieuse ressemblance avec ce qu'on appelle habituellement alibi ou bien, encore plus catégoriquement, mensonge, bien plus qu'elles ne s'apparentent à un simple hasard.

En dehors des vêtements, je ne vois rien dans cette maison qui témoigne de la présence d'un enfant ou d'un adolescent. Aucun jouet, aucun livre, aucune trace de *mon* existence passée. Pas de cahiers, pas de lettres, pas de livres, pas de petits bouts de papier sur lesquels auraient subsisté des traces de *ma* vie et de *mes* œuvres, écrites ou dessinées, lisibles ou incompréhensibles. Rien de tout cela.

Il y a là quelque chose qui perturbe un tant soit peu le trop bel édifice patiemment élaboré et si complaisamment décrit par celle qui voudrait tant que je l'appelle maman.

J'ai l'impression presque physique que, depuis que je suis dans cette maison, sans plus aucune notion d'urgence ni même de temps, je me laisse glisser le long d'une pente, sans heurts ni douleur. Sans désir ni impatience non plus. Comme si j'étais contaminée par l'atmosphère torpide du lieu. Je ne sais ni où cela m'entraîne, ni quand je serai arrivée. Tout me semble coloré d'irréalité.

Pour le moment, je n'ai pas envie de creuser et d'aller plus avant dans l'éclaircissement des zones d'ombre que je devine très profondes. Je n'ai pas envie de savoir ce qui se cache derrière les portes fermées, derrière les silences de Dounya, derrière la fébrilité et les réticences de Dounya dès que je lui pose une question précise sur sa vie, sur sa maladie, sur les raisons et la durée de notre séparation, sur les conditions dans lesquelles *je* vivais avec sa sœur qui *m'a* recueillie. Elle trouve chaque fois des échappatoires, une façon d'éluder qui renforce le sentiment que j'ai de me mouvoir dans un brouillard de plus en plus épais, totalement privée de repères.

Elle, elle se contente de me regarder aller et venir dans la maison. Je ne l'entends jamais quand elle se déplace, mais je sens sa présence. Elle n'est jamais très loin de moi. Le matin, en me réveillant, je retrouve entrebâillée la porte que j'ai refermée avant de m'endormir. J'ai fini par la laisser grande ouverte. Je suppose qu'elle doit craindre que je m'en aille. Parfois, quand elle ne se doute pas que je l'observe, elle a dans le regard une telle avidité qu'elle me fait un peu peur. Ou alors, elle s'approche de moi, et j'ai la sensation très nette que, mue par une impulsion irrésistible, elle a envie de me toucher, de me prendre dans ses bras. En me retournant, je surprends sa main levée au-dessus de ma tête, comme pour me caresser les cheveux. Elle sent mes dérobades, les sursauts instinctifs qui me mettent hors de portée dès que sa main se pose sur moi. Elle n'insiste jamais. Nous ne nous sommes pas encore embrassées.

Elle sort tous les matins. Elle fait les courses. Elle revient très vite. Elle ne travaille pas. Je ne sais pas d'où vient l'argent qu'elle dépense. Je pourrais lui poser la question. Mais je n'en fais rien. Elle prépare les repas elle-même sans jamais me demander de l'aider. Des repas très légers qu'elle complète avec des fruits et des desserts achetés tout préparés. Je pourrais l'aider. Mais je n'en fais

rien. Elle fait de temps en temps le ménage au rez-de-chaussée. Un ménage très succinct. Elle passe très rarement la serpillière, et seulement dans la cuisine. Quelques coups de balai, quelques coups de chiffon sur les meubles dans la pièce commune qui nous sert de salon. Une installation très sommaire : deux canapés face à un poste de télévision, un fauteuil très bas, une petite table, le tout perdu dans un espace immense. Pas de tapis, aucun bibelot, aucun tableau accroché aux murs. Un dénuement volontaire, en opposition totale avec la soif d'accumulation habituelle et le clinquant des salons qui caractérise toutes les maisons que j'ai connues autrefois, même les plus modestes.

Je ne suis jamais entrée dans sa chambre. Elle en referme la porte avant de sortir. Je n'ai jamais eu la curiosité de voir ce qu'il y avait à l'intérieur, pas même quand elle sort. Je ne sais pas si elle la ferme à clé. Si elle emporte la clé avec elle quand elle sort. Elle ne monte jamais à l'étage. Ou du moins je ne l'ai jamais surprise là-haut. Un soir, je lui ai demandé si on avait la possibilité d'y entrer, juste pour voir. Elle a éludé. Plus tard, plus tard, de toutes les façons, les pièces sont presque vides, il n'y a rien d'intéressant, à part quelques meubles et affaires personnelles des anciens occupants, nos cousins. Pas grand-chose...

Personne ne vient jamais la voir. Le téléphone posé sur une tablette à l'entrée ne sonne jamais. On dirait qu'elle ne connaît personne. Comme si ma seule présence la comblait et l'avait amenée, depuis que nous vivons ensemble, à faire le vide autour d'elle.

Elle doit savoir que cela m'intrigue. Je n'ai rien d'autre à faire dans la journée que d'aller de la chambre à la cuisine, de la cuisine au salon pour regarder la télévision, du salon au jardin pour faire quelques pas et du jardin à la maison. Je n'essaie même pas de me rendre utile et cela ne la dérange pas. Elle-même passe le plus clair de son temps dans sa chambre. Je ne sais pas à quoi elle occupe les longues heures où elle n'apparaît pas.

Nous nous enfonçons toutes les deux dans le silence. Un silence accordé à l'atmosphère si particulière de la maison.

Elle me répète seulement de temps à autre : je n'ai que toi. Je n'ai personne d'autre que toi. Et ce sont peut-être ces mots, uniquement

ces mots qui, me donnant le sentiment d'exister vraiment, d'être autre chose qu'un buisson de ronces ballotté par des vents contraires, oui, ce sont ces mots-là qui me retiennent auprès d'elle.

Peut-être que le tremblement de terre nous a tous fait basculer dans une autre dimension. Dans une autre relation au temps et à la réalité des choses.

Peut-être que tout ce qui arrive depuis lors, ces visions, ces rencontres, ces départs, ces hurlements de révolte et ces prédications menaçantes ne sont que vaines tentatives de reconstituer un monde à jamais anéanti. Et que nous, survivants, rescapés, sinistrés, réchappés de cette fin d'un monde par le fait de circonstances obscures, inexplicables, avons, sans même nous en apercevoir, substitué au chaos un autre ordre, un autre équilibre sur lequel le temps n'a plus aucune prise.

Peut-être aussi que les mensonges successifs sur lesquels je tente de bâtir ma vie ne sont en vérité que glissements successifs et programmés vers une autre forme d'anéantissement.

Éblouissements et vertiges ne seraient alors que les manifestations sensibles des effets de cette lente aspiration vers un monde hypogé où rien de ce qui est construction et création humaines, qu'elles soient matérielles ou spirituelles, ne saurait subsister.

Dadda Aïcha a envoyé Mourad à ma recherche. Nous ne nous sommes plus revues depuis mon départ. Elle voudrait simplement avoir de mes nouvelles.

Il n'a eu aucun mal à me retrouver. L'histoire pathétique de cette fille qui a été retrouvée plusieurs semaines après la catastrophe, par une mère courageuse et éplorée, a fait le tour de la région. Sans doute aussi le tour du monde, grâce aux médias qui ont rapporté l'événement. Heureusement qu'aucun photographe n'était présent pour immortaliser l'instant. J'ai moi-même lu l'article qui nous concernait. Un article très détaillé, sur plusieurs colonnes. Avec une mention spéciale puisque, pour une fois, a souligné l'auteur de l'article, « *faible rayon d'espoir au milieu de la terrible catastrophe qui s'est abattue une fois de plus sur le peuple algérien dont les capacités de résistance ne sont plus à démontrer* », la fin en est heureuse.

L'enfant et la mère se portent bien.

C'est d'ailleurs à l'occasion de la publication de l'article en question, intitulé « Émouvantes retrouvailles » et accompagné de multiples témoignages des sinistrés du camp huit présents sur les lieux au moment des faits, que l'affaire de la fillette disparue pendant le tremblement de terre qui a ravagé la ville d'El Asnam – baptisée depuis Chleff, sans doute afin de conjurer le sort qui s'acharne sur elle ² – a été exhumée. Les journalistes, sans doute relancés par la mère, en profitent pour lancer un appel à témoins, plus de vingt ans après les faits.

Qui l'entendra ?

L'homme, un militaire, qui, le 10 octobre 1980, quelques minutes après la deuxième secousse, plus meurtrière encore que la première, a arraché Nawal, la petite fille âgée de trois ans, légèrement blessée aux genoux, des bras de son oncle qui venait de la sauver ?

Celui ou ceux qui l'ont évacuée par hélicoptère et emmenée ensuite dans un lieu qui restera introuvable malgré les recherches acharnées de la mère qui, pendant plusieurs années a sillonné, sans résultat, tout le pays et fouillé tous les hôpitaux, tous les orphelinats et même les morgues ?

La famille qui a recueilli, sans le savoir ou en toute connaissance de cause, qui pourrait le dire, la petite fille devenue femme aujourd'hui ?

La jeune fille elle-même, intriguée par le titre, le contenu de l'article et les précisions qui y sont développées, ou simplement alertée par un mystérieux pressentiment ?

Dounya a lu l'article avant moi. C'est elle qui achète les journaux en même temps qu'elle fait les courses. Elle me l'a montré. Elle m'a demandé de le lire. Ce jour-là, elle a parlé. D'une voix blanche, elle m'a demandé si je pouvais comprendre la douleur d'une mère à qui on arrache son enfant, sa petite fille. Sa douleur de la savoir vivante, loin d'elle. Puis elle est sortie de la cuisine. Elle est allée dans le jardin. Elle y est restée longtemps. Seule.

C'est elle qui a ouvert quand Mourad s'est présenté devant la grille.

Petit frère, Mourad, il est là, devant moi, transformé, grandi, je le jurerais presque, sûr de lui, si volubile, si heureux de m'annoncer son prochain départ. De m'assurer sur un ton nouveau, à la fois tranquille et grave, qu'il me donnerait des nouvelles, dès son arrivée là-bas. Qu'il me tiendrait au courant de tout. Si heureux de m'énumérer toutes les démarches effectuées pour enfin pouvoir dire qu'il est maintenant certain de toucher au but. De me raconter par le menu tous les travaux qu'il a faits pour réunir et remettre à un intermédiaire l'argent exigé par les deux marins du port d'Alger qui doivent l'aider à embarquer clandestinement sur un bateau en partance pour l'Europe. Pour quel pays ? Il ne sait pas. Peu lui importe. C'est immense, l'Europe ; il y a de la place pour tous ceux qui veulent réussir. Il sera magicien. On aime les magiciens là-bas. Il connaît les noms et les tours des plus grands magiciens. Il les a vus à télévision, vêtus d'habits de lumière. On les admire. On les acclame. On les respecte. On leur fait de la place. Même quand ils ne sont pas passés par l'école. Il suffit qu'ils aient du talent. Et puis, après, le Canada. Ou l'Australie. C'est immense, le monde. Il suffit juste de quitter ce pays et après... Il ouvre grand les bras, comme pour étreindre la terre entière.

Je sursaute à l'énoncé du chiffre qui représente le prix de la traversée clandestine. Oui, c'est une somme considérable, oui, bien sûr, mais le résultat lui aussi sera considérable. L'aboutissement des rêves qu'il trimballe dans sa tête depuis si longtemps.

— Mais dis-moi, petit frère, et si je voulais... si moi aussi...

Mourad part d'un grand éclat de rire. D'un geste circulaire, il désigne tout ce qui est là, autour de nous. La maison. Le jardin.

— Toi ? Toi, pour l'instant tu es là, et tu as ça. Tout ça. Et puis... et puis ta mère... tu ne voudrais pas partir maintenant qu'elle t'a retrouvée ! Accroche-toi. Mais ne t'inquiète pas. Attends un peu. Laisse-moi le temps d'arriver, de me poser et... je te trouverai quelqu'un là-bas. Quelqu'un de chez nous, bien sûr. Quelqu'un de bien. Riche et tout... Et il reviendra jusqu'ici pour te chercher. Je ne t'oublierai pas. Je te le promets, Wahida. Ah, oui, c'est vrai ! J'oubliais ! Tu ne t'appelles plus Wahida ! Alors, dis-moi, comment on doit t'appeler maintenant ?

Au moment de partir, debout, face à moi, il hésite un instant. C'est moi qui vais vers lui. J'ai envie de l'embrasser. Il s'approche un peu plus. Sans me regarder, dans un geste brusque, il me tend la joue, puis s'écarte très rapidement. Comme ceux qui n'ont pas l'habitude d'embrasser, ni d'être embrassés. Puis il se détourne et s'en va, à grands pas pressés.

2. *El Asnam*, veut dire en arabe « les idoles », idoles dont on sait que l'adoration a été interdite dès l'apparition de l'islam. Leur destruction a été l'un des actes fondateurs de la religion. De là à faire le lien avec les nombreux tremblements de terre qui ont ébranlé la ville (1954, 1957, 1980)... qui sait ?

Engourdissement, pesanteur, oisiveté et silence. On dirait que, depuis mon arrivée ici, j'ai avalé une bonne dose de tranquillisants, ou, plus forts encore, des stupéfiants aux effets si puissants, si prolongés, qu'ils annihilent en moi tout désir, toute envie d'aller de l'avant.

Étrange tête à tête.

Des journées passées à se guetter, à se croiser, à s'observer comme deux boxeurs appelés à s'affronter et qui retardent l'instant de la confrontation, attendant chacun de déceler le point faible de l'adversaire.

Les uns après les autres, les jours se dissipent et ne laissent dans leur sillage qu'une impression diffuse et oppressante de vacuité. Nous vivons dans une attente éprouvante puisqu'elle n'en est pas une, puisqu'elle est sans objet. Comme si nous avions l'intuition irrationnelle de l'imminence d'une terrible catastrophe. Encore plus terrible que celle qui nous a réunies.

Et quand les questions se pressent en nuées denses, quand elles m'emplissent la tête de leur vacarme, de leur impatience, l'odeur se déploie à nouveau. On dirait qu'elle sort de moi. Toujours aussi forte. Intense. Terrible. Elle envahit même des lieux que je croyais jusqu'alors préservés. Elle se répand, comme pour me pousser à revenir, à me retourner. Je m'arc-boute. Je résiste. De toutes mes forces. Je ne veux pas céder. Nuages. Éclaircies. Je ferme les yeux. Je verrouille toutes les issues.

Non, tout ça ne peut pas durer. Nous le savons très bien toutes les deux. Derrière nous, un gouffre au fond duquel grouillent silences et mensonges. Devant nous, un espace voilé de brume, d'une opacité impénétrable et dont nous ne pouvons même pas mesurer l'étendue. Nous nous tenons pour l'instant sur le même bord, très près l'une de l'autre, différant par un accord tacite le moment où il faudra nous résoudre à avancer, certainement retenues par la crainte que tout bascule, une fois de plus.

Il y a aussi les signes. Ceux qu'on interprète. Toujours dans le désir de les accorder aux réponses que l'on espère trouver. Ceux aussi qu'on ne veut pas voir et qu'on écarte, en sachant pourtant qu'on ne pourra pas les ignorer indéfiniment.

Je pourrais ouvrir les portes, et m'en aller. Rien de plus facile. Je sais où sont les clés. Dounya ne se donne pas la peine de les cacher. D'abord parce qu'elle doit savoir que, si j'en avais vraiment envie, je partirais. Ce ne sont pas des portes fermées qui pourraient me retenir.

Je pourrais retourner là-bas, au camp. Disposer peut-être d'un coin à moi, chez Dadda Aïcha puisqu'elle loge maintenant, comme presque tous les sinistrés, dans un chalet. Je sais bien qu'elle serait heureuse de me revoir, de m'accueillir à nouveau et de me garder auprès d'elle.

Je pourrais aussi m'en aller pour une destination autre. Mais je m'en sais aujourd'hui incapable. Quelque chose me retient ici, dans cette maison dont l'odeur, toujours aussi forte malgré les fragrances de vie qui viennent s'y mêler, m'est devenue maintenant familière.

Je me lève le matin, presque toujours à la même heure. Toujours après Dounya. Je sais qu'elle ne dort pas beaucoup. Je l'entends marcher dans sa chambre une bonne partie de la nuit. Je vais la rejoindre dans la cuisine. Je sais qu'elle m'attend. Sa présence ne m'apparaît plus comme exaspérante, difficile à supporter. La maison non plus. J'ai même parfois l'impression d'une attraction presque irrésistible. Je ne sais ni quand ni comment elle a pris naissance et s'est développée en moi. Elle semble venir de plus loin que ma conscience propre. Je ne sais pas tout. Je n'ai pas encore tout découvert de cette vie-là, celle qu'elle me propose. J'essaie parfois de déchiffrer ce qui se cache derrière son front toujours barré de deux rides profondes qui semblent se creuser davantage quand elle me regarde. J'essaie de la surprendre, d'attendre qu'elle soit à découvert et donc plus vulnérable pour m'installer auprès d'elle et poser une question. Le soir par exemple, lorsque nous sommes installées en face de la télévision. Avec un prétexte quelconque, par exemple une réplique saisie au vol dans un film ou au cours d'un débat. Mais elle refuse de parler d'elle et de revenir sur un passé dont la seule évocation la trouble et provoque en elle une agitation incontrôlable. Elle ne désire pas s'aventurer au-delà de ce qui nous lie, elle et moi, de cette passion nourrie d'absence et de manque. Tout en elle est entièrement, éperdument, exclusivement fondé sur

les liens qui la rattachent à son enfant. À croire qu'elle n'existe aujourd'hui et n'a existé, depuis toujours, si je me fie à ses réactions et ses propos, qu'en tant que mère. Les allusions, les détours et déviations que j'emprunte pour m'approcher un peu plus d'elle, pour lever le voile qu'elle maintient baissé sur un secret que je pressens sans pouvoir en déterminer la nature, la gravité et l'objet, en un mot toutes mes tentatives pour tenter d'ouvrir une brèche sont vaines et se heurtent à une résistance inentamable.

J'ai décidé d'aller rendre visite à Dadda Aïcha et à Nadia. Dounya m'accompagne. Dans le taxi qui nous emmène vers le camp, j'essaie de retrouver le souvenir de mon premier voyage avec elle. Tout est flou. Confus. J'ai la sensation de vivre depuis ce jour-là dans un rêve, dans un lieu clos, cernée de portes fermées dont je ne parviens pas à trouver les clés.

En arrivant, je ne reconnais pas les lieux. Là où se dressaient des tentes de toile bleue et verte, je retrouve un ensemble de petites maisons, une installation nouvelle qui ressemblerait à un village de vacances.

Des allées rectilignes, bordées de chalets, préfabriqués bien sûr, mais avec un confort dont on n'aurait pas osé rêver il y a seulement quelques semaines. Légèrement surélevées par rapport au sol, accessibles par deux marches, ce sont deux pièces, toutes petites, mais avec une porte, des fenêtres, des murs, un parquet et un plafond. Le tout en bois. Une vraie maison, quoi ! Il y a même une petite cuisine et une salle de bains. Des équipements assez rudimentaires mais qui représentent un progrès considérable, un véritable luxe pour qui a vécu dans la promiscuité et l'infection des fosses d'aisance.

Mais le plus important, c'est l'assurance que, quelle que soit la force des répliques, on pourra en réchapper, à moins que la terre ne s'ouvre et nous engloutisse, précise Dadda Aïcha qui nous reçoit sur le pas de la porte. Elle est seule. Nadia n'est pas encore rentrée du lycée. Je pensais retrouver *ma* grand-mère souriante, heureuse d'avoir un toit sur la tête comme elle le souhaitait si ardemment, mais je retrouve une vieille femme comme amenuisée, et qui s'avoue bouleversée par le départ de Mourad dont elle n'a plus aucune nouvelle. Je la trouve étonnamment transformée en si peu de temps. Moins vive, moins combative, vieillie, atteinte de façon brusque par l'âge, ou peut-être par une tout autre usure. La lueur qui donnait à son regard une vivacité et une acuité rares chez les personnes de son âge, semble s'être voilée, comme sous l'effet d'une tristesse qu'elle tente tout d'abord de nous cacher. Elle a toujours auprès d'elle Nadia, sa petite-fille, son miracle, son rayon de soleil, son bâton de vieillesse sur lequel elle s'appuie de plus en plus, précise-t-elle en soupirant. Nadia qui ne l'abandonnera jamais,

jamais, elle le répète plusieurs fois, comme pour s'en convaincre, et qui ira avec elle jusqu'au bout des jours qui lui restent à vivre. Mais, mais... Mourad, c'était autre chose. C'était un homme. Il les protégeait. On a toujours besoin de la présence d'un homme dans une maison. Même si cet homme n'est encore qu'un enfant. Pas seulement pour les services qu'il peut rendre. Et puis, avec tout ce qui se passe ici, toutes les personnes étrangères au camp qui rôdent à toute heure du jour, avec les vols de plus en plus nombreux, de plus en plus audacieux et les agressions de plus en plus fréquentes, elle a peur. Elle qui a toujours vécu seule, sans mari, sans fils, sans jamais craindre autre chose que les djinns, toute seule au fond de son jardin, dans sa petite baraque entourée de plantes et de fleurs, elle reconnaît amèrement que tout a changé aujourd'hui. Comme si toutes les pulsions réprimées avaient trouvé un terrain propice pour s'exprimer, exaspérées avec le paroxysme atteint dans la détresse. Tous sont saisis d'une avidité sans précédent, même pour elle qui a vécu les guerres, les privations, la misère. Non, plus encore, rectifie-t-elle très vite, une rapacité, c'est le mot le plus exact, une rapacité sans limites s'est emparée de la plupart des êtres concernés directement ou indirectement par la catastrophe. Aussi bien ceux qui l'ont vécue que ceux qui en vivent et en profitent sans scrupule, même s'il faut pour cela spolier les plus démunis. Une rapacité qui annule toute générosité, tout sentiment d'humanité parfois. Avec des comportements incohérents, contradictoires. Allant de la compassion la plus sincère et la solidarité la plus active, à l'égoïsme le plus forcené et la dureté la plus inflexible face aux épreuves qui frappent les autres. Comme si chacun, ayant fait le plein de malheurs, ayant dépassé le seuil de toute souffrance supportable, avait surdéveloppé un instinct de conservation proche de la prédation pour certains. Et Dadda Aïcha ajoute d'un ton las que le tremblement de terre n'a pas seulement détruit des édifices et arraché des milliers de personnes à l'affection de leurs proches, mais qu'il a aussi ébranlé toutes les croyances, perverti tous les comportements et mis à nu les aspects les plus primaires, les plus haïssables, les plus odieux de la nature humaine. Et le retour aux traditions religieuses les plus anciennes, les plus rigoureuses, n'est pour beaucoup qu'une façon de se donner bonne conscience. Une absolution à peu de frais,

entièrement fondée sur des pratiques, et seulement sur des pratiques, les plus visibles, les plus voyantes possibles. Mais Dieu, Lui, sait ce qui se cache au fond des cœurs, dit-elle en levant les yeux au ciel. Il sait tout. Et ce n'est pas avec des voiles, des prosternements et des invocations bruyantes excédant toute mesure, qu'on peut espérer pouvoir masquer la noirceur et infléchir le jugement divin.

Dans ces propos, il ne reste plus aucune place pour la moindre lueur d'espoir en l'homme. Je suis profondément bouleversée par le découragement qui se lit clairement dans toutes les paroles et tous les gestes de Dadda Aïcha. Elle semble s'être laissé gagner par un abattement, un épuisement mental et physique contre lequel mes reproches ne peuvent rien.

— Tu n'as pas le droit de te laisser aller ainsi. Et Nadia ? Elle a besoin de toi. Elle est toute jeune encore. Tu l'as sauvée. Tu nous as sauvés. Tu nous as pris sous ton aile, sans nous poser de questions. Tu étais là, au moment où nous avons eu besoin d'une main tendue, d'une affection vraie, d'un amour sans contrepartie, parce que nous sommes arrivés les mains vides. Tu nous as aidés à nous réconcilier avec nous-mêmes et avec la vie. Tu nous as redonné le goût des saisons, envie de croire que les lendemains étaient possibles. Tu nous as même dit qu'il suffisait d'ouvrir grand ses yeux et son cœur pour que la lumière se fasse. Ce sont tes mots. Tu nous as appris qu'il suffisait de parler aux arbres et aux fleurs pour qu'ils s'épanouissent. Non, tu n'as pas le droit, cela ne te ressemble pas...

J'insiste. Je la secoue. Elle se laisse faire, ne m'oppose aucune résistance, avec simplement un léger sourire aux lèvres. Comme si tout ce que je pourrais dire ou faire ne l'atteignait pas. Je me retourne vers Dounya assise à côté de moi sur le matelas posé à même le sol. Elle a suivi la conversation sans dire un mot. Elle est certainement très proche de Dadda Aïcha à ce moment-là. Je le vois à l'expression de son visage, aux plis amers qui semblent s'être creusés un peu plus aux coins de ses lèvres. Sans réfléchir, je propose :

— Dis, et si nous emmenions avec nous Dadda Aïcha et Nadia ? La maison est grande. Et.. et il y a le jardin. Il est totalement

abandonné. Dadda Aïcha pourrait s'en occuper, elle sait. Et je l'aiderais. Elle me montrera comment faire. Je suis sûre que cela ne posera pas de problèmes. Elles se sentiront en sécurité. Nadia pourrait dormir avec moi, dans la chambre...

Au moment où je prononce son nom, Nadia ouvre la porte. Elle entre. Elle pousse une exclamation de joie en me voyant et se jette sur moi. Elle me serre avec fougue dans ses bras. Je suis un peu surprise. Je ne suis pas habituée à pareilles effusions. Il est vrai que nous ne nous sommes pas vues depuis assez longtemps. Mais...

— Je suis heureuse, oh tellement heureuse !

Elle aussi a changé. Elle est radieuse. La petite pièce paraît brusquement illuminée par sa seule présence. Elle apporte un tel souffle de vie que j'ai du mal à la reconnaître, à retrouver en cette jeune fille si manifestement épanouie, rayonnante, l'adolescente meurtrie et réservée que j'avais laissée il y a quelques jours seulement. Je ne crois pas que ce bonheur qu'elle manifeste aussi insolemment soit dû à ma seule présence. Tout, ses gestes, sa voix, l'éclat de son sourire, tout en elle exprime une exaltation, un enthousiasme presque excessif qui contraste terriblement avec l'infinie tristesse que révèlent l'attitude et les paroles de Dadda Aïcha.

Nadia ne me laisse pas le temps de réagir. Elle embrasse rapidement Dounya, et sans prendre le temps de répondre à ses salutations, m'attrape par la main, me tire, m'oblige à me lever et m'entraîne dehors.

— Il faut, il faut que tu saches. J'ai retrouvé Amine, oui, tu te rends compte, nous nous sommes retrouvés. Il était allé chez des parents, à Alger. Et maintenant il est là. Il est revenu. Et il m'a cherchée. Tu te rends compte, il m'a cherchée. Nous nous sommes revus. Nous nous revoyons tous les jours. Dadda Aïcha le connaît. Je le lui ai présenté. Elle le trouve bien, très bien. Tu verras... Il... il est encore plus merveilleux, plus gentil qu'avant.

Je ne sais pas qui est Amine. Je devine simplement qu'il remplit sa vie aujourd'hui. Au point de la transformer si radicalement qu'elle déborde du désir de raconter, de partager son bonheur avec la terre entière, elle d'ordinaire si rétive, si maussade, si peu démonstrative.

Dans le flot de ses paroles, je retiens qu'elle connaît ce garçon depuis longtemps. Et même avant. Avant de tout perdre. Je réalise en même temps que cela veut dire qu'elle n'a pas tout perdu. Et que c'est cette certitude qui l'a métamorphosée.

— Tu sais, non tu ne sais pas tu ne peux pas savoir, puisque je ne te l'avais jamais dit, j'avais trop honte... c'est avec lui que j'étais le jour... le jour du tremblement de terre. C'était ça mes remords... tu comprends maintenant ?

Plus aucune trace dans sa voix de l'émotion qui la ravageait au temps où, profondément bouleversée, elle évoquait ce jour, cet instant. Elle se délivre de son mensonge, affronte ma stupeur avec un naturel et une absence totale de gêne qui me déconcertent. Elle continue sur le même ton.

— Quand tu sauras ce que c'est... mais peut-être que tu as déjà rencontré quelqu'un, que tu as connu un homme, que tu l'as aimé, on ne peut pas savoir. Peut-être même que tu n'es plus vierge. Moi, je me suis donnée à lui. Entièrement. Pas comme les autres filles, celles qui sortent avec un garçon et qui flirtent et qui... qui font tout avec lui, tout, sauf... tu comprends ? Parce qu'elles veulent se garder vierges pour pouvoir trouver un mari. Je trouve ça indigne d'un amour, d'un véritable amour. Mais nous... nous, ce n'est pas pareil. Bien que ce soit dur, très dur de nous retrouver. Il n'y a pas beaucoup d'endroits ici pour vivre un amour. Mais on se débrouille, un jour ici, un jour là... Et je vais te dire, j'aime plus que tout être dans ses bras. J'aime quand il m'embrasse, quand il me touche, quand il pose ses mains sur moi, quand il caresse mes cheveux, quand il effleure mes seins. J'aime son odeur, sa peau, ses yeux. J'aime le savoir bouleversé et fébrile à l'idée de me tenir contre lui, tout contre lui. Dire que j'aurais pu mourir, disparaître sous des tonnes de pierres sans jamais avoir connu ça !

Je l'écoute en silence, stupéfaite par la crudité de ses propos. Nadia a dix-sept ans. Je n'aurais jamais pensé qu'une jeune fille de son âge pouvait parler aussi librement de son corps, de ses sensations les plus intimes. Bien sûr, il y avait eu Sabrina, mais...

— Si tu avais vécu ça, tu le saurais. Toutes les fibres de ton corps te le rappelleraient. Non, tu n'aurais pas pu oublier ça. C'est... c'est comme si tu te laissais envahir ou submerger par une vague, lente,

tiède, d'une douceur, d'une violence et d'une intensité exquis, inouïes, et que tu te laissais emporter, sans résistance aucune, sans pouvoir ni vouloir te débattre pour y échapper, surtout pas, jusqu'à ce que tu sentes s'ébranler et se répandre en toi cette même douceur, cette même violence...

Nadia s'est arrêtée. Elle est debout dans la clarté adoucie de ce jour d'automne, face à moi. Si nette, si belle dans le soleil. Je remarque seulement maintenant sa silhouette si harmonieuse, l'allégresse tranquille qui confère à ses gestes une grâce nouvelle, ses hanches rondes bien prises dans un jean serré, sa poitrine haute, presque insolente sous un pull-over moulant, ses cheveux aux reflets d'un brun chaud, tombant librement sur ses épaules.

En l'écoutant, en la regardant, j'ai l'impression d'avoir derrière moi des centaines, des milliers de jours inutiles, stériles et creux ; je m'aperçois que depuis très longtemps je ne suis plus à l'écoute de mon corps. Mais l'ai-je été un jour ? Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Je suis troublée par les sensations inconnues et les images que lèvent en moi les mots de Nadia, la bouleversante beauté de Nadia, sa plénitude irradiante en cet instant.

Et puis, je ne sais pas pourquoi, j'ai soudain le cœur serré par une angoisse incontrôlable. Comme si j'avais peur pour elle. Comme si, tout au fond de moi, quelque chose me disait que tout bonheur obtenu au prix d'une transgression est nécessairement menacé, nécessairement précaire. Comme si je ne pouvais pas croire qu'elle puisse vivre en toute liberté pareil épanouissement, pareille exultation du corps, pareil amour. Avant de penser « en toute liberté », j'ai d'abord pensé « en toute impunité ». Cela ne me surprend pas. Je sais depuis toujours, sans même pouvoir situer l'origine de ce savoir incrusté en moi, à quel point je suis marquée et corrompue par une morale exclusivement basée sur la faute et le péché, sur le châtiment et l'expiation. Tous mes efforts pour faire table rase des enseignements répressifs, pour effacer les vérités assénées, pour extirper, pour arracher de moi les préceptes inculqués, pour oublier et renaître, ne servent finalement à rien. Des mots, rien que des mots. Je suis pervertie. Je crois.

Nadia me prend par le bras et nous revenons sur nos pas pour rejoindre Dadda Aïcha et Dounya restées ensemble dans le chalet. Avant d'entrer, elle me retient sur le seuil et plonge son regard dans le mien :

— Peu m'importent le regard et les jugements des autres. J'ai l'intention d'aller jusqu'au bout, de vivre pleinement, de faire jaillir l'éternité de chaque instant, comme si c'était le dernier. C'est la leçon que j'ai retenue de ce que nous avons vécu ici. La seule leçon qui vaille la peine d'être retenue. Je suis sûre que ma mère et Leïla, que Dieu ait leur âme, me comprendraient, m'approuveraient. Ma mère surtout. Il ne pourrait pas en être autrement. Et tu sais pourquoi ? Tout simplement par amour. Tu comprends ? Quand on aime vraiment son enfant, la seule chose qui doit compter, où que l'on soit, c'est de le savoir heureux !

Elle va s'asseoir à côté de Dadda Aïcha, se serre contre elle. Elle lui passe le bras autour des épaules, comme pour la protéger. Et pour la première fois depuis que je l'ai revue, je retrouve le sourire inimitable de Dadda Aïcha, plein de tendresse et de malice.

Les rôles sont inversés.

C'est maintenant Nadia, forte d'un amour vécu et partagé, qui rassure et protège Dadda Aïcha.

« C'est comme si tu te laissais envahir ou submerger par une vague, une vague lente, tiède, d'une douceur, d'une violence et d'une intensité exquis, inouïes, et que, sans résistance aucune, tu te laissais emporter, sans pouvoir ni vouloir te débattre pour y échapper, surtout pas, jusqu'à ce que tu sentes s'ébranler et se répandre en toi cette même douceur, cette même violence... »

Les paroles de Nadia résonnent en moi. Elles ont atteint un lieu très obscur dans ma mémoire et s'y sont installées. Je n'ai oublié aucun mot de cette déclaration vibrant d'une passion que je n'ai pas encore rencontrée. Je m'en serais certainement souvenue...

Ce n'est pas la première fois que j'entends parler de ce prodigieux vertige qu'elle décrit si bien, sans fausse pudeur, visage et corps resplendissants, comme un défi à toutes les noirceurs décrites par Dadda Aïcha. Il y a les livres, bien sûr, expériences vécues ou imaginées, crûment détaillées ou suggérées, le plus souvent par des hommes, mais c'était une autre réalité. Des femmes ont déjà fait allusion devant moi, avec des sourires entendus et de longs soupirs éloquents, à ce mystère innommable, invisible et insaisissable à l'intérieur même de notre corps et qu'elles n'évoquent entre elles qu'à mots couverts. Ce qu'elles appellent, par peur des mots ou par ignorance, je ne sais pas, « cette chose-là ».

Presque incidemment, Nadia a fait cette remarque : « Je ne sais pas si tu es toujours vierge. » Ce n'était pas vraiment une question. Juste, dans le cours de la conversation, une interrogation qui n'attendait pas de réponse. Je ne savais pas qu'on pouvait parler de la virginité de cette façon-là. Avec une légèreté qui ôte à ce mot le poids dont le lestent des siècles de prescriptions morales coercitives et de traditions aliénantes.

Quelque chose frémit en moi et semble remonter à la surface, à la seule évocation de ça, de... de cette chose-là. Cela fait bien longtemps que j'avais... que je n'avais pas...

Un écho. Une petite musique. D'abord plus légère qu'un prélude. Un trouble. Plus encore, une excitation. D'abord timide. Une sorte de tremblement tout intérieur qui prend sa source dans cet écho, dans ces mots que je redis à voix basse.

Je suis debout dans ma chambre. Je suis debout face au miroir de l'armoire. Je suis nue. Je me regarde. Je me découvre. Je découvre

ce corps. Le mien, sans aucun doute possible. Je suis à la fois regardée et regardante. D'abord avec mes yeux. Puis avec mes mains. Je découvre mes lèvres. Lèvres de femme. J'en suis le contour du bout des doigts. Renflement si doux, si tendre de ces lèvres fermées. Encore farouches. Encore scellées. Et cette courbure. L'attache frêle, et solide à la fois, de mon cou. Mes épaules. Je découvre mes bras. Mes seins. Mon ventre. Mon sexe. Mes cuisses. Ma peau. Avec mes doigts. Je me touche. Je me regarde. Je me caresse. Douce et lente caresse. Qui effleure et parfois s'attarde, se précise. À peine. À fleur de peau. À fleur de conscience. Porté par le souffle de mes audaces, mon désir naît enfin et se déploie en longues traînées vibratiles. Des frissons naissent et se propagent en ondes subtiles dans mon ventre, dans mes reins. Un battement sourd naît au-dedans de moi et épouse les pulsations de mon cœur, mon cœur qui s'accélère.

Je ferme les yeux. Je ne veux plus.

Se pourrait-il que d'autres mains m'aient caressée, aient parcouru mon corps ? Qu'elles aient fait naître en moi, pareil... pareil tremblement ? Que des mains d'homme m'aient effleurée, lentement, aussi lentement, aussi doucement, jusqu'à... jusqu'à... ? Que d'autres yeux m'aient vue comme je me vois en cet instant ?

Je ne vois aucun signe.

Je ne lis aucune empreinte, aucune trace sur ce corps qui m'apparaît comme étrange, étranger, depuis le jour où la terre a expulsé ses entrailles. Oui, étranger, au point d'oublier qu'il pouvait s'émouvoir.

Je ne sais pas, je n'ai jamais su ce qu'est la jouissance, sauf celle que je me donne en cet instant.

Je comprends maintenant, maintenant seulement, la profondeur et les ravages de l'oubli.

Et... et il y a, debout au centre de la chambre, cette fille, Amina, qui se regarde dans la glace, qui me regarde...

Je n'ai pas besoin de clés. Il me suffit de tourner la poignée. La porte s'ouvre. Elle n'était pas verrouillée. Je crois que je le savais depuis le premier jour.

Je pénètre dans la pièce. Elle est aussi vaste que le salon du rez-de-chaussée. Poussière et pénombre. Des rais de lumière traversent les persiennes refermées et font des stries sur le carrelage, le même que celui des pièces du bas. Dans un coin, une armoire à deux battants. Quelques chaises repoussées contre le mur face à la porte. Près de la fenêtre, un meuble, une commode à trois tiroirs, un peu plus grande que celle qui est dans *ma* chambre. Posée sur le meuble, une grande statue en bronze. Dédoublée par le grand miroir accroché au mur, juste au-dessus. J'ai la très nette impression que deux femmes se font face, identiques. Deux femmes agenouillées dans une attitude d'imploration, les bras tendus vers le ciel.

Je m'approche du meuble. Le premier tiroir résiste un peu quand je tire pour l'ouvrir. Des chemises en carton. Des papiers. Des documents divers, factures de téléphone, de loyer, de gaz et d'électricité. Tout est classé et soigneusement rangé dans des enveloppes. Je lis le nom inscrit. Oui, c'est le nom des cousins de Dounya. Ils portent le même nom de famille. Ainsi, ils ont vraiment vécu ici. J'en ai la preuve entre les mains.

Puis j'ouvre le second tiroir. Posés les uns à côté des autres, des albums photo, trois grands albums luxueusement reliés. Filets dorés sur couverture de cuir vert. Dans les albums, des photos, en quantité. Je tourne les pages, lentement. Sur chacune des pages, glissées sous un film de plastique transparent, deux ou trois photos. La plupart en noir et blanc. Personnage central : Dounya. Cela commence avec la photo de Dounya adolescente tout en angles et en raideur, manifestement trop vite grandie, fixant l'objectif d'un regard sombre. Puis Dounya enlaçant une femme plus âgée, sa mère sans doute, même sourire, même regard. Dounya en habits de fête, tenant par la main une fillette qui lui ressemble, vêtue pareillement. Sa sœur Dalila, je présume. La tante qui m'aurait accueillie, élevée, et qui a disparu au moment où nous nous sommes retrouvées. D'autres photos encore. Presque toutes de la même période, le temps des amis et de l'insouciance clairement affichée. Aucune trace de sa petite enfance. Aucune non plus de ces

dernières années. On dirait qu'une seule période de sa vie a compté. Qu'elle n'a voulu en retenir qu'une seule. Il y a visiblement des blancs dans son histoire.

Je feuillette un à un les albums avec l'impression d'entrer par effraction dans un univers très différent de ce que je connais d'elle. J'ai du mal à ajuster, à faire coïncider les deux images de cette personne aujourd'hui si taciturne, si secrète. Je parcours sa vie, une partie de sa vie du moins, instant par instant. Là, debout au bord d'une plage, en maillot deux pièces, elle exhibe un corps aux formes très harmonieuses. Et là encore, assise sur un banc, dans ce qui ressemble à un amphithéâtre d'université, au milieu d'un groupe de filles et de garçons, elle semble discuter avec animation. Plus loin, elle est debout sur le rebord d'un mur, vêtue d'une jupe très courte et, l'air mutin, elle ramène sur une partie de son visage une grosse écharpe de laine. Sur certaines pages, plusieurs carrés blancs. Des traces de photos décollées. Des photos ont été enlevées. Sur d'autres on a découpé des visages.

Je m'aperçois, à mesure que défilent ces moments saisis et conservés, que je ne sais rien d'elle. Je ne sais rien de sa vie, hormis ce qu'elle a bien voulu me dire : sa maladie, la mort de son mari, puis celle de sa mère, et celle plus récente de sa sœur. Elle semble n'être plus aujourd'hui que deuils et profondes douleurs. Nous vivons côte à côte depuis quelques jours déjà et je n'ai pas réussi à percer l'opacité de ses silences. Ainsi, je n'avais jamais imaginé qu'elle avait fait des études universitaires. Rien ni dans ses propos ni dans son comportement ne laisse soupçonner et ne rappelle la belle jeune fille espiègle qu'elle a dû être.

Je veux en savoir plus à présent. Fébrilement, je cherche. Je voudrais trouver des photos d'Amina, la fille, sa fille. Du père mort prématurément et dont elle ne parle jamais.

J'ai le cœur qui bat avec une violence telle que j'ai l'impression qu'il va finir par jaillir de ma poitrine.

Je cherche. J'ai beaucoup de temps devant moi. Je sais que Dounya ne rentrera pas tôt aujourd'hui. Elle m'a prévenue.

Pour la première fois depuis que je suis là, j'ai entendu ce matin le téléphone sonner. Je l'ai entendue qui parlait doucement, comme pour que je n'entende pas ce qu'elle disait. Elle chuchotait presque.

Elle a parlé longtemps. Au moment où je suis sortie de la chambre, elle a raccroché. Je n'ai rien pu lire sur son visage.

— Qui était-ce ?

— Oh, rien... personne... une erreur.

C'est la première erreur depuis mon arrivée.

J'aurais peut-être pu la croire si elle n'était pas entrée quelques minutes plus tard dans sa chambre, en prenant soin de refermer la porte derrière elle. Je suis allée m'asseoir dans la cuisine. J'ai attendu qu'elle ressorte. Elle est apparue dans l'embrasure de la porte et m'a annoncé qu'elle devait aller en ville pour régler un problème. Elle a ajouté qu'il ne fallait pas que je m'inquiète si elle tardait. Elle avait un grand sac à la main. Quelque chose qui ressemblait à un cartable ou à un porte-documents, je n'ai pas bien vu. D'habitude, quand elle sort, elle ne prend pas la peine de me dire pourquoi elle sort, où elle va, et à quelle heure elle va rentrer. C'est tout cela qui a fait que j'ai décidé d'aller visiter les pièces du haut, d'aller à la recherche de réponses aux questions que je n'ai pas osé lui poser.

Je continue.

Troisième tiroir. Trois grandes chemises de carton rouge, sans aucune indication écrite. Elles sont lourdes. Remplies de papiers. Les bords des chemises sont refermés avec du scotch, plusieurs bandes de scotch sur chacun des trois côtés.

J'hésite un peu.

Elles sont là, devant moi. Ce qu'elles contiennent pourrait certainement... En même temps je me dis que, si elle ne tenait pas à ce que je les voie, elle les aurait mises hors de portée, enfermées, tenues en lieu sûr. Je tourne et retourne les chemises dans mes mains. Je sais, c'est une certitude qui bat en moi et dont je ne peux pas expliquer la source, que je suis au bord d'une découverte, d'une révélation. Je ne sais pas cependant si j'ai vraiment envie de lever le voile, de découvrir ce qu'elle tient caché. Je ne sais pas non plus si en ouvrant ces chemises je comprendrai pourquoi elle a érigé autour d'elle des barrières infranchissables, comme quelqu'un qui aurait fait un jour vœu de solitude et de silence. Et pourtant, je suis là. Auprès d'elle. Elle est venue jusqu'à moi. Et je la sais capable d'amour, de

don, avec une sincérité et une ferveur impossibles à mettre en doute.

Malgré tout, quelque chose me retient. Non pas la peur de commettre une indiscretion et d'avoir à justifier ma curiosité, mais une tout autre peur, faite à la fois de gêne et d'appréhension. C'est comme si j'étais debout, à l'extrême bord d'un gouffre, et que, irrésistiblement attirée par le vide, je tentais de rester en équilibre.

Il suffirait de...

Je repose les trois chemises dans le tiroir, très vite, comme si elles me brûlaient les mains.

Je referme le tiroir. Je ressors de la pièce sans chercher plus loin. Tout va se résoudre quand elle reviendra. Je préfère attendre encore un peu.

Voyez-vous, je comprends mieux ma peur maintenant. Le besoin inavouable de retarder le moment où il me faudrait ouvrir les yeux, vraiment.

Dounya n'est pas encore revenue. Elle ne sait pas que je l'attends. Que je l'ai attendue tout le jour. Le soir tombe sur les crêtes des collines au loin, puis sur le jardin. Les ténèbres s'épaississent. Peu à peu le silence s'installe. Les oiseaux chassés par la nuit sont allés chercher refuge ailleurs. Je ne sais pas où vont les oiseaux quand la nuit tombe. Je ne me suis jamais posé la question. Peut-être qu'ils ne s'en vont pas. Qu'ils sont toujours là, au creux de chacune des branches de chaque arbre, immobiles dans l'attente des prémices du jour. Et qu'ils se taisent, simplement. Ils cessent tout tumulte pour laisser au monde sa part de silence et à la nuit sa part de mystère. Dadda Aïcha disait qu'il y a en chaque être vivant sur terre une connaissance, une intelligence immémoriale, instinctive, de l'équilibre nécessaire au monde. Mais beaucoup d'hommes pervertis par d'autres connaissances et assoiffés de puissance se sont dénaturés. Ils laissent d'autres instincts agir en eux. Et Dadda Aïcha était profondément persuadée que c'est certainement pour ça que la terre, se sentant menacée, de temps à autre se rebiffe.

Dounya ne reviendra peut-être pas. Je n'avais jamais avant cet instant envisagé cette possibilité. À cette hypothèse à peine formulée, se superpose immédiatement une conviction profonde : elle ne peut pas disparaître. Nos vies sont désormais étroitement liées.

La nuit parcourue de brusques bouffées d'air froid s'est glissée doucement à l'intérieur de chaque pièce, et c'est en frissonnant que je m'installe à côté de la fenêtre ouverte. Je n'allume pas la lumière. Je contemple le jardin à peine éclairé par une lune blafarde qui découpe des ombres mouvantes tout alentour. Dadda Aïcha n'est pas venue pour lui redonner vie, pour parler aux arbres et accorder aux plantes leur part d'attention et de tendresse. Elles subsistent cependant, livrées au soleil et à la sécheresse, jaunies, recroquevillées, rabougries, mais toujours vivantes. Depuis que je suis là, je n'ai jamais vu Dounya les arroser ou même leur consacrer un peu de temps. Je ne l'ai pas fait moi-même. Comme il est facile de reprocher aux autres ce qu'on néglige le plus souvent de faire soi-même !

Je crois que j'ai dû m'assoupir, la tête posée sur le rebord froid de la fenêtre.

Je n'ai pas entendu le portail grincer.

Je n'ai pas entendu la porte d'entrée s'ouvrir.

Dounya n'a pas allumé la lumière.

Elle est debout devant moi. Je ne distingue que sa silhouette, un peu plus sombre dans la pénombre.

Le moment est venu de dénouer les fils. De revenir ainsi à la recommandation de Dadda Aïcha, vous en souvenez-vous ? Il faut que je reprenne maintenant ce que Dounya, ma mère, m'a dit. Que je vous dise tout. Sans oublier un seul mot, une seule pause, un seul silence, une seule exclamation. Je pourrais peut-être même vous donner des indications sur l'intonation, les brusques inflexions de sa voix, les expressions de son visage.

Et ce grand vacarme dans ma tête. Cette colère que les mots faisaient se lever en moi. Non, il faut que je rectifie. Ce n'était pas de la colère. Y a-t-il un mot pour désigner l'orage qui gronde à l'intérieur de soi ? Un orage ou une grande vague faite de tourbillons, de déchaînements, de houle, de désordre, de hurlements si aigus que les hommes ne peuvent les percevoir ? Seuls les chiens, peut-être. Et ces mots... ces mots qui trébuchent, se cognent, qui s'entrechoquent, qui percutent à coups répétés et violents les parois de mon crâne...

Je vais une fois de plus reconstituer la scène. Une fois de plus. Mais de façon différente puisque je suis un des personnages. Un rôle pour lequel je n'étais pas préparée.

Je n'ai qu'une seule chose à te demander, me dit-elle en tirant un fauteuil pour s'asseoir en face de moi. Je veux, je voudrais que tu m'écoutes jusqu'au bout, sans m'interrompre. Tu ne parleras que si tu as des explications à me demander, des précisions à exiger. Mais... attends, mais tu as froid, tu trembles...

Elle me prend les mains. Elle les serre entre les siennes. Attends, je vais t'apporter quelque chose, un pull ou une couverture. La soirée risque d'être très longue.

Elle sort de la pièce.

C'est vrai que je suis glacée. Je n'arrive pas à réprimer le tremblement qui secoue tout mon corps. Au bout d'un long moment, elle revient. Elle me tend un grand châle de laine blanche dans lequel je m'enveloppe. Puis elle se rassoit. Sans allumer la lumière.

— Je viens de monter à l'étage. J'ai vu là-haut que tu avais trouvé les photos. Mais tu n'as pas ouvert les chemises rouges. J'ai compris que tu m'attendais, que tu ne voulais pas avancer seule. Je ne sais pas si le moment est venu, si tu es prête, mais... je ne peux plus attendre. Je suis allée faire toutes les démarches administratives nécessaires pour pouvoir récupérer mes papiers, nos papiers. Ça a été très long, très difficile. Mais je les ai maintenant. Plus personne ne pourra contester... Avant que nous regardions ensemble les dossiers, il faut que je te raconte... Je vais commencer par le récit d'une journée. Une seule. Tu comprendras tout de suite de quel jour il s'agit.

Ce jour-là, j'ai été libérée de prison à 12 heures. On m'a remis mes affaires, mes papiers, mon argent. J'ai signé la levée d'écrou et je suis sortie. Je n'avais même pas de sac. J'ai rassemblé tout ce que je possédais dans un baluchon, un morceau de tissu rouge que m'avait donné une de mes compagnes. J'ai noué les quatre coins comme le faisaient autrefois les femmes pour aller au bain. Dalila savait. Elle m'attendait. Mais elle ne t'avait rien dit. C'était convenu. Je connaissais aussi tes horaires. Ce jour-là tu devais rentrer peu après 18 heures. Il fallait que je sois chez elle, chez vous, avant toi.

Dès que les portes de la prison se sont refermées derrière moi, j'ai été saisie de vertige. Un étourdissement qui ne m'a pas quittée depuis. J'ai eu du mal à m'orienter dans la ville. Tout a changé. J'ai traversé des cités, des quartiers entiers que je ne connaissais pas.

Partout j'ai vu des chantiers : petits et grands bâtiments, villas, routes, trottoirs... on construit partout et tout est inachevé. Les gens eux-mêmes m'ont semblé différents. Dans leur comportement, dans leurs tenues, dans leur façon de regarder les autres, les femmes comme moi surtout. Mais peut-être était-ce seulement une impression. Si je te donne tous ces détails, c'est pour que tu comprennes pourquoi je n'ai pas pu te suivre, je n'ai pas pu te rattraper.

J'ai tourné pendant longtemps dans les rues avant de trouver un taxi. Les taxis sont rares maintenant. Je ne le savais pas. J'ai donné au chauffeur l'adresse qui était indiquée sur le papier que Dalila m'avait remis, mais il n'a pas pu trouver facilement l'immeuble où se trouvait votre appartement au milieu de toutes ces constructions, de toutes ces nouvelles cités sans noms, sans indications, désignées seulement par le nombre de logements qui les composent. Il a tourné longtemps, lui aussi, avant de me déposer. Je suis arrivée chez ma sœur à quatre heures et demie. Tu n'y étais pas encore. Elle venait de rentrer de son travail. Elle faisait des ménages dans différentes maisons de la ville pour subvenir à vos besoins. Et, toute petite, tu allais souvent avec elle dans les maisons où elle travaillait. Avant qu'elle n'ait les moyens de louer un appartement, tu as même vécu avec elle, pendant longtemps, chez l'un de ses employeurs, un entrepreneur très riche qui avait des enfants de ton âge, des jumelles, je crois. C'est grâce à son intervention, d'ailleurs, que j'ai pu bénéficier d'une remise de peine. Il est député maintenant. Tu vois, je sais tout. Quand elle venait me voir, je lui demandais de tout me raconter à ton sujet. Je voulais tout savoir. Tes résultats scolaires, tes amitiés, tes peines, tes rêves, tout ce que je ne pouvais pas partager avec toi. Elle a travaillé dur pour toi, pour nous, et, en dehors des ménages, elle n'a pas pu se faire embaucher malgré ses diplômes. En grande partie à cause de moi. Tout se sait ici. Il aurait fallu qu'elle quitte la ville. Qu'elle s'en aille avec toi, ailleurs, là où elle aurait pu vivre dans la tranquillité toute relative d'un anonymat retrouvé. Mais je n'aurais pas supporté de te savoir loin de moi. Dalila n'était pas ta mère. Tu le savais. Nous avons décidé de te faire croire que ta mère était morte. Et qu'avant de mourir elle t'avait confiée à elle. Et c'était vrai en un sens ; j'étais

morte puisque j'étais enterrée, enfermée dans un lieu où je ne pouvais pas te voir. Bien sûr, beaucoup te diront qu'il vaut mieux être morte que criminelle. Ce que tu ne savais pas, c'est que ta mère n'était pas très loin de toi. Que je vivais dans une cellule tapissée de tes photos, de tes pages d'écriture, de tes coloriages, de tes dessins... que tu étais présente partout.

Je me rends compte, trop tard, que c'est peut-être la plus grande erreur que nous ayons faite. Bâtir ta vie sur des silences puis sur des mensonges. Mais comment te dire que ta mère était en prison ? Qu'elle était condamnée à vingt-cinq ans de prison pour un crime qu'elle avait commis et reconnu ? Comment te faire vivre avec l'infamie attachée à ce seul mot de prison ? Alors nous avons préféré mentir. Pour t'aider à grandir dans l'insouciance et l'innocence. Pour que tu n'aies pas à payer mon acte. À affronter, ta vie durant, les regards curieux et les remarques blessantes que n'auraient pas manqué de faire ceux et celles qui l'auraient su.

Non, ne dis rien. Je t'ai demandé de m'écouter jusqu'à ce que j'en aie fini. Les explications, tu les auras. Les documents sont là. Nous les lirons ensemble. Les articles de presse, toutes les coupures relatives à l'affaire, tout est là. J'ai tout gardé. Dalila me rapportait tout ce qui paraissait dans les journaux sur... sur moi, quand elle venait me voir, et depuis... depuis, j'ai retrouvé mon baluchon rouge.

Quand tu es arrivée...

Sa voix se brise. Elle enfouit son visage dans ses mains. Elle est secouée de sanglots. D'une violence telle qu'elle tremble de tout son corps.

Je ne me lève pas. Je ne vais pas vers elle. Je ne peux pas bouger. Des images me reviennent. Mais je ne veux pas les saisir. Pas encore. Je les laisse filer. Elles ne s'éloignent pas trop. Elles se blottissent sagement dans un coin de la pièce en attendant que je les rappelle. Il faut que j'aille jusqu'au bout. Qu'elle aille jusqu'au bout.

Au bout d'un moment, elle relève la tête. Malgré la pénombre, malgré l'obscurité de plus en plus dense qui me cerne de toutes parts, je distingue ses yeux cernés de rouge, son visage tuméfié.

Elle reprend d'une voix plus ferme.

— Quand tu es arrivée, il était plus de 7 heures. Tu es rentrée. Tu as déposé ton sac sur une petite table dans le hall d'entrée. De là où j'étais assise, je pouvais suivre tous tes gestes dans le miroir placé sur le mur, juste en face. Tu as ôté l'élastique qui retenait tes cheveux. Tu as secoué la tête, comme pour t'ébrouer. Un mouvement dont la grâce m'a sauté au cœur. Tu n'as pas tout de suite remarqué ma présence. Mais en me voyant, tu m'as tout de suite souri. Tu m'as embrassée sans demander à Dalila qui j'étais. Tu n'as même pas remarqué les larmes que je n'ai pas pu retenir en te voyant. Tu allais sortir de la pièce quand Dalila t'a retenue. Quand, en me désignant, elle t'a demandé si... si...

Tu ne pourras jamais imaginer, simplement imaginer combien de fois j'avais, seule dans ma cellule, rêvé ce moment-là. J'en ai fait le film le plus beau, le plus inouï qu'on ait jamais tourné. Je m'en repassais toutes les séquences, chaque soir quand les lumières s'éteignaient, au milieu des invectives et des hurlements des détenues.

Tu étais debout, tout près de moi. Tu me regardais avec une lueur d'étonnement dans les yeux. Un peu perplexe sans doute, parce que tu venais de prendre conscience de l'émotion qui nous étreignait, Dalila et moi. Tu as dû lire sur mon visage l'avidité, la faim, le besoin de te serrer dans mes bras. Oui, certainement, parce que tu as reculé d'un pas. Tu as hoché la tête. Non, non, tu ne... tu ne me connaissais pas, tu ne m'avais jamais vue.

C'est Dalila qui a tout précipité. Pourtant, nous en avons longuement parlé avant que tu n'arrives. Nous avons mis au point toute une mise en scène destinée à te préparer progressivement, en douceur, à la révélation. Avec des questions et des réponses qui t'auraient amenée à faire toute seule les déductions.

« C'est Dounya. Ma sœur. Ta mère. »

Je n'ai toujours pas compris pourquoi elle a tout lâché d'un coup, avec une violence qu'elle n'avait sans doute pas préméditée. Comme si quelque chose venait de céder en elle, qu'elle voulait se délivrer d'un fardeau devenu brusquement trop lourd et expulser en deux ou trois mots le poids de vingt années de silence.

Je n'ai pas pu te regarder à ce moment-là. Je sais seulement que tu as posé la main sur la table, pour te retenir. Par peur de tomber

ou pour te raccrocher à quelque chose de solide, de dur. Et Dalila a répété :

« C'est elle, c'est ta mère. Elle est revenue. »

Je suppose qu'en entendant ces mots, tu as dû penser à une apparition puisque tu avais grandi avec la certitude que ta mère était morte. Ou à une brusque poussée de folie chez ta tante. Ou plus probablement tu n'as rien pensé du tout, et il s'est fait un grand vide dans ta tête. Je ne pouvais toujours pas lever les yeux sur toi. J'étais moi-même sidérée.

Ensuite... ensuite, tout s'est déroulé comme un film au ralenti. Un tout autre film que celui que je m'étais projeté tant de fois. Je me souviens du bruit très bref qui est sorti de toi. Quelque chose qui ressemblait à un hoquet, une suffocation. Je me souviens de ton regard. De la panique qui a surgi dans ton regard. Seuls tes yeux étaient mobiles. Sans bouger la tête, tu regardais tout ce qui était autour de toi : les meubles, les tableaux accrochés aux murs, les bibelots sur les étagères, les uns après les autres, les rideaux, la fenêtre, et plus loin encore, le ciel au-delà, comme pour t'assurer de leur réalité. De temps en temps, tes yeux s'arrêtaient sur moi, mais tu semblais ne pas me voir. Je ne sais pas combien de temps cela a duré. Une éternité... Dalila s'est levée. Elle est venue vers toi, et c'est à ce moment-là que tu t'es retournée, d'un seul coup. Dans un seul mouvement saccadé, les jambes raides, tu as fait trois pas. Tu as ouvert la porte et tu es sortie en courant. J'ai encore dans les oreilles le bruit de cette course, l'écho de tes pas pendant que tu dévalais l'escalier. Je me suis précipitée derrière toi. J'ai tout de suite compris que quelque chose en toi venait de basculer. J'ai couru. Tu étais déjà arrivée au rez-de-chaussée quand la terre s'est mise à gronder. Tout s'est mis à trembler. J'ai eu tout juste le temps de me jeter dehors pour éviter de recevoir les pierres qui ont commencé à pleuvoir de partout. Et puis... je t'ai perdue, au moment même où... mais je t'ai déjà raconté la suite, la première fois que je t'ai vue, quand je t'ai enfin retrouvée.

Maintenant, tu peux comprendre pourquoi je n'ai pas voulu te dire tout de suite la vérité. Pourquoi j'ai voulu te ménager, pourquoi j'ai attendu. Pourquoi j'ai laissé les portes ouvertes. Pourquoi je me suis

tue. Il fallait attendre le moment où tu serais prête. Je ne sais pas encore si...

Je crois bien qu'à ce moment-là j'ai voulu fuir, encore une fois. Je crois bien que j'ai entendu le même grondement souterrain, que j'ai ressenti les mêmes vertiges, la même impression de ne pouvoir me maintenir en équilibre sur la terre et d'être irrésistiblement attirée par la nuit immense.

Les coupures de presse sont éparpillées par terre. Il y en a beaucoup. L'affaire a fait du bruit en son temps. Avant d'aller dormir, nous n'avons pas pris la peine de les ramasser. Je les rassemble, les remets dans la chemise rouge et les dépose sur la table de la cuisine.

Ma mère est réveillée depuis longtemps. Elle est dans les pièces du haut. Je l'ai entendue marcher et tirer des meubles. Je ne sais pas ce qu'elle fait. Un peu de ménage peut-être.

J'ignore quel est le mot le plus correct pour qualifier ce qu'elle est aux yeux de la société qui l'a jugée et condamnée pour l'acte qu'elle a commis il y a plus de vingt ans, vingt et un ans exactement. Meurtrière, criminelle. Je me demande quelle est la différence entre les deux termes. Je sais seulement qu'on ne peut pas lui appliquer le terme d'assassin, exclusivement masculin.

L'acte d'accusation comporte ces mots : coupable d'homicide volontaire. Avec préméditation. Coups et blessures volontaires ayant entraîné la mort avec intention de la donner, d'après les conclusions de l'enquête. Aucune circonstance atténuante selon les membres du jury qui ont rendu leur verdict. Vingt-cinq ans de prison. Pour une meurtrière froide et déterminée qui, selon les auteurs des articles qui ont rapporté en détail l'affaire, n'a échappé à la peine capitale que parce qu'elle avait un enfant, une petite fille de deux ans.

Mon père a battu ma mère. Ma mère a tué mon père. Dit ainsi, cela ressemble au dernier vers du refrain d'une chanson, un peu comme les chansons à reprises que l'on nous apprend à l'école. Le loup a mordu le chien le chien a mordu le chat le chat a griffé mon père mon père a battu ma mère ma mère a tué mon père. Et on recommence...

Et pourtant, ce n'est pas la même histoire. Seules les deux dernières propositions sont vraies. C'est du moins la version reprise dans les journaux. Mon père a battu ma mère ma mère a tué mon père.

« L'affaire » est racontée avec un luxe de détails impressionnant. Exactement comme si les auteurs des articles avaient été présents sur les lieux du drame et assisté à toute la scène. Dans un salon au rez-de-chaussée d'une villa, un homme gisant par terre, baignant dans son sang. Près de lui, une femme assise sur un fauteuil, un

pistolet à la main, attendant que le jour se lève. Une petite fille couchée à quelques mètres de là, dans sa chambre. Tous les faits sont là. Les raisons sont à peine évoquées : querelle qui aurait dégénéré, échange de coups, violences diverses... mais les qualifiants ne manquent pas. Une seule journaliste mentionne les traces de coups et les nombreuses ecchymoses relevées sur le corps de la petite fille. Tous relèvent le mutisme inébranlable de Dounya. Elle n'a pas prononcé une seule phrase pendant toutes les audiences. Son avocat lui-même n'a pas pu lui arracher un mot. Elle n'a pas répondu au procureur, au juge d'instruction, aux policiers chargés de l'enquête, aux journalistes, aux gardiennes de prison, à ses cousins, à ses cousines, à ses codétenues. Et tous les titres des articles que j'ai sous les yeux comportent le même mot : silence. Ici, il est question d'un « Étrange silence » ; ailleurs, ce sont « Les remparts du silence », ou encore « Crime et silence ». Et pour finir, le plus remarquable : « Coupable silence ». Coupable, oui, elle l'était. Une femme qui, un soir, vide un pistolet sur son compagnon est coupable de crime. Cela ne fait aucun doute. Surtout quand elle va elle-même se rendre à la police aux premières lueurs du jour, sa petite fille dans les bras.

« J'attendais qu'elle se réveille. » C'est la seule phrase qu'elle ait dite en arrivant au commissariat. Mais peut-on vraiment accepter que son silence soit lui aussi mis en accusation ?

Pendant que je parcourais les papiers qu'elle tirait les uns après les autres des chemises ouvertes, Dounya n'a pas cherché à rajouter des explications. J'ai presque tout lu. Puis j'ai reposé les feuilles sur mes genoux. Je l'ai regardée. C'est à ce moment-là que j'ai pris conscience que son visage s'était transformé. L'expression de son visage. Elle avait l'air détendu, soulagé. On aurait dit que s'étaient miraculeusement estompées les rides sur son front et au coin de ses lèvres. Elle paraissait pacifiée, adoucie.

Elle a commencé :

— À toi, à toi seule je vais raconter ce qui s'est passé cette nuit-là.

C'est à ce moment-là que je me suis levée. Que je me suis approchée. J'ai tendu les mains vers elle. Elle s'est levée à son tour. Elle a hésité quelques secondes.

Nous nous sommes regardées. Intensément. Comme si nous venions de nous découvrir.

Puis elle m'a prise dans ses bras.

Nous étions deux. Mère et fille.

Nous étions réunies pour la première fois depuis plus de vingt ans. Vraiment retrouvées.

J'ai posé ma main sur sa bouche.

— Non. Non. Je ne veux pas savoir. Tais-toi. Plus tard. Plus tard.

Mais dites-moi, dites-moi docteur, je voudrais être vraiment sûre. Qu'y a-t-il de vrai dans cette histoire ? Vous savez tout. Vous connaissez tous les personnages. Alors c'est à vous de me dire. C'est à vous maintenant de démêler les fils. Qui sont les autres ? Où sont les autres ? Ainsi, ce père si puissant, si sûr de lui ? Une création, une projection ? Et cette mère, l'opposé exact de la mienne ? Et ces sœurs, des jumelles, pourquoi ? Un dédoublement ? Et ce frère haineux et haïssable ? Ces hommes, ces femmes... Tous, tous n'auraient été, selon vous, que le produit d'une confusion mentale, d'un désordre, d'un éparpillement de la conscience ? Et ce voyage qui m'a menée vers vous ? C'est vrai que, dans le langage scientifique, il existe des termes qui... La science connaît tout, même si elle ne peut pas tout prévoir. Vous le savez bien, vous. Désorientation spatio-temporelle dites-vous ? Consécutive à un traumatisme psychique d'une violence telle qu'il conduit le sujet à... etc.

... une superposition de lieux, de temps, de faits, un peu comme un décalage causé par l'addition de deux chocs successifs, par la conjonction de deux « événements indépendants de ma volonté » ? C'est bien ça ? Et je devrais vous croire ? Wahida n'aura vécu que le temps d'un été ? C'est bien ce que vous voulez me faire admettre... et Dadda Aïcha ? Nadia, Mourad ? Tous ceux qui sont dans ma mémoire, dans mon histoire ? Que deviennent-ils ? Et Dalila ? Pourquoi n'ai-je aucun souvenir de Dalila qui m'a servi de mère ? Qui pourra m'expliquer ? Je ne sais pas. Je ne sais pas. Et cette maison qui ne me reconnaît pas, que je ne reconnais pas. Et maintenant cette vague immense qui fonce, qui déferle, qui...

Chez le même éditeur
(extrait)

Ghada Abdel Aal, *La ronde des prétendants*
Renata Ada-Ruata, *Battista revenait au printemps*
Elisabeth Alexandrova-Zorina, *Un homme de peu*
Elisabeth Alexandrova-Zorina, *La poupée cassée*
Karim Amellal, *Bleu Blanc Noir*
Omar Benlaala, *L'Effraction*
Maïssa Bey, *Au commencement était la mer*
Maïssa Bey, *Nouvelles d'Algérie*
Maïssa Bey, *Cette fille-là*
Maïssa Bey, *Entendez-vous dans les montagnes...*
Maïssa Bey, *Sous le jasmin la nuit*
Maïssa Bey, *Surtout ne te retourne pas*
Maïssa Bey, *Bleu blanc vert*
Maïssa Bey, *Pierre Sang Papier ou Cendre*
Maïssa Bey, *Puisque mon cœur est mort*
Maïssa Bey, *Hizya*
Alfred Boudry, Hélène Demirdjian, *Les désamants*
Marc Bressant, *Le fardeau de l'homme blanc*
Breuskin, *Snowdonia Vertigo*
Bui Ngoc Tan, *La mer et le martin-pêcheur*
Bui Ngoc Tan, *Conte pour les siècles à venir*
Philippe Carrese, *Virtuoso Ostinato*
Philippe Carrese, *Retour à San Catello*
Philippe Carrese, *La Légende Belonore*
Alice Cherki, *Mémoire anachronique*
Anne Châtel-Demenge, *Comment j'ai tué le consul*
Pierre Conesa, *Zone de choc*
Bernard Dan, *Le livre de Joseph*
Bernard Dan, *Le garçon du Rwanda*
Andréa del Fuego, *Les Malaquias*
Dong Xi, *Une vie de silence*
Dong Xi, *Sauver une vie*

Samira El Ayachi, *Quarante jours après ma mort*
Suzanne El Kenz, *La maison du Néguev*
Suzanne El Kenz, *Ma mère, l'escargot et moi*
Didier Goupil, *Journal d'un caméléon*
Karen Jennings, *Les oubliés du Cap*
Julien Jouanneau, *La dictature du Bien*
Denis Langlois, *Le déplacé*
David Machado, *Laissez parler les pierres*
Ali-Reza Mahmoudi Iranmehr, *Nuage rose*
Nicole Malinconì, *Si ce n'est plus un homme*
Marine Meyer, *Et souviens-toi que je t'attends*
Anna Moï, *Nostalgie de la rizière*
Anna Moï, *Le pays sans nom*
Mohamed Nedali, *Le bonheur des moineaux*
Mohamed Nedali, *La maison de Cicine*
Mohamed Nedali, *Triste jeunesse*
Mohamed Nedali, *Le Jardin des pleurs*
Mohamed Nedali, *Évelyne ou le djihad ?*
Nguyễn Huy Thiệp, *Crimes, amour et châiment*
Nguyễn Ngọc Tu, *Immense comme la mer*
Victor Paskov, *Ballade pour Georg Henig*
Aurore Py, *Lavage à froid uniquement*
Daniel Quirós, *La disparue de Mazunte*
Anna Roman, *Le val d'absinthe*
Igor Saveliev, *Les Russes à la conquête de Mars*
Alexandre Seline, *Je ne te mens jamais*
Hugues Serraf, *Comment j'ai perdu ma femme à cause du tai chi*
Hugues Serraf, *Les heures les plus sombres de notre histoire*
Alexandre Sneguiriev, *Je ris parce que je t'aime*
Francis Spufford, *Capital rouge*
Victoria Tchikarnieeva, *Bye-bye Vichniovka !*
Gérald Tenenbaum, *Les Harmoniques*
Gérald Tenenbaum, *L'ordre des jours*
Monique Thieu, *Les années-mère*
Albert Viard, *Lettres à Léa*
Samuel Zaoui, *Saint-Denis bout du monde*

Chabname Zariâb, *Le pianiste afghan*

Spôjmaï Zariâb, *Les demeures sans nom*, et autres nouvelles

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.

Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse

num@editionsdelaube.com

La version papier de ce livre
a été achevé d'imprimer en janvier 2017
pour le compte des éditions de l'Aube
rue Amédée-Giniès, F-84240 La Tour d'Aigues

Dépôt légal : février 2017
pour la version papier et la version numérique

www.editionsdelaube.com